

ERNEST RENAN

ET LES

ORIGINES DU CHRISTIANISME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SAINTE-BEUVE ET SES INCONNUES, douzième édition, un volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50.

COUPS DE PLUME INDÉPENDANTS, deuxième édition, in-18. . . . . 3 fr. 50

Pour paraître prochainement :

GENS DE FINANCE.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT

ERNEST RENAN

ET LES

ORIGINES DU CHRISTIANISME

PAR

A.-J. PONS



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1881

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 Exemplaires sur papier vergé de Hollande.

ERNEST RENAN

ET LES

ORIGINES DU CHRISTIANISME

I

Du rôle de M. Renan. — Ses souvenirs d'enfance. — Portrait-type du Breton. — Grand-père et parents. — Vocation sacerdotale. — Départ pour Paris.

Je n'ai jamais rien lu de M. Renan sans me rappeler ce vœu de Voltaire : « Oh ! si quelque galant homme, écrivant avec pureté et avec force, donnant à la raison les grâces de l'imagination, daignait consacrer un mois ou deux à éclairer le genre humain ! » Ce n'est pas un mois ou deux, mais sa vie entière qu'Ernest Renan a dépensée à cette œuvre de civilisation. Depuis qu'il tient la plume, il n'a cessé de nous instruire, publiant ce qu'il pense et, chose plus rare, tout ce qu'il pense. A ce titre, il mérite une étude attentive. D'autres motifs encore nous at-

tirent à lui : son humble origine, l'étendue et la sûreté de son savoir et, par dessus tout, son esprit de contradiction [1]; car, à l'exemple du saint dont il porte le nom, nul ne peut se flatter de deviner ce qu'il veut. Il est plus facile de dessiner la voie de l'hirondelle au ciel que de suivre la trace de ses pensées. Nous l'essaierons pourtant.

Une remarque d'abord : au XVIIe siècle on ne distinguait pas le libre-penseur du libertin, vu que l'indépendance dans les idées entraînait le plus souvent une vraie licence dans les mœurs. De nos jours, il y aurait erreur et injustice à confondre les deux termes, à associer les deux idées, nos incrédules célèbres étant plutôt connus pour leur réelle austérité. Nous pourrions en citer de nombreux exemples ; mais il ne faut blesser aucune modestie. D'un autre côté, le scepticisme, que l'on tenait jadis pour desséchant et destructeur, ne renverse et ne flétrit, à vrai dire, que ce qui est spécieux ou caduc. M. Renan va nous en fournir la preuve. Nul en effet ne pousse plus à bout le libre examen sans lui prescrire de limite, et nul non

1. « On n'a quelque chance d'avoir aperçu la vérité une fois en sa vie que si l'on s'est beaucoup contredit. » (*Conférences d'Angleterre*, page 238.)

plus ne fait mieux sentir la poésie du passé, sa religion, à prendre ce dernier mot dans son sens le plus élevé. Il est incrédule dévotement, avec une sorte d'onction, de piété mêlée de respect, ne laissant aucune lumière, même décevante, s'éteindre, sans la rallumer sous une autre forme, et n'enterrant les vieilles légendes et mythologies qu'après avoir essuyé leurs derniers pleurs. Un homme d'esprit, qui joue à ravir de la muscade philosophique, l'a fort heureusement nommé « sceptique touché de la grâce de l'infini et qui l'adore en le niant. »

Ce rôle répond à un besoin du moment, à la disposition générale des esprits. Sauf un petit nombre d'exaltés ou d'impatients, notre génération, malgré ses airs tapageurs et révolutionnaires, est, en fait d'idées, essentiellement prudente et conservatrice. Elle s'applique à transformer, non à détruire ; elle entend bien profiter, pour se faire une opinion, des nouvelles lumières, de l'accroissement des connaissances en chaque sujet, mais elle n'ira point, sans motif sérieux, bouleverser ce que nos pères nous ont transmis et qui a ses raisons d'être, ses racines cachées au fond de nous-mêmes. Ce qui la gène, ce qui l'offusque, ce sont les idées fausses et les masures en ruine qui barrent la route. Sans

avoir intention ni désir d'abolir les anciens cultes, la civilisation moderne n'entend pas être entravée par eux dans son œuvre et leur laissera le choix, suivant une expression très juste, *entre fléchir et mourir*.

Pour nous plaire, il faut donc réunir en soi des qualités contraires, qui semblent s'exclure : l'amour de la liberté et le respect intelligent de la tradition. De là vient la sympathie qu'inspirait Alexis de Tocqueville, le noble écrivain qui, partagé entre les préjugés de sa caste et les aspirations de notre époque, avait épousé la démocratie comme par un entraînement fatal. Après l'avoir admirée sans réserve en Amérique et en avoir expliqué à ravir la force d'expansion et les destinées, rentré chez nous, il était devenu timide et craintif pour elle, regrettant du passé plus de choses encore qu'il n'en espérait du présent, et nous l'avons vu chercher, avant de mourir, je ne sais quel compromis entre cette puissance nouvelle et l'ancien régime.

Même contradiction chez M. Renan, cet autre aristocrate, non de naissance, mais de nature. Semblable aux grands travailleurs du moyen âge dont il envie le sort, on l'entend parfois maudire la science pour laquelle il a tant de passion, comprendre et chérir les saintes inep-

ties qu'il est le plus vaillant, le plus habile à combattre, et vouloir retenir au cœur de l'homme le sentiment religieux qui s'en efface insensiblement.

Le cas de ces deux publicistes diffère tout à fait de celui de Sieyès et de Talleyrand, qui tournèrent le dos à la Révolution du jour où elle eut lésé leurs intérêts. Eux, au contraire, bouderaient plutôt contre ce qui fait leur gloire, car chez l'un et chez l'autre la lutte intérieure a tourné à l'avantage du talent. Leur affection va d'un côté, leur intelligence de l'autre. Ils ont pour nous l'attrait d'une belle qui résiste en cédant à demi et ne se livre qu'avec mille façons charmantes dont s'irrite le désir.

Dans des *Souvenirs d'enfance* publiés jusqu'ici en fragments détachés et non encore réunis en volume, Ernest Renan, ne se confiant qu'à lui seul pour cette besogne délicate, a raconté avec infiniment de charme ses origines et ses premiers pas dans la vie. Il ne s'y maltraite pas trop. En se revoyant à plus de quarante années de distance, il est bien permis, sans encourir le reproche de fatuité, de se mirer avec quelque complaisance. Une certaine intrépidité de bonne opinion ne messied pas, quand elle s'appuie à de grandes qualités. D'ailleurs, ces autobiographies

deviennent vite de précieux documents. Comme on ne saurait guère prévoir la célébrité future d'un marmot, on néglige de noter ses faits, ses gestes, ses paroles mémorables. Quand il faut ensuite exposer en détail comment il a vécu d'abord et grandi, on y supplée par des anecdotes conçues après coup. Les confessions, les confidences personnelles parent à cet inconvénient. Ce n'est pas leur seul avantage; elles rendent encore à l'historien littéraire le même service que les aquariums aux naturalistes. Il y voit éclore, s'épanouir, frétiller à l'aise la vanité humaine et le caractère s'y former. Il n'a plus ensuite qu'à ramasser les fleurs du chemin et à en remplir sa corbeille.

Le portrait que M. Renan trace du Breton est fort embelli et flatté, ainsi qu'il arrive inévitablement dès que le peintre projette sa propre image, ou, ce qui revient au même, son idéal sur la toile. A l'en croire, cette race du rêve, race mystérieuse, ayant le sens de l'avenir et le secret de la mort, est douée de toutes les vertus : droiture, probité, sérieux, vive sympathie pour les êtres faibles, antipathie pour ce qui est vulgaire, modération dans les désirs. Elle n'a jamais connu la frénésie qui renverse les obstacles et qui n'estime rien avoir si elle n'a pas tout. Ce

sont des natures loyales, plus enclines à aimer ce qui fut que ce qui sera et qui ont besoin de se dévouer à une cause. L'amour est chez eux un sentiment tendre, ému, affectueux, bien plus qu'une passion. Ils l'érigent en principe de moralité, tenant l'estime d'une femme pour l'objet le plus élevé de l'activité humaine. Renfermés en eux-mêmes, vivant de la vie intérieure, ils sentent profondément et portent dans leurs instincts religieux une adorable délicatesse. Enfin : « Ne riez pas de nous autres Celtes. Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque, mais nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme, et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini. »

Le type est admirable. Tenons-le pour vrai, à condition de sous-entendre que chaque rejeton de la race ne lui ressemble que par quelque côté. On est toujours un peu de son temps et, avec le désintéressement le plus parfait, on ne laisse pas de trouver un coin ou même deux où se caser.

Le clan des Renan habitait, sur le bord du Lédano, la grande ferme de Kéranbelec et peuplait tout le petit pays de Goëlo. A la fois agriculteurs et marins, ils avaient une barque à eux,

avec laquelle ils naviguaient à leur plaisir et quand la fantaisie leur en prenait. L'un d'eux, le grand-père d'Ernest, ayant ramassé quelque argent, quitta la ferme et vint s'établir à Tréguier. Quoiqu'il n'eût en rien profité de la vente des biens nationaux, c'était un si bon patriote que les désastres de 1815 troublèrent sa raison. A la vue du drapeau blanc que l'on arborait, il sortit dans la rue avec une énorme cocarde. « Je voudrais bien savoir, dit-il, qui est-ce qui va venir m'arracher cette cocarde. » — On l'aimait dans le quartier : — « Personne, capitaine, personne, » lui répondit-on, et on le ramena doucement par le bras à la maison.

Son fils, François Renan, eut une existence moins heureuse. Homme de forte corpulence et d'un bras solide, ne détestant ni l'eau-de-vie, ni le tabac, il devint capitaine au long cours et fit campagne sur mer avec l'amiral Villaret-Joyeuse. Pris par les Anglais, il passa plusieurs années sur les pontons. Lorsque la paix l'eut rendu libre, il épousa en 1807, une fille de Lannion, Magdeleine ou plus vulgairement Manon Lasbleiz, excellente et pieuse ménagère, qui avait du sang méridional dans les veines. M. Renan, qui est son vivant portrait, nous la dépeint gaie, rieuse, adorant les légendes populaires : « Ma

mère parlait admirablement le breton, connaissait tous les proverbes des marins et une foule de choses que personne au monde ne sait plus. Elle aimait ces fables comme Bretonne ; elle en riait comme Gasconne. » Quelque temps avant de mourir à Paris, où elle s'était retirée auprès de son fils, elle lui redisait ces contes du pays, *le Broyeur de lin*, *le Bonhomme Système*, dont il a fait ensuite des nouvelles ravissantes. Il est vrai qu'une plume si habile pouvait seule nous intéresser aux menus détails de l'existence d'une petite ville et aux originaux qui s'y rencontrent.

Le ménage du marin fut d'abord assez pauvre. Deux enfants, un garçon et une fille, étaient venus augmenter la dépense, et les voyages du capitaine au long cours avaient peine à y suffire. Les rigueurs du sort assombrissaient peu à peu l'humble foyer. Lorsque Ernest naquit, douze ans après sa sœur Henriette (27 février 1823), la famille était dans un moment de gêne si triste que sa mère le prit sur ses genoux et pleura amèrement. « Mon père, ajoute M. Renan, était doux et mélancolique. Il me donna le jour vieux, au retour d'un long voyage. Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin,

traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart [1]. »

Cependant la fortune devint bientôt plus favorable. Quelques excursions du mari réussirent et les bénéfices qu'il en rapporta leur permirent d'ouvrir un magasin d'épicerie, de fer et de cordages qui amena dans la maison une aisance relative. Cette période de prospérité fut courte. Encouragé par le succès, Francois Renan élargit le cercle de ses opérations ; mais, n'ayant rien de la hardiesse ni de l'habileté de calcul nécessaires dans ces grandes entreprises, il engloutit peu à peu son avoir dans un gouffre que les crises commerciales de 1815 rendirent plus profond. En juillet 1828, il était retombé dans un état de gêne qui, soit accident ou désespoir, aboutit à une catastrophe. Il se trouvait à Saint-Malo, lorsque, en retournant la nuit à son bord, il tomba du quai dans la mer et se noya. Le

1. N'y a-t-il pas un léger inconvénient à analyser ainsi ses propres origines avec tant de minutie ? Il semble vraiment que, lorsque vos père et mère vous ont créé, vous les regardiez faire. D'ailleurs les lois qui président aux transmissions héréditaires ne sont nullement certaines. Les affirmer avec tant d'assurance, c'est se montrer trop crédule aux fantaisies de Montaigne, qui a dit le premier en son joli langage : « Cette goutte de semence de quoi nous sommes produits porte en soi les impressions non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères. »

navire rentra sans lui à Tréguier. Qu'on juge des angoisses de la famille ! Un mois entier sa femme le chercha le long des brisants et des grèves ; elle apprit enfin que le cadavre avait été trouvé sur la côte d'Erqui, entre Saint-Brieuc et le cap Fréhel. Il fallut vendre le fonds de commerce et songer aux moyens de couvrir le déficit, de sauver le renom de probité, honneur et seul bien de la famille. Après quelques mois passés à Lannion chez ses parents, la veuve revint à Tréguier. Alain, son aîné, entra dans une maison de banque, Henriette ouvrit une maison d'école. Sans être d'une grande beauté, cette jeune personne se distinguait par des traits empreints de langueur et de délicatesse, des yeux d'une douceur rare et une main fine et ravissante. Elle eût pu se marier avantageusement, si elle eût consenti à abandonner la maison ; elle préféra la pauvreté à la richesse non partagée avec les siens. Une seule raison l'avait détournée de prendre le voile : son affection quasi-maternelle pour Ernest, dont elle avait à cœur d'assurer l'avenir. La réaction légitimiste qui suivit 1830 faillit l'en empêcher. Malgré son instruction solide, malgré son irréprochable vertu et le sérieux de son caractère, elle vit sa pauvre petite école abandonnée. Les nobles, par

dépit contre le pouvoir, et les bourgeois, pour singer la noblesse, lui retiraient leurs enfants pour les confier à des nonnes ignorantes. De guerre lasse, elle vint chercher à Paris une existence moins contrariée et y entra comme institutrice dans un pensionnat de demoiselles fondé par madame Guizot. La mère, restée seule avec son plus jeune fils, eut à veiller à son éducation. L'enfant était frêle, délicat, au point que ses camarades l'appelaient *mademoiselle*. Il n'y avait taquinerie qu'ils ne lui fissent ; aussi se plaisait-il davantage dans la compagnie des fillettes, qui l'accueillaient volontiers, lui trouvant l'air tranquille et raisonnable. L'une de ces amies d'enfance, Noémi, le distingua, eut des attentions pour lui et lui a laissé au cœur un souvenir si profond de sagesse et de grâce qu'il a donné ce nom à sa propre fille.

Quand il revenait de l'école, ses livres sous le bras, les dames l'arrêtaient à l'envi pour l'embrasser, disant : « Voyez notre petit évêque ! » Avec cela, il était fort timide et peureux. Il nous retrace aujourd'hui son épouvante avec une vivacité d'impression que la distance n'a pas amortie : « Le vent courant sur les bruyères, gémissant dans les genêts, me causait de folles terreurs. Parfois je prenais la fuite éperdu, comme

poursuivi par les génies du passé. » De tels enfantillages ne valent d'être rapportés que si l'on y met, comme lui, des formes poétiques et musicales. D'ailleurs les détails que l'on trouverait puérils, se rapportant à un inconnu, deviennent touchants et intéressent à bon droit dès qu'ils ouvrent la vie d'un grand écrivain.

Ses premières impressions furent tournées tout entières à la piété et à la vie d'intérieur. Tout l'y poussait autour de lui. Nourri dans le milieu domestique le plus calme et le plus chaste, il ne voyait rien qui pût le dissiper. Tréguier est une jolie petite ville, semi-agreste, semi-marine, jetée au fond d'une des mille sinuosités de la côte bretonne. Cité paisible, épiscopale, riche en poétiques impressions, elle est le rendez-vous d'une petite noblesse locale. Issue d'un monastère et peuplée de couvents, elle a des rues entières formées par les murs longs et hauts de ces demeures cloîtrées. Les plus belles avoisinent l'évêché, seul monument un peu remarquable, à l'entour duquel se groupent les maisons habitées par les chanoines ou par des bourgeois aisés. On n'y aime que les odeurs d'encens et de sacristie ; aussi a-t-on relégué les gens de mer dans des taudis au bas de la ville. L'élément clérical y est en grand honneur et le

sacerdoce y domine sans conteste. Le jeune enfant prit d'abord grand respect pour la robe du prêtre et pour les scènes imposantes des mystères sacrés. Quand du pied de l'autel il en regardait un officier majestueusement devant le tabernacle, revêtu de la chape romane, il lui semblait voir un mage venu d'Orient. « C'est dans ce milieu, dit-il, que se passa mon enfance, et j'y contractai un indestructible pli. Quand j'allais à Guingamp, ville plus laïque et où j'avais des parents dans la classe moyenne, j'éprouvais de l'ennui et de l'embarras. Là je ne me plaisais qu'avec une pauvre servante à qui je lisais des contes. J'aspirais à revenir à ma vieille ville sombre, écrasée par sa cathédrale [1], mais où l'on sentait vivre une forte protestation contre ce qui est plat et banal. »

Répulsion instinctive d'une nature fine et distinguée. Nous la retrouverons plus d'une fois encore ; elle est la vraie marque de son talent. M. Renan trouve à tout dans ce monde quelque chose de *mesquin* ; c'est son mot favori, le cachet qui signe son style.

Ses goûts, son tempérament primitif, je le

1. Il a un vrai culte pour cette cathédrale qui, avec sa tour romane et ses nefs élevées, semble faite exprès pour nourrir de hautes pensées.

répète, ont pris naissance au sein d'une famille probe, de mœurs simples et frugales, sans autre ambition que de vivre d'un modeste revenu. Les idées, naturellement, y étaient bornées du côté du monde ; on y croyait, par exemple, que la médiocrité de fortune est une condition inséparable de l'honnêteté, que nul ne parvient à s'enrichir si ce n'est par des moyens illicites [1]. En fait de plaisirs, rien que d'innocent : « Mes tantes (de vieilles filles) n'avaient d'autre divertissement que, le dimanche, après les offices, de faire voler une plume, chacune soufflant à son tour pour l'empêcher de tomber à terre. Les grands éclats de rire que cela leur causait les approvisionnaient de joie pour huit jours. » Faut-il s'étonner après cela que leur neveu ait eu en don de la nature le contentement qui passe richesse et une bonne humeur naturelle qui l'a tenu en joie jusqu'à ce jour ?

Tréguier, on le devine, était une vraie pépinière de clercs ou cloarecs bretons, que l'on élevait

1. Ce vieux et ridicule préjugé vient probablement de ce que le commerce, le trafic ne fut d'abord aux mains que des Juifs et des Arabes, gens que les chrétiens estimaient peu. De même, en Orient, les saints regardaient le riche comme un méchant, comme un ennemi. Il leur était aussi difficile de lui ouvrir leurs rangs que d'introduire le câble ou le chameau dans le chas.

au collège tenu par des ecclésiastiques du pays. Ces excellents prêtres habituaient leurs élèves à envisager toute profession bourgeoise ou industrielle comme humiliante, servile, indigne d'eux, bonne tout au plus pour ceux qui ne réussissaient pas dans leurs études. Se lever chaque jour de bonne heure, le cœur content et le bras dispos pour le travail, avoir une femme et des enfants dont on assure le pain à la force du poignet. fi donc ! quelles pauvretés horribles ! Un tel dessein ne peut monter en tête qu'à des lourdauds. Passer sa vie dans une sainte fainéantise et se soucier du reste de l'humanité comme d'une guigne, à la bonne heure ! voilà l'idéal. Afin de mieux assurer leur vocation, l'on rendait ces jeunes gens tout à fait impropres à n'importe quelle autre carrière, sous prétexte que l'existence doit être consacrée à une poursuite imaginaire et n'a de prix que par le dévouement à la vérité et au bien. Aux raisons purement morales mises en avant pour les engager, ajoutez celles qui regardent l'intérêt ou flattent l'amour-propre ; ce ne sont pas les moins décisives. Outre l'impôt du sang dont la robe exemptait alors, cette robe est encore, aux yeux de la classe pauvre, un signe d'affranchissement. Qui l'endosse sort de pair et prend place parmi les

élus. « Quand vous rencontrez un noble, entendait dire le petit clerc, vous le saluez, car il représente le roi; quand vous rencontrez un prêtre, vous le saluez, car il représente Dieu. » Il y a d'autres avantages : l'Église catholique a longtemps prétendu, sans le prouver, du reste, qu'il y eut un moment dans l'histoire où les papes exercèrent sur l'Europe une domination suprême et n'en usèrent que dans le sens de la civilisation. En réalité, ils ont toujours plus acquis de biens qu'ils n'ont soulagé de maux. Depuis lors l'Église tente inutilement de retenir dans ses mains tout ou partie de ce pouvoir. Battue par les rois, elle s'était constituée leur auxiliaire. Personne ne sait aussi bien que le clergé la façon de mater l'enfant du peuple et le tenir à la charrue sans qu'il regimbe. Il empêche les déshérités de réclamer ici-bas leur place au soleil par le leurre d'une plus belle en l'autre monde [1]. Lui seul, en présentant à leur imagination des perspectives lointaines où s'accrochent leurs pensées et leurs désirs, leur fait accepter la souffrance avec joie, recevoir l'humiliation comme un bien-

1. La même idée se trouve bien plus énergiquement exprimée dans *L'eau de Jouvence* : « Si tout ce qu'on dit de l'autre monde doit aboutir à une banqueroute, c'est vraiment dur d'avoir fait mener aux pauvres gens une vie de cheval pour rien du tout. »

fait, supporter la misère sans cris ni plaintes ; aussi les gouvernements autoritaires ont-ils eu constamment recours à son influence, oubliant combien elle est néfaste et à quel prix on l'achète. Tous en effet, quoique leur édifice eût le parti clérical pour appui, sont tombés les uns sur les autres au premier souffle de la liberté ; plusieurs même ont péri par où ils espéraient se sauver. Expérience inutile ! nous voyons aujourd'hui leurs débris coalisés se raccrocher de nouveau à cette ancre de perdition, afin de brider le pays, de le tenir en échec.

Chez le jeune Renan, l'inclination vers le sacerdoce fut de bonne heure traversée par une autre ambition secrète. L'écolier sentait en lui l'étoffe dont se font les écrivains. Un jour ses camarades et lui s'amusaient à choisir chacun leur état pour l'avenir : « Et toi, qu'est-ce que tu seras ? me demanda mon cousin. — Moi, répondis-je, je ferai des livres. — Ah ! tu veux être libraire ? — Oh ! non, je veux faire des livres, en composer. » Évidemment les deux vocations le tiraient en sens contraire ; un jour viendra où il devra opter entre elles.

J'emprunterai aux *Souvenirs d'enfance* un dernier croquis où se peint très fidèlement la vie simple, sobre, innocente, telle qu'on la ren-

contre partout où les passions sommeillent, ignorant les moyens de se satisfaire ou n'en ayant pas les ressources. Voici donc un vrai coin d'idylle villageoise : « Je me rappelle une de ces maisons, voisine de celle de ma famille, et où j'avais plusieurs condisciples. La maîtresse, digne femme, s'il en fut, vint à mourir ; son mari avait aussi peu de tête que possible, et le peu qu'il en avait, il le perdait tous les soirs dans les pots de cidre. Une petite servante, une enfant extrêmement sage, sauva la situation. Les jeunes étudiants résolurent de la seconder ; la maison continua de marcher, nonobstant le vieil ivrogne. J'entendais toujours mes camarades parler avec une rare estime de cette petite servante, qui était en effet un modèle de vertu et y joignait la figure la plus agréable et la plus douce. » En supposant même que l'artiste poétise ici légèrement la réalité et la dore de quelques illusions, notre imagination devient avec plaisir sa complice à notre insu.

M. Renan s'étonne et s'excuse presque d'avoir, jusqu'à quinze ou seize ans, admis sans discussion la vérité du Christianisme. Il n'y a là pourtant rien que de fort naturel. Comment eût-il douté d'une doctrine à laquelle chacun ajoutait foi autour de lui, que tout le monde ac-

ceptait sans l'ombre d'un doute et dont lui-même se destinait à prêcher un jour le dogme incontesté ? Il fallut un événement extraordinaire pour le sortir de là et ouvrir à sa pensée des horizons nouveaux. Le palmarès du collège de Tréguier ayant été montré par sa sœur Henriette au médecin du pensionnat où elle enseignait, celui-ci le communiqua à l'abbé Tresvaux, secrétaire de M. de Quélen, archevêque de Paris. Comme le studieux écolier y avait tous les prix de sa classe, on vit en lui une excellente recrue à faire et on lui offrit une bourse au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, que dirigeait alors l'abbé Dupanloup.

A tout passereau sans plumes son nid est beau. Malgré l'heureuse perspective qui s'offrait à lui, le jeune Breton ne quitta pas le sien sans regret. Il était en vacances chez un ami, dans un village voisin, lorsque, une après-midi d'automne, on vint le chercher pour le départ : « L'Angelus du soir, se répondant de paroisse en paroisse, répandait dans l'air quelque chose de calme, de doux, de mélancolique, image de la vie que j'allais quitter pour toujours. »

Comme nous comprenons maintenant qu'il ait plus tard décrit avec tant de charme l'enfance et l'éducation de Jésus! Oserai-je pourtant ris-

quer une critique? Et pourquoi non? Tout ce récit, que j'ai abrégé à mon grand regret, est vrai sans nul doute, sincère au fond et sans trop d'embellissement; il n'est pas complet. Il y manque les ombres qui animent une physionomie et qui l'accentuent. Il n'y faut pas chercher trace d'un défaut ni d'une légèreté; tout y est élevé, pur, innocent. M. Renan porte tant de respect au petit Ernest que nous ne connaissons du charmant séraphin qu'une vivacité, une seule, encore est-elle à bonne intention. Un jour qu'il avait mécontenté sa bien-aimée sœur Henriette, celle-ci l'en punit par une plaisanterie assez triste : « Elle me menaça, si je n'étais point sage, de mourir ; et elle fit la morte en effet, sur un fauteuil. L'horreur que me causa l'immobilité feinte de mon amie est peut-être l'impression la plus forte que j'ai éprouvée, le sort n'ayant pas voulu que j'aie assisté à son dernier soupir. Hors de moi, je m'élançai et lui fis au bras une terrible morsure. Elle poussa un cri que j'entends encore. Aux reproches que l'on m'adressait, je ne savais répondre qu'une seule chose : *Pourquoi donc étais-tu morte? Est-ce que tu mourras encore?* » Sauf ce trait, l'enfant semble vraiment échapper sans lutte aux fragilités de son âge et respecter d'avance l'au-

torité qui s'attachera à son nom ; le petit clerc ne veut pas qu'il y ait de tache à essuyer sur lui, s'il entre un jour du siècle dans le tabernacle. Je ne vois guère là qu'un côté, le côté idéal dont les natures, même les plus ingrates, ne sont pas déshéritées. Ce qu'il y a de grossier en nous, de vulgaire, tranchons le mot, de bestial, s'adoucit ou reste voilé. En regard de cette enfance à demi angélique, où M. Renan associe le lecteur à la pure innocence de ses souvenirs, n'oublions pas celle d'un autre grand écrivain, de J.-J. Rousseau qui, lui, ne dédaignait pas les choses de la chair, de la bile et du sang. Quiconque a lu les *Confessions* saisira le contraste. Avouons aussi que, pour user d'une telle franchise, il faut absolument l'abri de la tombe. Tant que l'on vit, il y aurait du cynisme à se montrer ainsi dans toute la vérité de la nature. Quoi qu'il en soit, vous n'obtiendrez qu'à ce prix l'entière vraisemblance, de façon que chacun dise, en voyant le portrait : *Me voilà.*

II

Éducation reçue à Saint-Nicolas du Chardonnet. — Raisons qui décident Ernest Renan à renoncer au sacerdoce. — Études solitaires et leur résultat ; orgueil du savant. — Sa théorie aristocratique de l'humanité.

Quelques-unes des scènes, plus ou moins arrangées, qui ont récemment accompagné l'exécution des décrets suffiraient à elles seules pour montrer quel but poursuivit l'abbé Dupanloup dans son établissement. Il s'agissait d'élever côte à côte les fils des classes riches et quelques enfants pauvres de la Bretagne ou de la Savoie enrôlés pour le service des autels, de manière à ce que l'argent des uns payât le dressage des autres. On espérait ainsi, et l'espoir n'a pas été déçu, établir une étroite solidarité entre les membres du clergé et les derniers restes de l'aristocratie de naissance ou de fortune. L'éduca-

tion en commun enlèverait aux uns leur morgue, aux autres leur rusticité, et réunirait leurs efforts pour restaurer l'influence cléricale, fort en déclin vers les dernières années du règne de Louis-Philippe. Cet amalgame a eu de curieux résultats. Le plus étrange assurément a été d'amener le beau monde, jadis si dégagé des choses de la dévotion, à une religiosité de parade qui n'exclut aucun des plaisirs ni même des vices que le christianisme condamne. Sûrs désormais d'un pardon obtenu d'avance et s'en remettant, pour la chance du salut, au petit bonheur de la dernière heure, les gens du bel air ont pu donner libre carrière à leurs passions à l'abri de l'assurance mutuelle que la bonne cause garantissait. Peu leur importent les sentiments religieux ; il suffit de s'en donner le semblant, d'en mener grand bruit et d'emboucher la trompette à la porte du temple.

En somme, c'est le prêtre qui a le plus perdu au change. A l'affût des vents de la mode et de la publicité, le voici qui court après tout ce qui a la faveur du monde. Obligé de satisfaire un public de fidèles plus exigeant en fait de jolies phrases qu'en fait de doctrines, il a négligé la théologie et remplacé l'antique et vénérable simplicité par un air empesé et un ton précieux.

Sans parler du respect populaire qui s'est éloigné de lui à mesure qu'il frayait en plus haut lieu, la plupart ont trop pris au sérieux leur alliance avec l'aristocratie. Oubliant l'humilité de leur origine, ils ont fini par se croire, eux aussi, de souche nobiliaire, témoin ce fils d'un limonadier de Versailles qui, devenu curé, disait à ses ouailles : « Né dans le palais des rois, j'ai connu le néant des grandeurs humaines. » C'est à mourir de rire.

De telles aberrations étonnent moins, si l'on songe à quelle discipline étaient soumis les petits séminaristes de Saint-Nicolas du Chardonnet. En apparence la plus grande liberté leur était laissée. Pas de punitions ni de contrainte. Le côté profane des études et les échos du dehors pénétraient même dans la maison avec les œuvres des poètes dont on leur permettait la lecture. Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, de Maistre, Villemain, pour qui Dupanloup avait un faible, les initiaient à l'esprit du siècle. On tâchait d'égayer leur esprit, d'éveiller leur intelligence dans le sens de la bonne doctrine. En réalité, la serre était si chaude que les Savoisiens, habitués à l'air libre de leurs montagnes, suffoquaient. L'un d'eux, un peu plus âgé qu'Ernest Renan, lui avouait que, chaque soir, il me-

surait la hauteur du dortoir du troisième étage au-dessus du pavé de la rue Saint-Victor. Ils restaient pourtant. Que devenir? Comment rentrer dans la famille qui a cru, en vous sacrifiant, assurer votre sort? Le titre de défroqué n'est nulle part une recommandation. Et les maîtres qui sont là pour vous rappeler leurs bienfaits, vous reprocher votre ingrate désertion! Si le tempérament ne parle pas trop haut, on se résigne, et l'habitude finit à la longue par dompter la nature.

Malheur néanmoins à ceux qui, faute d'autre ressource et fermant les yeux sur les inconvénients de l'avenir, acceptèrent avec une feinte docilité la règle sous laquelle frémissaient leurs ardeurs. On les a vus depuis, imposant un cadenas à leur bouche, un masque à leur visage, aller dans les paroisses duper le monde et le ciel. Ayant changé de théâtre et non de jeu, ils n'ont cessé de se livrer, grâce à leur robe, aux actes qu'elle interdit, se permettant sans vergogne tout ce qu'ils défendaient aux autres, jusqu'à ce que l'excès même du scandale ait dévoilé leur imposture [1].

1. M. Renan accepte avec trop de résignation et d'indifférence le célibat des prêtres. Il lui trouve même une raison d'être qui paraîtra bien subtile : « On ne flatte jamais plus la

Ce fut heureusement le petit nombre. Il n'en est pas moins vrai que de là sortit Verger, le misérable qui assassina M. Sibour, l'archevêque de Paris. Rien, paraît-il, ne décelait chez lui un tel degré de scélératesse. « Je peux dire de lui ce que disait Sachetti de cette petite Florentine qui fut canonisée : *fu mia vicina*; *andava come le altre.* » C'est le témoignage que rend en sa faveur M. Renan. Pour celui-ci, doué de l'un de ces tempéraments qui croissent et progressent d'eux-mêmes, la douceur de son caractère, son application au travail, ses succès en tout genre, lui avaient mérité l'estime de ses maîtres. Une lettre pleine de soumission et de tendresse qu'il écrivait à sa mère ayant été lue par M. Dupanloup qui, lui aussi, adorait la sienne, valut à l'écolier des éloges flatteurs. Il sortit donc à regret de l'établissement, après sa rhétorique, pour suivre au séminaire d'Issy le cours de philosophie qui couronne les études classiques. Dans ce nouveau lieu, il retrouva la sévère doctrine de ses premiers instituteurs et dut regarder comme un enfantillage le vernis mondain que

femme qu'en lui témoignant qu'on la craint. L'Église, en imposant pour premier devoir à ses ministres la chasteté, caresse la vanité féminine en ce qu'elle a de plus intime. » Si l'institution n'avait pas d'autre utilité, elle aurait disparu depuis des siècles, tant l'abus en saute aux yeux.

l'on estimait le plus à Saint-Nicolas. Il s'y passionna pour la physiologie comparée, ainsi que pour l'histoire. Les premiers doutes lui vinrent là, et ils lui arrivèrent par les études naturelles, par les sciences, pour lesquelles il eut toujours un goût très vif. Dès Tréguier, il s'était épris des mathématiques. Souvent, au sortir de la classe, il rayait de coups de craie la porte de quelque monastère, y traçant figures et calculs. Cependant sa foi n'était pas encore ébranlée au point qu'il ne pût passer d'Issy à Saint-Sulpice, où il entama la théologie et reçut les ordres mineurs qui sont un acheminement vers le sacerdoce. Il y respira le parfum des anciennes mœurs ecclésiastiques, une des plus suaves, à ce qu'il prétend, et des plus touchantes réminiscences du passé qui se puissent imaginer ; mais comme il était avant tout un homme d'avenir, ce dernier séjour acheva de le décider. Inspiré par la divination de sa carrière future, il s'y était mis à l'hébreu et y avait en peu de temps fait assez de progrès pour suppléer au besoin le professeur. Par faveur spéciale, on lui avait permis de suivre les leçons de M. Quatremère au collège de France et celles d'arabe professées par M. Renaud à la bibliothèque nationale. En même temps, sa sœur Henriette, sortie du pensionnat

pour suivre une riche famille à l'étranger, lui envoyait les œuvres de Gœthe, de Hégel, de Herder, dont les théories larges et généreuses ne faisaient que mieux ressortir à ses yeux l'étroitesse de la théologie scolastique. Ajoutez à cela les bouffées d'air extérieur, les illusions qui s'envolent à mesure que se découvre la réalité [1]. Le séminariste apprenait avec étonnement qu'il y a des laïques sérieux, savants, foncièrement honnêtes, pour qui le catholicisme n'est qu'une mythologie comme une autre. Qui sait? peut-être entrevit-il que dans le petit troupeau resté fidèle à l'orthodoxie, il y a bien du mélange! Bref, après avoir bu avidement le breuvage fortifiant qui de toutes parts lui était versé, il écouta sa raison et son cœur. Toujours sincère, il déclara nettement à ses professeurs l'intention de ne pas s'engager plus avant et quitta le séminaire, au grand regret de ses maîtres et de ses camarades. Il avait alors vingt-deux ans et pas la moindre fortune. A la lettre, il ne connaissait personne et n'était pas même bachelier.

Les cléricaux ne lâchent pas volontiers des

1. « Quel ébranlement pour la conscience le jour où l'on vient à reconnaître qu'à côté du dogme que l'on croyait unique, il en est d'autres qui prétendent aussi venir du ciel! » *Études d'histoire religieuse*, p. 224.

sujets de cette valeur. n'en ayant pas de reste. On essaya de le retenir en le nommant préfet des études au collège Stanislas, sous la direction de l'abbé Gratry. C'était bien mal connaître une nature chez qui domine la dignité, ce ressort admirable sur lequel nulle terreur n'a prise, nulle puissance n'a droit : « Il ne m'était pas possible, avoue-t-il, de garder un masque auquel tant d'autres se résignent... L'étude du christianisme m'inspira trop de respect pour que je pusse jouer avec les croyances les plus respectables une odieuse comédie. » Comment rester en effet, si l'on est affranchi de la foi. parmi des êtres hybrides, dont le vêtement, une soutane écourtée. dénonce la situation? Par condescendance, M. Renan occupa la fonction trois ou quatre mois, puis décidément rompit et partit pour la Bretagne. Les hésitations, s'il en eut, lui vinrent plutôt de la crainte d'affliger sa mère, la pauvre veuve qui sans doute avait rêvé pour ses vieux jours une place en un presbytère, où elle s'éteindrait doucement, honorée à côté de son fils.

Elle l'aimait trop et de façon trop intelligente pour s'opposer à son dessein. D'ailleurs le dévouement d'Henriette, qui eut toujours pour son frère des tendresses de nourrice, et qui

était déjà parvenue, grâce à une économie dont les femmes seules ont le secret, à payer toutes les dettes de la succession paternelle, aplanissait généreusement les voies. Elle sacrifia à son Benjamin le reste de ses épargnes, douze cents francs bien gagnés. Pour tout autre, la somme eût été dérisoire et n'eût pas couvert seulement les frais de six mois d'existence; pour lui, ce fut un trésor dont il ne vit pas la fin, tant il sut le ménager. Cet argent lui procura la tranquillité d'esprit dont il avait besoin dans une telle situation et lui permit de ne pas charger ses épaules d'un fardeau trop lourd. Il accepta seulement de donner, en échange de sa nourriture, des leçons de latin et de grec dans une pension du quartier latin, en haut duquel il alla se loger, rue de l'Abbé de l'Épée.

Le voilà donc seul avec ses livres dans une chambre nue, où il passera quatre ou cinq années de noviciat, de préparation, de pauvreté studieuse, années fécondes et d'un ardent labeur dont nous recueillons les fruits, années dévorées à amasser patiemment des trésors d'érudition, un fonds riche où toute doctrine s'est accumulée. Il y établit les assises et les fondements sur lesquels il n'a plus eu ensuite qu'à bâtir. Souvent le regret le prit de n'avoir pas

deux existences pour acquérir davantage, ou que la vie ne fût pas un char à six chevaux qu'il aurait conduits à la fois. Sa facilité de travail lui permit cependant de se lancer sur plusieurs pistes, dont une seule eût suffi pour absorber le temps et les forces du savant le plus appliqué. C'est dans une telle gymnastique intellectuelle qu'il a acquis la passion de la vérité, le courage de la publier et de sacrifier à ce devoir ses plus chers intérêts, l'indépendance et l'originalité de vues dont, par reconnaissance ou illusion d'optique, il reporte l'honneur à l'éducation du séminaire. L'étude et ses austères voluptés remplissaient tout son cœur, ne laissant pas de place aux autres passions. Obscur et réduit au strict nécessaire, sans rien de séduisant au premier aspect, sans aucune des élégances ni des grâces de la jeunesse, non plus que le souci de les simuler, où dénicher une affection qui méritât de le distraire? On ne voit plus aujourd'hui de courtisane qui soit fière de chevaucher un Aristote. Ces demoiselles, disons-le à leur honte, se laissent d'ordinaire tenter par les yeux, plus sensibles au brillant de l'extérieur et aux espèces sonnantes qu'à la beauté morale et aux attraits du savoir. M. Renan, qui fait de bonne grâce les honneurs de son phy-

sique, se rit avec raison des ethnographes, dont les indications, à les prendre au pied de la lettre, le classeraient parmi les crétins. Si l'on met sa personne en regard de ses idées, il y a lieu de s'étonner plus encore. Quel contraste! le Don Quichotte de l'idéal pur sous le masque et les allures d'un Sancho [1] mis à pied. Eh! que lui importait! De telles disgrâces n'inquiètent guère quiconque est assuré de rencontrer plus tard une compagne digne de lui, qui l'admire et qui l'aime [2] au delà même de son espoir et de son vœu. Jusqu'à un certain point, il a dû se féliciter plus d'une fois d'avoir ainsi été chaste pendant toute sa jeunesse. Outre qu'il y a gagné la santé de l'âme, la joie intérieure dont ses

1. Les grisettes de chez moi, quand on leur fait compliment sur leur beauté, croient que c'est par ironie et ne manquent pas de répondre : « Sé siou pas poulido, aï bouen appétit. Si je ne suis pas jolie, j'ai bon appétit. » C'est aussi, dit-on, le cas de M. Renan.

2. Comment les femmes n'aimeraient-elles pas celui qui a écrit ce charmant et mystique éloge de leur beauté? « La beauté est un don tellement supérieur que le talent, le génie, la vertu même ne sont rien auprès d'elle, en sorte que la femme vraiment belle a le droit de tout dédaigner, puisqu'elle rassemble, non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que le génie esquisse péniblement en traits faibles au moyen d'une fatigante réflexion. » Ailleurs il dira que la vocation véritable des femmes est d'être bonnes ou belles, ou les deux à la fois.

écrits sont animés, il échappe par là aux infamies dont certain parti ne se fait pas faute, dès qu'il s'agit de flétrir un adversaire. S'apprêter à valoir mieux que ses ennemis, n'est-ce pas commencer à les détruire?

Une des misères de notre état social est que l'on ne peut, sans de graves inconvénients, penser librement sur tout sujet, moins encore exprimer les opinions que l'expérience, la réflexion et les livres nous ont suggérées. Il en allait autrement chez les anciens. Prêtres et philosophes, sauf de rares accidents, y vivaient dans un accord fondé sur la tolérance mutuelle et de mutuels égards, laissant aux dieux le soin de venger eux-mêmes leurs offenses. Lorsque Cicéron publiait son traité *De la nature des dieux*, ou le *De divinatione*, il s'excusait bien dans ses préfaces de divulguer des nouveautés qui à quelques vieux Romains semblaient dangereuses; mais il était sûr d'avance que personne ne lui en saurait mauvais gré. Même sous la tyrannie impériale, on ne poursuivit les philosophes que lorsqu'ils se mêlèrent de politique. Pour un païen, les discussions métaphysiques ne tiraient pas à conséquence. Avec une haute raison, ils laissaient debout les anciens cultes, n'en retranchant que ce qui était inhumain, sé-

ditieux ou injurieux pour les autres. Au milieu d'un polythéisme où *quarante mille dieux n'avaient pas un athée*, chacun adorait à sa guise la divinité ou les divinités de son choix, sans prétendre imposer ce culte à n'importe qui. « Nous avons notre religion, disaient-ils, chaque pays a la sienne. » Les gens instruits savaient que penser de ces superstitions, bonnes tout au plus pour le peuple et qu'il est peut-être prudent de lui laisser ; ils en jugeaient, en discutaient à l'aise, mais entre eux, dans le coin des sages. Du reste, pleins d'égards, de respect extérieur pour les idoles du vulgaire, ils poussaient l'indulgence, dans la vie privée, jusqu'à offrir, à l'occasion, des sacrifices aux dieux de marbre ou de bois dont tout bas ils riaient. Moyennant cette concession, ils pouvaient professer sur les questions les plus hautes telle opinion qu'il leur plaisait. Cela dura jusqu'à ce que les Juifs, les Chrétiens à leur suite, vinssent, avec leur Dieu unique et abstrait dont ils n'avaient pas même une image, troubler la bonne harmonie par leurs fureurs iconoclastes et leur ardeur de propagande [1]. Ils déployèrent contre les divinités du

1. Tout en indiquant le fait, M. Renan ne paraît pas trop s'en indigner : « Le christianisme, avec sa tendresse infinie pour les âmes, a créé le type fatal d'une tyrannie spirituelle

paganisme un si beau zèle que les païens, à leur tour, s'enflammèrent pour elles et poursuivirent les sectateurs du Dieu nouveau avec un fanatisme dont ils ne s'étaient jamais avisés.

Après bien des luttes et des vicissitudes, nous sommes en passe, je l'espère, de reconquérir l'antique tolérance et ce sera l'honneur de M. Renan d'y avoir, pour sa part, largement contribué. Afin de payer d'exemple, il a pris aux philosophes anciens leur méthode à la fois respectueuse et libre. Loin de chercher à affaiblir le sentiment religieux, ses écrits tendent à l'élever, à l'épurer. Son respect pour les croyants sincères va jusqu'à aimer la colère qu'il leur inspire. « Si l'opinion, dit-il, que je suis ignorant ou de mauvaise foi est nécessaire au repos de quelques personnes pieuses, je me ferais un véritable scrupule de les désabuser. » Attentif seulement à ce qu'on n'entreprenne rien sur sa conscience, il ne veut pas dominer sur celle d'autrui ni détacher du vieux tronc une âme qui ne soit pas mûre. Nulle passion de prosélyte ; à ceux qui, brûlant du feu des apôtres, s'en vont par delà les Océans tourmenter les sauvages en vue de les convertir, le sage adresse des conseils pleins de

et inauguré dans le monde cette idée redoutable que l'homme a droit sur l'opinion de ses semblables. »

poésie : « Oh ! laissez ces derniers fils de la nature s'éteindre sur le sein de leur mère ; n'interrompez pas de vos dogmes austères, fruit d'une réflexion de vingt siècles, leurs jeux d'enfant, leurs danses au clair de lune, leur douce ivresse d'une heure ! »

« Comment puis-je me croire en possession de la vérité éternelle sans vouloir la communiquer ? » ripostent aigrement dévots et dévotes. Encore s'ils se contentaient de missions lointaines, on pourrait s'en consoler ; mais c'est le penseur indépendant qu'ils tracassent de préférence et qu'ils ne laissent ni vivre ni mourir tranquille. On l'a vu naguère à l'occasion de M. Littré, si étrangement gratifié du baptême à l'instant de son agonie. A qui féra-t-on croire qu'il l'ait, je ne dis pas désiré ni réclamé, mais seulement accepté sans contrainte ? Aucun écrit, aucune parole, aucun acte de son existence prolongée au delà de quatre-vingts ans qui ne proteste contre l'idée de croyance et de repentir final qu'un tel fait impliquerait. Voilà donc un pur philosophe, plus saint à lui seul et sans comparaison que les trois quarts des individus grotesquement affublés de ce titre par le calendrier, un père de famille indulgent à la dévotion de sa femme et de sa

fille, qui jamais ne les contraria, ne les gêna en rien dans leurs pratiques de piété, voilà cet excellent homme, pour prix de sa bénignité, qui subit *in extremis* ce qu'il avait toujours repoussé avec une douceur inflexible. N'est-ce pas navrant? Quoi! l'épouse et l'enfant, témoins chaque jour des travaux et de la charité du vieillard, qui l'avaient vu se consacrer au soulagement des malheureux, ont donc estimé qu'une telle vie était en pure perte, qu'un si parfait idéal de perfection morale ne méritait que flammes, que tourments éternels! Quelle idée se font-elles donc de la divinité? Sur quel patron leur a-t-on taillé l'image de leur Dieu? Jetons un voile sur le rôle qu'a joué le prêtre en cette affaire. Pour l'honneur du sacerdoce, on voudrait se persuader qu'il avait sérieusement la conviction de gagner une âme au ciel, d'ouvrir à l'un de ses semblables les portes du paradis ; mais il est trop clair que son but était autre. Il n'était venu là qu'en espion du camp ennemi, afin de surprendre l'adversaire, de ravir une proie importante que son parti pût ensuite exploiter.

Quelque temps après mon entrée chez Sainte-Beuve comme secrétaire, un de mes condisciples, l'abbé Bayle, mort depuis grand vicaire

de l'archevêque de Paris, m'ayant rencontré par hasard, vint à moi avec empressement : « Enchanté de vous savoir là, me dit-il, nous ne sommes pas fâchés d'avoir ainsi quelqu'un de connaissance auprès des mécréants célèbres. Cela nous permet souvent d'intervenir à la dernière heure et d'obtenir des rétractations qui, si elles ne sont pas fort sincères, n'en produisent pas moins un excellent effet sur le public. » A partir de ce jour, est-il besoin de le dire? j'évitai avec soin la rencontre de mon ancien camarade.

Quand je songe à la façon différente dont Sainte-Beuve et Littré sont morts et au caractère si opposé de leurs funérailles, je ne regrette plus que le grand critique n'eût pas à son chevet, pour lui fermer les yeux, la femme ou la fille qu'il avait parfois désirées. Elles l'eussent empêché peut-être de finir dignement, d'être jusqu'au bout conséquent avec lui-même. Institution respectable que la famille, mais à condition que mari, femme et enfants n'aient qu'une même religion, un même niveau de culture intellectuelle, un même code moral.

M. Renan, qui représentait l'Académie française aux obsèques de M. Littré, a pu voir, dès le lendemain, combien le fanatisme et la niai-

serie ont encore d'adeptes dans toutes les opinions. Ne s'est-on pas avisé de lui reprocher sa condescendance à suivre le cortège dans l'église et les quelques gouttes d'eau bénite aspergées par lui sur la bière de son ami! Le reproche a dû lui être d'autant moins sensible qu'il tient peu à de certaines approbations. Il serait plutôt contrarié de s'apercevoir que tant de nuits et de jours consumés à l'étude, tant d'érudition, de connaissance profonde des monuments et des langues ne l'ont amené, en fin de compte, qu'à des conclusions voisines de celles que l'ignorant, sans tant d'effort, rencontre du premier coup. Ses aveux, à ce sujet, sont curieux à entendre : « Quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte d'avouer que ce sont les frivoles, ceux qui sont bien résolus à ne lire jamais saint Augustin ou saint Thomas d'Aquin, qui sont les vrais sages. Gavroche et M. Homais arrivant d'emblée et avec si peu de peine au dernier mot de la philosophie, c'est dur à penser. » Quelle horreur de la banalité! quel soin jaloux de penser à part et avec un petit nombre! Ces fils d'humble famille, doux et modestes à l'ordinaire, deviennent orgueilleux, insolents même, lorsque a sonné l'heure de l'émancipa-

tion. Oubliant, dans leur force et le sentiment de leur supériorité, le sein qui les porta, le lait qui les nourrit, ils se retournent contre la démocratie leur mère : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?*

Pour celui-ci, le dépit lui tient si fort au cœur qu'il y revient à mainte reprise, en des termes presque identiques : « De ce qu'un gamin de Paris écarte par une plaisanterie des croyances dont la raison d'un Pascal ne réussit pas à se dégager, il ne faut cependant pas conclure que Gavroche est supérieur à Pascal. Le P. Hardouin disait qu'il ne s'était pas levé quarante ans à quatre heures du matin pour penser comme tout le monde... Je l'avoue, je me sens parfois humilié qu'il m'ait fallu cinq ou six ans de recherches ardentes, l'hébreu, les langues sémitiques, Gesenius, Ewald et la critique allemande, pour arriver juste au résultat que ce petit drôle atteint tout d'abord et comme du premier bond. » Adieu la vanité de la science et le bonheur, si prôné par les livres saints, des pauvres d'esprit! Gavroche répondrait peut-être que pour découvrir le soleil, il n'est pas toujours besoin d'allumer une lampe. Certes la foule n'a pas à sa disposition tous les moyens de connaître la vérité : elle la devine pourtant. On

sait bien des choses sans les avoir apprises de personne. Il n'y a, pour cela, qu'à consulter son âme. L'homme qui a le cœur sain et l'esprit non alambiqué par la métaphysique peut se dire qu'une vérité n'importe guère, s'il ne la comprend pas après un instant de réflexion. « Ce langage mystérieux des choses, disait Th. Jouffroy, le pâtre dans sa solitude l'entend, l'écoute, le sait autant et plus que le savant et le philosophe, autant que le poète. »

Des plaintes comme celles de M. Renan, des dédains si superbes, lorsqu'ils partent de la bouche d'un écrivain, font songer aussitôt à la réponse que fit Henri IV à Casaubon : *Vous voyez combien j'ai de peine, moi, afin que vous puissiez étudier en paix.* Quoique la royauté, depuis lors, ait passé d'un homme à un peuple, le mot n'en reste pas moins vrai. Oui, ce vulgaire, que vous méprisez ainsi, sue et fatigue sans repos ni trêve tout le long de l'année[1]

1. Comme s'il avait prévu le reproche, M. Renan y répond d'avance à la page 75 de *L'eau de Jouvence* : « Le travail matériel est le serf du travail spirituel. Tout doit aider celui qui prie, c'est-à-dire celui qui pense. » Nenni, monsieur l'aristocrate, ni l'un ni l'autre. Montrez-nous la charte de vos droits. N'en déplaise à l'éminent idéaliste, sa prétention va rejoindre celle d'Em. Zola, qui a aussi là-dessus sa formule dogmatique : « Quiconque tient une plume est le maître ; les autres, ceux qui tiennent une épée, ne sont que les valets de l'idée. » Au diable les orfèvres !

pour que les élus de l'intelligence puissent à loisir vaquer à leurs rêveries, balancer le pour et le contre dans les lobes de leur cerveau. Grand ornement que la science, outil de merveilleux service ; pourtant, sans le travail des mains, quel profit en tirer? Elevons la question plus haut : tous ceux qui accroissent la fortune publique, négociants, industriels, banquiers, économistes, etc. ne secondent-ils pas le philosophe en préparant à ses théories des moyens matériels de réalisation ? Dans les choses mêmes de l'esprit, il n'est pas bon de savoir trop. Ce sont, après tout, les ignorants, ceux qui ont peu lu, mais qui osent aller de l'avant, ce sont ceux-là qui, bien ou mal, remuent le monde ou le font marcher.

Hommes doctes et curieux, vous croyez donc avoir en votre esprit toute la sagesse? Hélas ! le plus souvent votre science est en défaut, votre raison demeure arrêtée, s'égare ou succombe. L'un des plus fameux prédécesseurs de M. Renan en fait d'érudition, Saumaise, un puits de savoir et de forte doctrine, après avoir écrit deux savantes dissertations sur les pommes d'or des Hespérides, où il établissait, à grand renfort de documents puisés aux meilleures sources, que ces pommes étaient des

oranges, finit par se ranger à l'avis d'un docteur allemand, qui tenait pour les citrons.

Je veux, à l'appui de mon dire, citer une autre historiette du temps passé. Lors d'un voyage que fit en France le pape Jean XXII, l'abbesse du couvent où il logeait lui demanda, pour ses religieuses, la permission de s'entendre l'une l'autre en confession, vu que les femmes ont plusieurs imperfections qu'il n'est pas décent aux hommes de connaître. — Ma fille, répondit le pontife, voilà une affaire d'importance. Il me faut là-dessus prendre l'avis de mes cardinaux, afin de ne rien décider à la légère. — Ce disant, il déposa entre les mains de l'abbesse une petite boîte, la priant de la garder jusqu'à son retour, mais avec défense expresse de l'ouvrir en son absence, qui d'ailleurs serait de peu de durée. A peine eut-il tourné les talons que la nonne, curieuse et persuadée qu'il y avait dans cette boîte quelque joyau de prix, s'empressa de l'ouvrir. Elle renfermait une bergeronnette qui s'envola aussitôt. A quoi bon continuer le récit et répéter la leçon que le pape, à son retour, fit à l'abbesse? Celle-ci, ajoute le vieux chroniqueur [1] auquel j'emprunte

1. Marconville. *De la bonté et mauvaiseté des femmes.* Paris, J. Dallier, 1566, in-8.

ce conte, « demoura plus honteuse qu'un fondeur de cloches, sans oser persister en sa demande. » Il n'en est pas de même de M. Renan. Si la bergeronnette s'envole, c'est-à-dire s'il n'a pu trouver le mot de l'énigme, ainsi qu'il arrive pour beaucoup de questions aux gens trop curieux, il n'éprouve aucun embarras. Au terme de chaque recherche, au sommet de chaque étude, le critique se dérobe et l'artiste apparaît. Au lieu de conclure par un doute, il met son front sous le nuage, entonne son hosanna et fait fumer l'encens poétique.

Sorti du giron de l'Eglise par la voie royale de l'histoire et de la critique, il est entré aussitôt dans une autre croyance. A peine sevré ou guéri de sa foi première il en a épousé une plus philosophique, d'où le divin n'est pas absent, bien que le surnaturel ait disparu. Le christianisme est une corde secourable qui nous a aidés à échapper de prison, à nous affranchir de maint esclavage; est-ce une raison pour la traîner éternellement après nous? L'instrument de notre délivrance doit-il finir par nous étrangler? M. Renan ne le pense pas. « Les dieux passent comme les hommes. dit-il éloquemment, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On

est quitte envers elle, quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. » Le hardi philosophe ne craint plus, on le voit, d'ébranler en parlant haut le frêle édifice sous lequel il s'était abrité jusque-là.

Reste pourtant le secret de notre destinée qui s'impose comme un problème à tout esprit sérieux. Quelques-uns le conjecturent timidement, sans rien affirmer d'absolu aux autres ni à eux-mêmes et en laissant la porte ouverte derrière eux. Ils savent que le dernier mot de la science, reculant sans cesse, ne sera peut-être jamais dit. Après chaque solution, surgit un problème nouveau et plus étendu. Le progrès consiste à réduire graduellement la part restée à l'erreur, sans parvenir à l'effacer jamais. Cet état d'incertitude et de résignation répugne à M. Renan. Vérité ou chimère, l'infini le fascine. Là-dessus il aime mieux déraisonner que se taire. Il lui faut une solution, fût-elle spécieuse, afin de s'y établir d'une manière définitive. Dès que l'oiseau voyageur, fatigué de son vol au-dessus de l'océan, rencontre une île verdoyante, il s'y abat, oubliant à la fois son ancienne patrie et le pays inconnu que son aile n'a pu atteindre. Voici donc la théorie à laquelle il s'est arrêté :

L'homme n'a pas tort de vouloir connaître l'ensemble dont il fait partie et qui l'entraîne malgré lui, car sa liberté ne s'affranchit qu'à force de distendre les liens qui l'enchaînent à la nature. En cédant à l'attrait qui le porte à pénétrer le secret des choses, il devient par la science, suivant l'expression de Leibnitz, un miroir de l'univers. Jusqu'ici les religions imaginées par lui ne sont que des poèmes en l'honneur d'une cause cachée dont la force et le caractère lui échappent [1]. Cette cause se sert des instincts mêmes de chaque individu pour le pousser irrésistiblement vers une fin souvent contraire à ses intérêts, mais utile à ceux de l'espèce et du progrès. De toute existence antérieure sort une existence plus développée. Nous tendons ainsi vers un but suprême auquel chacun de nous travaille à son insu. Quel est ce but? De réaliser le Dieu inconnu qui se révèle et naît à la vie à mesure que l'humanité acquiert

1. Franchement nous ne connaissons pas encore assez de lois, de secrets de la nature pour en former un système. Il a fallu se borner, en attendant, à user de prudence et d'habileté, de manière à restreindre l'action de cette force cachée qui continue à déjouer nos combinaisons les mieux ourdies. Est-ce une partie que nous sommes destinés à perdre, parce que les dés seraient pipés? Y a-t-il là-haut, comme le prétendait l'abbé Galiani, un grand fripon qui se fait un jeu de nous attraper? Nul n'en sait rien.

une conscience plus complète d'elle-même [1]. Endormi dans la pierre et vague encore dans le rêve inachevé de l'animal, Dieu s'éveille dans l'homme et naît par lui à la vie, selon le degré de culture intellectuelle et morale. Tous, il est vrai, ne concourent pas également à l'œuvre infinie, où chacun insère son action comme un atome. La foule, livrée aux appétits grossiers, le vin, les femmes et les chansons, erre au hasard. esclave de l'erreur et de l'ignorance. Sans doute la religion fleurit dans les êtres les plus vulgaires, avec la délicatesse morale. « au moment où l'homme vertueux, rentrant en lui-même, écoute les voix qui s'y croisent. Alors l'âme est assurée que ses œuvres la suivront; la vérité lui apparaît comme la récompense de ses bonnes actions; les mots d'*être* et de *néant* perdant leur sens contradictoire, elle s'envisage avec la divinité dans les rapports d'un fils avec son père. » Mais c'est là tout. Celui qui réellement fait Dieu, ou plutôt qui l'est lui-même, c'est l'artiste, le prêtre, le poète, le savant qui. pétri d'un plus fin limon, comprend le passé,

1. « L'œuvre universelle de tout ce qui vit est de faire Dieu parfait, de contribuer à la grande résultante définitive qui clora le cercle des choses par l'unité. » (*Dialogues philosophiques*, p. 79.)

prépare l'avenir, guide l'humanité à travers les âges comme Moïse guida les Hébreux à travers le désert et représente en un type abrégé les millions d'hommes à jamais oubliés qui ont vécu et qui sont morts groupés autour de lui. Il n'est pas dans l'univers d'intelligence supérieure à celle-là. Le prêtre et le Dieu du monde sera donc le génie le plus élevé de la planète, puisqu'il en est la plus haute réflexion, et le reste des mortels n'aura pas de plus grand bonheur que de le servir.

Vous l'entendez bien. L'homme, animal pervers sous la plume railleuse de La Fontaine, se transforme, avec Buffon et J.-J. Rousseau, en roi de la création. M. E. Renan l'élève un cran plus haut; le voici Dieu. Et niez le progrès après cela! Sérieusement, dans les cerveaux les mieux meublés se loge toujours un coin de roman, de chimère et d'illusion. Sa théorie a conduit le noble rêveur à une conclusion fort étrange, qu'il nous a donnée il y a plus de trente ans, sous forme prophétique. Il y pose l'antithèse perpétuelle de l'homme de pensée et de l'homme de pouvoir. Celui-ci n'est que le pharisien. Il assigne à l'autre une mission plus haute, qui finira par triompher. Citons le morceau, il en vaut la peine.

« Le règne a passé de l'esprit et de la doctrine

à l'intrigue et à la petite activité. La grande révolution ne viendra pas des hommes d'action, mais des hommes de pensée et de sentiment. Toutes les nobles âmes. abandonnant la terre à ceux qui en ont le goût, se réfugieront sur les hauteurs de la nature humaine, et, brûlant de l'enthousiasme du beau et du vrai, créeront cette force nouvelle qui, descendant bientôt sur la terre, renversera les frêles abris de la politique. et deviendra à son tour la loi de l'humanité [1]. »

Nous attendons toujours et sans doute nous attendrons longtemps cette invasion d'un nouveau genre. Pour rendre possible un tel retour offensif, quelques gros bataillons sous la main ne seraient pas de reste. Quant à ce que feraient du pouvoir ces gens d'esprit, l'auteur ne le dit pas ; c'est un trop grand secret.

Qui garde vis-à-vis d'un homme de talent son entière liberté d'appréciation lui rend le plus digne hommage. D'ailleurs j'estime que M. Renan est

1. Le passage est tiré d'un livre encore inédit, *l'Avenir de la science*, annoncé dès 1849 comme devant paraître sous peu. Un si long retard de publication est dû à la réaction de 1850-1851. Cette époque néfaste avait inspiré à l'auteur un pessimisme dont le second Empire n'était pas fait pour le guérir. Aujourd'hui que les temps sont changés et l'occasion plus propice, M. Renan devrait bien nous donner ce fruit de sa jeunesse, en y ajoutant la maturité qu'apporte avec elle l'expérience. Notre siècle a grand besoin d'un guide qui lui montre où gît cet avenir de science et de liberté auquel il aspire.

assez détaché de ses propres idées pour qu'on ne le blesse pas en lui disant autre chose que ce qu'il pense. Après tout, dussé-je passer à ses yeux pour un de ces critiques superficiels qui appellent allemand ce qui est obscur, et obscur ce qu'ils ne comprennent pas, j'avoue ne pas bien saisir certains aspects de son système. A mon humble avis, un grand artiste inconscient ne préside pas aux caprices apparents de l'histoire et le mouvement général de la civilisation résulte plutôt de toutes les impulsions particulières. Votre *perpétuel devenir*, emprunté de Hégel, impliquerait dans la marche du monde une fatalité trop absolue. En fait, l'activité humaine n'a jamais été l'esclave d'une force cachée. Elle accomplit tout, au contraire, de sa propre initiative, à grand'peine, il est vrai, et à travers mille obstacles, mais enfin sa tenacité parvient à la longue à en triompher. Si la terre a jamais été reliée au ciel, il y a beau temps que le câble est rompu. Depuis des siècles on a mis la foudre à la raison et rendu les oracles muets. Quoique les conditions de la vie aient fort varié depuis l'origine, aucune amélioration, aucun progrès ne s'est réalisé que par l'homme. Au prix de quelles sueurs, de quelles souffrances! La voie par où il a passé est arrosée de sang et

de larmes. Eh! qu'importe? Du sauvageon chétif et épineux que lui offrait la terre, son travail n'en a pas moins fait un bel arbre aux fruits savoureux et nourrissants. D'une herbe stérile il a tiré le pain qui le substante; le blé n'existe en effet nulle part à l'état de nature. Il n'y a donc nul besoin de nous renvoyer à un avenir mystérieux pour que chacun y retrouve ses œuvres et le fruit de ses sacrifices. Cet avenir est en nos mains, sous nos yeux; nous le réalisons à toute heure de la vie. Notre race elle-même qui, dans l'état primitif, était hideuse et débile, au moral comme au physique, atteint à sa vraie beauté, grâce à la culture, à l'abondance, à la sécurité, au bien-être dus au concours de tous. Pour les conquêtes de l'esprit, même solidarité. Nos quatre plus beaux ouvrages, l'Ancien et le Nouveau Testament, les poèmes homériques et l'Imitation sont anonymes, impersonnels. Le poète, malgré son nom, ne fait, n'invente rien de lui-même. Son rôle se borne à entendre la pensée intime et les passions de ceux qui l'entourent, afin de les traduire sous une forme vivante qui représente à jamais l'âme de son siècle. Tel le coryphée du chœur antique exprimait haut et clair les idées et les sentiments confus de ses compagnons.

L'idée fixe de M. Renan serait, au contraire. de ranger les hommes d'intelligence dans une classe à part, d'en faire une caste privilégiée, comme était autrefois celle de la noblesse. Elle serait aussi peu nombreuse que possible, parce que la culture intellectuelle déserte les sommets dès qu'elle aspire à se généraliser et que l'introduction de la foule dans le sanctuaire du savoir en abaisse presque toujours le niveau. Si ce ne sont pas là ses expressions textuelles, c'en est du moins le sens

A quoi bon déshériter ainsi la masse au profit d'une élite, de quelques échantillons, seuls autorisés à représenter la conscience du genre humain? Cela est injuste. Que de génies ont vécu obscurs et dorment inconnus sous le gazon! Combien d'autres, célèbres de leur vivant et dignes de renom, sont à jamais ensevelis dans l'ombre, faute d'un historien, d'un poète qui les ait célébrés! Dans ce grand naufrage de la vie où chacun émerge un instant à la cime du flot pour disparaître sans retour, il n'est interdit à personne de laisser un souvenir qui surnage [1].

1. Rappelons-nous pourtant, comme correctif, la strophe désespérée des *Feuilles d'automne* :

> Oublions, oublions! quand la jeunesse est morte,
> Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
> A l'horizon obscur.
> Rien ne reste de nous : notre œuvre est un problème;
> L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
> Son ombre sur le mur.

Tant pis si le vent de la fortune, ainsi que celui de la gloire, souffle où il veut. Quelques-uns plus favorisés demeureront immortels, tandis que le reste retombera peu à peu dans l'oubli. Et encore, parmi ces grands noms, combien peu méritent l'estime! Ce furent, la plupart, de grands coquins, de véritables fléaux. .

Et le progrès, est-il donc si manifeste? Il y a bien individuellement tendance, effort vers un état meilleur. Y a-t-il également dans l'histoire, à chaque siècle, triomphe graduel de la justice et de la raison dans toutes les branches de la société, dans l'ensemble de la civilisation? Y a-t-il changement progressif et continu de tous les peuples? Avant de l'affirmer, rayons de la liste les Chinois, les Japonais, les sauvages. etc., plusieurs centaines de millions d'hommes. Quelle exception! Chez nous-mêmes, pour les besoins de la cause, on en est réduit à glorifier le moyen âge, ce tunnel étroit, obscur, où l'effroi serre le cœur, si péniblement percé entre deux plaines vraiment fertiles et riantes, ouvertes à la lumière du ciel. Lorsqu'une théorie philosophique ne donne pas la raison des faits, elle ne repose sur rien et ne prouve que l'ingéniosité du cerveau dont elle sort. Pour qu'elle soit vraie, il faut que le cours des choses, loin de lui infliger des

démentis. lui fournisse à chaque pas des arguments nouveaux. Amateur d'idées originales et chercheur de vérités, M. Renan a pu se tromper sur la question des principes, confondre son rêve avec la réalité, léger inconvénient après tout, et qui ne l'empêche pas de continuer, impassible et serein, son voyage à travers le monde de l'histoire, dont il exprime avec une admirable vigueur les manifestations les plus brillantes. Les Juifs, qui pourtant n'étaient point sots, prirent bien un mirage pour une nuée lumineuse. Une nourrice bretonne à qui l'on demandait pourquoi son enfant était si en retard pour parler, répondit : « Dieu ne veut lui donner la parole que lorsqu'il aura oublié d'où il vient. »

III

Débuts littéraires et mémoires à l'Académie des Inscriptions. — Averroès. — Henriette Renan. — Passage à la *Liberté de penser* et au *Journal des Débats*. — Qualités de l'écrivain. — Impertinence envers Sainte-Beuve. — Mission de Phénicie.

Un avantage précieux que retira M. E. Renan de son ardeur et de sa persévérance au travail, fut de n'avoir pas à jouer des coudes pour faire sa trouée. Issu de forte race, avec des trésors de probité, de vigueur intellectuelle et morale que les plaisirs ne dissipèrent jamais, il entrait en lice dans les meilleures conditions. Devant un lutteur si bien armé de toutes pièces, les portes s'ouvrirent comme à l'envi. Aucun tâtonnement non plus, nulle hésitation sur la route à prendre ; sa carrière sera tout d'une tenue, d'un dessein suivi, sans rien d'imprévu. Il est de ceux qui ont l'oreille sourde à la séduc-

tion et qui ne se laissent dévoyer par aucun appât de leur vocation intérieure. S'étant proposé d'écrire l'histoire des origines du Christianisme, il n'abandonnera pas son entreprise avant de l'avoir conduite à bonne fin et mise au jour. « Qu'est-ce qu'une grande vie ? une pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr. » Belle parole d'Alfred de Vigny que M. Renan s'est proposée pour règle et qu'il suivra. Il lui faut d'abord se munir pour le combat, s'armer jusqu'aux dents de la science moderne, afin de pénétrer en tous sens les grandes choses du passé, de les connaître dans leur esprit vrai et de les exposer d'une façon digne d'elles. Il ne veut prendre la plume pour un tel sujet qu'après avoir franchi l'heure où s'accroît en nous le sentiment de dignité dont il est bon de ne jamais se départir. Le pur amour du savoir le guidera constamment. car la vérité se réserve à ceux qui la cherchent sans parti pris, sans arrière-pensée d'agir sur les affaires de l'humanité. Il essaie d'abord ses forces dans les concours universitaires. Reçu le premier à l'agrégation des lettres en 1848, il supplée un instant son ami Bersot dans la chaire de philosophie au lycée de Versailles. Mais rebuté bientôt de professer d'autres opinions que les siennes, de

passer sous les fourches de l'éclectisme, cette façon molle et couarde de philosopher sans système et pour la galerie ; se sentant d'ailleurs incapable de suivre un programme imposé, il se tourne vers les académies et remporte, à celle des Inscriptions, le prix Volney, pour son mémoire sur les langues sémitiques.

Ce travail, repris par lui à loisir, a été publié neuf ans plus tard sous le titre d'*Histoire générale et système comparé des langues sémitiques.* Une question essentielle y est abordée et résolue : ces langues sont-elles toutes sorties d'une souche commune et primitive, ainsi que le prétend la tradition populaire et biblique ? L'auteur nous apprend que c'est là un préjugé vulgaire, élevé à la hauteur d'un dogme par des interprétations inintelligentes. Il se prononce franchement, et avec raison, pour la négative, et soutient que l'unité de langage au berceau du monde est une pure fiction ; la confusion figurée par la tour de Babel serait beaucoup plus vraisemblable. Les analogies qu'on avait cru reconnaître entre le sanscrit et l'hébreu viennent de l'onomatopée ; il n'y a pas à en tenir compte. Chaque langue, au début, s'est produite spontanément et d'un seul jet, suivant le caractère de la race et la nature des lieux qu'elle habitait. Si jamais

on aboutit à cette langue universelle tant de fois cherchée et rêvée par les utopistes, il faudra que chaque peuple ait perdu son originalité, qu'ils soient tous uniformément réunis en une seule nation.

Dès ce début, M. Renan montrait combien la réflexion mûrit la pensée et tout l'intérêt que l'on peut donner à l'érudition, sans lui enlever rien de son exactitude sévère. Il appliquait surtout, avec une aisance parfaite, la philologie comparée à l'étude des langues sémitiques. Peu d'intelligences sont aptes à de si hautes spéculations. Pour ne pas s'y perdre, le regard doit être aussi étendu que ferme, le jugement aussi large que juste. Il faut que l'auteur présente les faits avec netteté, indiquant la place qu'ils tiennent dans l'histoire, la part qu'ils ont eue au développement successif de la civilisation, et ce qu'il y a de vivant pour l'imagination sous cette écriture morte.

L'Académie des Inscriptions, trop heureuse de couronner un tel lauréat, qui avait d'ailleurs conquis un autre de ses prix par un *Mémoire sur l'étude du grec en Occident au moyen âge*, s'empressa aussitôt de le signaler au gouvernement [1]. Désigné par elle pour une mission en

1. La même Académie le reçut en 1856 au nombre de ses

Italie, il y recueillit les matériaux de sa thèse de doctorat, Averroès et l'Averroïsme, où il démontrait, avec pièces à l'appui, combien est irrémédiable l'étroitesse d'esprit de l'Islamisme, et aussi quel contre-sens a commis Averroès en essayant d'expliquer par une imposture préméditée la naissance des religions et des croyances morales. On y devine l'intention de remplacer la raillerie insultante par une méthode plus sévère, par des raisons plus fines, plus neuves, plus distinguées, plus d'accord avec l'idée morale qu'on doit se faire de la nature humaine. C'était pour lui une façon de rompre avec l'école de Voltaire, qui n'a jamais vu dans les choses sacrées que matière à plaisanteries ou inventions de fourbes. Il est inadmissible en effet que tant d'hommes puissent avoir été si longtemps dupes d'une jonglerie.

Comme publiciste, M. Renan éclata réellement dans la *Liberté de penser*, revue excellente et très avancée, qui servait d'organe à la fleur de l'Université républicaine, et dont la courte existence a laissé une trace profonde. Là écrivaient Barni, Despois, Berset, Amédée Jacques, morts aujourd'hui après une carrière honorablement

membres. Il y succéda à Augustin Thierry qui avait été son ami et l'avait quelque temps associé à ses travaux.

remplie, MM. Baudrillart, Vapereau, l'auteur des dictionnaires, Jules Simon qui depuis... mais il était alors franchement libéral. Un des rédacteurs, et non des moins brillants, Em. Deschanel, professeur à Louis le Grand et à l'Ecole Normale, que ses succès désignaient déjà à la chaire du Collège de France où il vient de s'asseoir, dut prendre, pour y arriver, par la Belgique, la rue de la Paix et la Chambre des députés, vrai chemin de traverse qu'il a mis trente-deux ans à parcourir.

Le premier article de M. Renan, intitulé *Du Libéralisme clérical*, serait encore une actualité. Agressif et nerveux, d'une argumentation serrée, il prouve, ainsi que plus tard la sortie contre Béranger, quel redoutable polémiste on aurait eu en lui s'il eût daigné. Ironie froide, insulte polie, écartant les obstacles avec une douceur qui, à force d'être irritante, met l'adversaire hors des gonds, tout y est [1]. Un autre article du même recueil sur les historiens critiques de Jésus dénonçait sa propre ambition. Sur ces entrefaites survint dans son existence

1. Sur l'exemplaire de la *Liberté de penser* que possède la bibliothèque nationale, un lecteur indélicat a exprimé son ire avec cette aménité de langage qui fleurit dans les mandements épiscopaux : *Renan infâme gredin, traître, moine défroqué. Sois maudit, fils de Satan.*

un changement des plus heureux et qui a grandement contribué à l'essor de son génie. Nous devons nous y arrêter un instant.

Sa sœur Henriette était depuis 1841 attachée à la maison du comte André Zamoyski, dont elle élevait les enfants au château de Clemensow, sur les bords du Bug. Ayant l'occasion de les accompagner chaque année en Allemagne ou en Italie, elle en profita elle-même pour accroître ses connaissances, déjà si étendues. Ces voyages achevèrent de faire d'elle une personne accomplie. Comme elle n'avait accepté le combat de la vie que par dévouement pour son frère, il lui tardait de venir le rejoindre. Douée d'un caractère que d'austères devoirs avaient de bonne heure attristé et disposé à la vie intérieure qui fuit le monde et ses plaisirs, la nouvelle Eugénie de Guérin, plus instruite, plus active que l'autre, n'aspirait qu'à veiller de plus près sur ce frère, unique objet de sa tendresse et pour qui elle avait déjà fait tant de sacrifices. Vieillie avant le temps, devenue insensible à tout sentiment de coquetterie, ayant même pris l'habitude d'exagérer encore son âge par son costume et ses manières, elle éprouvait, comme toutes les demoiselles qui ont coiffé sainte Catherine, le désir de se reposer enfin auprès d'une affection

solide et vraie. Aux approches de la quarantaine, elle se sentit fatiguée et en informa Ernest qui s'empressa d'aller la rejoindre à Berlin en septembre 1850. Ils rentrèrent ensemble à Paris, bien résolus à ne plus se quitter. Ils prirent pour eux deux un petit appartement au fond d'un jardin près du Val-de-Grâce et dont les fenêtres donnaient sur le couvent des Carmélites de la rue d'Enfer. Là, Henriette s'arrangea une existence à son goût et heureuse à peu de frais. « Un sentiment exquis de la nature était la source de ses plus fines jouissances. Une belle journée, un rayon de soleil, une fleur suffisaient pour l'enchanter [1]. » Grâce à sa rigoureuse économie, elle fit à Ernest, avec leurs modestes ressources, un intérieur où rien ne manquait. De plus, unissant aux soins de ménage et de simplicité domestique les emplois d'une pensée élevée, elle devint son secrétaire, copiant ses brouillons, lisant ses épreuves, faisant pour lui des recherches dans les grandes collections his-

1. Henriette Renan, plaquette in-8, tirée à cent exemplaires, 1862. M. Renan devrait se décider à lui donner une publicité plus grande ; rien de ce qui le touche ne nous est étranger. C'est là comme une chapelle funéraire où l'on va d'abord seul exhaler sa douleur, dont on prête ensuite la clef à quelques amis et où l'on finit par admettre la foule, quand le deuil est devenu public.

toriques et lui fournissant des notes qu'il finissait le plus souvent par adopter. Sans aucune prétention littéraire pour son propre compte, elle revoyait les écrits de son frère, afin de les rendre le plus parfaits possible, le grondant doucement de son penchant à l'ironie et le préservant, avec un tact exquis, de tout ce qui est excessif et dur. « Sa précieuse censure allait chercher avec une délicatesse infinie des négligences dont je ne m'étais pas aperçu jusque-là [1]. » Oh! quel enviable critique et quel précieux conseil! Combien il est à souhaiter que l'instruction largement répandue parmi les femmes en prépare de semblables à l'avenir!

Il y eut pourtant dans cette calme union du frère et de la sœur un moment de crise et de trouble. Henriette, tout entière à son dévouement, n'avait pas songé que viendrait un jour où une autre affection que la sienne tenterait Ernest, où il voudrait donner un but à sa vie et renoncer au célibat. Le pli d'austérité qu'une longue éducation cléricale avait imprimé au caractère du jeune savant devait disparaître. Ses succès croissants ouvraient l'essor aux plus légitimes espérances. Il demanda la main de ma-

1. HENRIETTE RENAN, plaquette in-8, 1862.

demoiselle Cornélie Scheffer, fille d'un peintre de talent et nièce d'Ary. Ce fut pour Henriette un déchirement cruel; son cœur jaloux se révolta; elle fut blessée et parla de s'éloigner. Il fallut que son frère fît mine de lui sacrifier tout. Enfin, la générosité triompha; elle comprit qu'elle aurait deux êtres au lieu d'un à aimer et pour qui se dévouer. La naissance du premier né de son frère acheva de la combler de joie; sa tendresse et ses instincts maternels avaient désormais leur pâture.

Il dut y avoir pour M. Renan, je le suppose du moins, un moment d'hésitation, non point sur la route à suivre, — elle était toute tracée pour lui, — mais sur l'attitude et le ton qui conviendraient le mieux à l'exposition publique de ses idées. En Italie, lors de son exploration de 1849-1850, il avait connu assez intimement un moine de ce pays, Luigi Tosti, qui l'intéressa fort par ses aspirations généreuses et surtout par son courage à penser d'une façon plus libérale que ne l'eût permis chez nous l'habit qu'il portait. C'était un de ces patriotes, comme Gioberti, qui, dévoués avec autant d'ardeur à la religion qu'à la patrie, poussaient Pie IX à la tête du mouvement que tentait la péninsule pour reconquérir son indépendance. Tosti, malgré le désenchan-

tement dont la couardise pontificale avait abreuvé son âme depuis deux ans, conservait dans la solitude ses espérances et son noble rêve. Sa sympathie pour le libéral en froc mit-elle M. Renan dans un équilibre indécis d'où pouvait sortir également un Montalembert ou un Lamennais? On le dirait presque, à voir l'article passionné qu'il consacra, de retour en France, au moine italien. Mais trop franc et trop pénétré de l'esprit moderne pour accepter le rôle du premier, il avait le tempérament trop aristocratique, le goût trop délicat pour descendre à celui du second, et il resta simplement ce que la nature et l'éducation l'avaient fait.

Lorsque la réaction eut supprimé la *Liberté de penser*, il profita de l'amicale bienveillance de M. de Sacy pour entrer à la rédaction des *Débats*. De concert avec Paradol, Taine, Weiss et Rigault, il eut bientôt fait de transporter à l'article *Variétés* de la troisième page le mouvement et la vie qui échappaient à la première. Tous ces jeunes publicistes, distingués à divers titres et doués individuellement d'une originalité piquante, y menèrent une campagne que les amateurs de tournois intellectuels n'ont pas oubliée. C'était le moment où la presse politique, réduite au silence par un pouvoir ombrageux,

n'offrait plus aucun intérêt. Mais l'esprit français ne perd jamais ses droits; refoulé d'un côté, il jaillit de l'autre. Un peu de contrainte même, un peu de pression ne nuit pas et la difficulté ajoute à l'art un attrait de plus. Les rédacteurs du journal abordaient avec aisance n'importe quelle question de leur compétence, discourant à leur gré de poésie, de religion, de littérature ou de philosophie sur un mode à la fois sceptique et respectueux. Chacun d'eux a depuis lors réuni ses articles en volume. Celui d'Ernest Renan, *Essais de morale et de critique* est, à mon avis du moins, ce qu'il a produit de plus achevé. En tout sujet, il pousse l'idée devant lui, abattant sans scrupule préjugés et superstitions, soulevant les problèmes les plus hardis et, quand le doute survient, le noyant en des effusions mystiques. La nouveauté des aperçus s'y joint à un coup d'œil lumineux et profond, à une érudition des plus solides. Afin de ne pas rebuter les gens du monde, sans faire de sacrifice à leur frivolité, de chatouiller agréablement les esprits forts tout en rassurant les timides, bref, de casser les vitres sans les faire trembler, les audaces du penseur y sont voilées par les élégances de l'écrivain. Mon Dieu! qu'il a d'esprit, de pensées fines sous une forme heureuse! Et cela comme

par mégarde et sans y songer. Le galant homme vous glisse en passant un mot exquis à l'oreille. Ce sont fleurettes mignonnes dont il faut respirer sur place le parfum discret; les détacher en les citant serait les déflorer. Si le vrai poète est celui qui donne le plus à imaginer et à rêver au lecteur, qui l'excite le plus à poétiser lui-même, il l'est au suprême degré. Chateaubriand jetait avec plus d'éclat ses cris d'un cœur inquiet; lui les exhale avec plus de douceur et de charme. C'est le Racine de notre prose. Ah! qu'il ressemble peu à ces écrivains de renom, je dis mal, de réputation bruyante qui, juchés constamment sur un trépied, ne sauraient écrire une ligne sans lancer un éclair et qui, pour mieux tirer l'œil, mettent un lampion ou un plumet à chacune de leurs phrases! Il n'a garde de donner dans ces affectations et ces outrances; il sait qu'une langue ne veut pas être ainsi violentée. La sienne, grave et douce tout ensemble, chaste en ses locutions, judicieuse en ses figures, amoureuse, il est vrai d'élégance et d'ornement, n'admet que des hardiesses voilées, des cadences pleines d'harmonie et de nombre. Oh! que de fois il a dû surmonter le saint tremblement qui fait garder des heures et des jours la feuille destinée à une publicité irrévocable!

Pourvu qu'il éprouve à composer une partie du ravissement que nous avons à le lire, son sort est digne d'envie et son travail suffit à le récompenser. Il s'est accusé quelque part, comme d'une vanité que le monde a aimée, encouragée, de son habileté dans l'art d'amener le cliquetis des mots et des idées. La louange est mince et ne caractérise pas assez la magie de ce style plus simple que naturel, où la pensée reflète ses nuances les plus délicates et dont toute la distinction consiste à se confondre avec elle. On n'y voudrait qu'un peu moins d'indulgence. Content et sûr de lui, il s'y montre généreux à l'égard des autres, leur prêtant volontiers de sa propre noblesse. Il purifie tout et semble vouloir que le bon vin soit sans lie. A ne voir les hommes que sous le rayon d'optimisme où il nous les montre, on aurait d'eux une idée peu exacte. Le plaisir d'embrasser et de débattre les idées en tout sens l'emporte chez lui sur l'esprit d'analyse et de critique proprement dite. En fait d'éloges, cela ne tirant pas à conséquence, il n'hésite pas à excéder la limite du vrai, oublie les défauts et ne prend les gens que par leur beau côté, de façon à les idéaliser. La transfiguration est parfois si outrée que le modèle lui-même ne s'y reconnaît plus. Guizot, à qui l'on n'a jamais re-

proché un excès de modestie, avouait pourtant que son buste était flatté et la niche trop haute; il eût préféré moins de révérence.

Ce n'est pas d'ordinaire par ce défaut que les critiques pèchent et la douceur habituelle de M. Renan ne laisse pas d'avoir ses éclairs de sévérité. S'il n'y prend garde, il y aurait chez lui tendance à procéder par affirmations hautaines. Je ne dis rien des jugements sur Beulé, sur le P. Hyacinthe, qui, relus aujourd'hui, font l'effet d'une sanglante ironie, mais il y a dans les *Souvenirs d'enfance* une phrase, sans doute irréfléchie, qui, à plus d'un lecteur paraîtra impertinente : « Sainte-Beuve, Théophile Gautier me plurent un peu trop. Leur affectation d'immoralité m'empêcha de voir le décousu de leur philosophie [1]. »

Eh! tout doux, s'il vous plaît! Qui donc, le jour où M. Renan fut dénoncé dans le sénat dé

1. L'aigreur de l'historien de Jésus contre l'auteur des *Lundis* provient, si je ne me trompe, d'un jugement fort sceptique, risqué par ce dernier sur la formation du Christianisme : « Il arrive souvent que l'idée qui triomphe parmi les hommes est une folie pure; mais dès que cette folie a éclaté, le bon sens, le sens pratique et intéressé d'un chacun s'y loge insensiblement, l'organise, la rend viable, et la folie ou l'utopie devient une institution qui dure des siècles. » Voyez-vous ce mécréant qui résume sous jambe et en quatre lignes ce qu'on aura soi-même tant de mal à faire tenir en sept forts in-8° !

l'Empire, qui donc se leva courageusement pour le défendre, au risque d'être hué par cette assemblée en délire? Faut-il rappeler à qui l'oublie que le grand critique le prit par la main à ses débuts et le présenta un des premiers aux suffrages du public? Ne déprécions pas les devanciers dont les œuvres ont ouvert la voie aux nôtres. Sans *Port-Royal* et les *Causeries*, la *Vie de Jésus* aurait eu certainement plus de peine à passer. Quant au *décousu*, il s'agit de s'entendre. Sainte-Beuve ne certifiait rien dont il ne fût sûr. Devant les questions que l'homme agite sans cesse, même avec la crainte de ne les résoudre jamais, il avait la prudence de ne rien affirmer. Si on le poussait là-dessus, il se contentait de répondre : *Je ne sais pas.* Cela vaut mieux assurément que débiter des oracles d'un ton d'hiérophante, sous le fallacieux prétexte que quiconque ne se pose pas en docteur irréfragable risque de s'ôter toute créance auprès des lecteurs.

Puisque je suis en veine de chicanes, un mot encore sur une des affirmations les plus contestables : « Notre étourderie vient du Midi, et, si la France n'avait pas entraîné le Languedoc et la Provence dans son cercle d'activité, nous serions sérieux, actifs, protestants, parlemen-

taires. » En ma qualité de méridional, je proteste. Elle ne serait pas gaie du tout votre France ainsi constituée. Et puis, à quoi bon refaire l'histoire et rétablir en idée ce qui aurait pu être?

Assez de critiques ; venons-en à l'œuvre capitale. Les divers travaux indiqués jusqu'ici n'avaient été pour M. Renan qu'une sorte de prélude, un moyen de conquérir l'oreille du public et de se faire une autorité, avant d'aborder résolument l'histoire de Jésus. Il n'y réussit qu'en soulevant bien des colères. Les gens qui gardent avec un soin jaloux la somme d'idées toutes faites qu'on a imposées dès le berceau à leur ignorance, sans en avoir contrôlé aucune au creuset de l'expérience ou de la réflexion, souffrent malaisément qu'on les dérange de leur quiétude. Plus affirmatifs que sûrs de leur droit, ils n'en affichent pas moins la prétention de régenter le monde. Si l'opinion publique n'était une erreur héréditaire qui va se corrigeant de jour en jour, elle serait impardonnable de s'incliner devant ceux dont le seul mérite est de croire à l'absurde, les yeux fermés par un bandeau, geignant dès qu'on fait mine d'y toucher, toujours prêts à mordre la main qui leur rend ce service, et pour qui la liberté ne consiste qu'à opprimer celle d'autrui. S'ils ont si longtemps

fait illusion, c'est grâce à leur hypocrisie de langage, à leurs soupirs et gémissements sur le sort de leurs frères égarés. Sous prétexte de les ramener au bercail, de les empêcher de se perdre, ils s'en donnent à cœur joie contre l'adversaire, et en toute sûreté de conscience ; ils l'accusent, le dénoncent aux tribunaux et au pouvoir, le flétrissent des noms les plus méprisants et s'arrogent tous les avantages publics du triomphe.

Ce parti essaya, dit-on, de nouer alliance avec le grand écrivain. Mais celui-ci, flairant le piège, refusa de se commettre avec eux. Dès lors tout fut mis en œuvre pour l'empêcher d'aboutir, pour étouffer le fruit dans son germe et effrayer le téméraire, en lui donnant un avant-goût de ce qui l'attendait. Plus de ménagements : injures, dénonciations, outrages de toute sorte, rien ne fut épargné. Vers 1860, un journal qui, malgré ses airs de matamore et son titre à fracas ne devait *réveiller* personne, dirigea contre lui une de ces charges à fond d'ordure qui, même venant d'une plume vénale, affligent l'honnête homme exposé à les subir [1]. Un de ses amis, l'ayant

1. Chez les Romains dégénérés, Valère Maxime avait le premier donné l'exemple d'un écrivain de bas étage se faisant l'auxiliaire de théologiens aux abois, d'une plume vénale ou

rencontré sur ces entrefaites, malade, découragé, pliant sous le poids de l'injustice, voulut en vain le réconforter : « Non, répondit-il, je ne puis plus vivre dans un pays pareil; je vais me retirer en Hollande, comme Descartes. » Qui n'a eu ainsi son calvaire, son heure d'agonie? Elle fut courte, heureusement, pour lui. Le gouvernement le chargea d'une mission en Phénicie d'où il a rapporté les matériaux du volume d'érudition si magnifiquement exécuté par l'imprimerie nationale. Echappant aux insultes des forbans littéraires, il partit donc pour le pays de la lumière et du soleil, heureux de fouler enfin la belle bande marine qui monte en pentes douces vers les hauteurs du Liban, de parcourir en tous sens la contrée où brillèrent tour à tour, souvent même ensemble, Byblos, Béryte, Sidon et Tyr, et où naquit le culte d'Adonis et de Vénus Aphrodite, fille de l'onde amère :

Qui fécondait le monde en tordant ses cheveux.

« Rien, dit-il, n'égale, en automne et au prin-

souillée mise au service de la religion. M. Renan, qui ne l'aime guère, cela se conçoit, l'appelle ailleurs « faiseur de livres médiocres, doublé d'un malhonnête homme et prêchant la religion avec un air de conviction qui étonne. » Il serait facile de nommer le journaliste contemporain dont quelques traits ont passé dans ce portrait du polémiste latin.

temps, le charme de la Syrie. Un air embaumé pénètre tout et semble communiquer à la vie quelque chose de sa légèreté. Les plus belles fleurs, surtout d'admirables cyclamens, sortent en touffes de chaque fente du rocher. Dans les plaines, du côté d'Amrit et de Tortose, le pied des chevaux déchire des tapis épais, composés des plus belles fleurs de nos parterres. Les eaux qui coulent de la montagne forment avec l'âpre soleil qui les dévore un contraste plein d'enivrement. » Quel bonheur pour l'homme si longtemps enfermé à Paris dans son cabinet d'étude, de se plonger dans ce bain d'air pur et d'effluves rafraîchissants! Sa femme et sa sœur, qui l'avaient suivi, allaient souvent avec lui s'asseoir aux sources du fleuve Adonis, sous des noyers gigantesques au-dessous de la cascade, et de là contemplaient les cimes de l'Hermon, dont les ravins seuls se distinguent sur l'azur du ciel, en lignes de neige : « Ces montagnes, par un rare privilège, réunissent à un haut degré la majesté et la grâce : ce sont des Alpes riantes, fleuries, parfumées. »

Coïncidence bizarre, le jour même où il avait reçu sa mission, éclatèrent dans le Liban les massacres qui allaient amener l'armée française en Syrie. Nos soldats purent ainsi mettre la

main aux fouilles. Leur présence facilita singulièrement les recherches et en assura les fruits. Sans un si précieux concours, le savant français eût fort risqué de se buter contre la stupide rapacité des Musulmans. Par suite de leur haine instinctive contre la science, ils entravaient ses recherches. Un ouvrier dont il eut besoin ne consentit à le servir qu'à une condition : c'est qu'on lui donnerait quelques coups devant la foule pour bien constater qu'il n'obéissait que par nécessité. M. Renan eut même à se garer des industriels du cru. Malgré son caractère officiel et l'escorte qui le protégeait, des chercheurs de trésors vinrent plus d'une fois, le prenant pour un confrère, lui offrir leurs talismans et leurs procédés, avec l'espoir de partager la trouvaille. Du reste, on découvrit peu d'inscriptions. Quoique inventeurs de l'écriture, les Phéniciens paraissent n'en avoir guère usé. Un fureteur qui a passé vingt ans à fouiller le pays en tous sens, avoue qu'il n'y a pas déniché un seul mot en caractères phéniciens.

Si près de la Palestine, M. Renan devait tenir à l'explorer, à voir de ses propres yeux le théâtre où s'est opérée la prédication de Jésus, afin de reconnaître avec exactitude les éléments du génie hébraïque, le sol, le climat, les mœurs,

les relations sociales. Qui n'a rêvé, une fois en sa vie, de visiter ces lieux privilégiés, témoins du plus grand effort que l'homme ait jamais tenté vers l'idéal séraphique auquel sa nature lui refuse d'atteindre? On se figure aisément quel monde d'idées s'agite dans l'âme en même temps que le regard cherche sous les décombres l'emplacement où s'est accompli ce grand sacrifice. Hélas! c'est en vain que le Christ a versé son sang sur Jérusalem; il n'a pu en améliorer l'état moral. De nos jours, comme de son temps, la superstition grossière, la crasse monacale et le mercantilisme déshonorent le temple d'où son fouet les chassa jadis.

Je ne sais si le voyageur se fit montrer le rocher blanc sur lequel Marie, avant de s'envoler aux cieux, laissa glisser sa ceinture aux mains de saint Thomas, devenu crédule à tous les miracles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une telle excursion fit de lui « le divinateur délicat et tendre, le poète s'inspirant de l'esprit des lieux et des temps, le peintre sachant lire dans les lignes de l'horizon, dans les moindres vestiges laissés au flanc des collines et habile tout d'abord à évoquer le génie de la contrée et des paysages », ainsi que l'a défini un excellent juge.

Il eut la douleur, avant son retour, de perdre sa courageuse amie Henriette qui l'avait accompagné dans toutes ses excursions. Atteinte à Amschit d'une fièvre pernicieuse, elle fut emportée en quelques heures, au moment où lui-même, en proie au même mal, avait perdu connaissance.

IV

Le peu que l'on sait de la vie de Jésus. — Stérilité de la méthode purement critique. — Ce qu'il faut penser des miracles.

Les événements qui suivirent sont si connus que je ne m'y arrêterai pas. Chacun sait la nomination de M. Renan à la chaire d'hébreu du Collège de France, le tumulte qui fit suspendre son cours et l'effet produit presque aussitôt après par la publication de la *Vie de Jésus*. Certes il était difficile d'affronter un tel sujet sans blesser des sentiments à la fois chatouilleux et respectables. Laissons de côté les croyants sincères pour qui toucher à l'arche sainte, à moins d'être lévite, est le plus grand des crimes. De tels livres ne sont pas faits pour eux. Mais le gros du public lui-même, bien qu'il soit peu religieux et nullement chrétien au fond, ne voit pas sans

5.

inquiétude ruiner les symboles qu'il a longtemps respectés. En cette matière la froide impartialité lui répugne autant qu'une hostilité ouverte. Il est loin encore de l'indifférence complète et du scepticisme ; il n'applaudirait plus à Voltaire ni à Gibbon ébranlant, avec leurs railleries, de vieilles croyances. Les timides, les pieux, les prudents surtout, crieraient au scandale. Ce n'est jamais sans crainte que l'on porte la main sur des doctrines qui ont consolé l'humanité, qui l'ont aidée à traverser tant d'arides déserts et lui ont procuré la joie de se croire en possession de la vérité suprême. Il faut donc, sans tenir compte, bien entendu, des motifs d'intérêt ou de convenance qui faussent si souvent l'expression de la vérité, l'insinuer en douceur et par voie d'accommodement.

Cette vérité même, où la puiser ? La légende a brodé mille arabesques sur un fond probablement vulgaire. Autant qu'on en peut juger à cette distance, Jésus parut un moment, jeta un éclat doux et profond et mourut jeune. Sans doute il vécut de la vie commune à beaucoup de Juifs de sa condition, exerçant autour de lui une certaine influence, jouissant d'un prestige qui tenait à sa nature morale ou physique et dont les effets ont ensuite été exagérés. Loin de se

poser d'abord en adversaire de l'ancienne doctrine, il ne se donne que pour le libérateur annoncé par les prophètes, s'appelant lui-même du titre que Jéhovah leur donnait, *le fils de l'homme*. Il ne vient pas détruire la loi, mais l'accomplir. Son opposition, lorsqu'il en fait, se déguise sous des paraboles, la vigne du Seigneur, l'ouvrier de la dernière heure, l'enfant prodigue, le festin de noces préparé par un roi et où des misérables s'asseyent à la place des invités, etc., etc. Tant qu'il vit, il ne sépare point d'une façon tranchée les Juifs des Gentils. Sagement ennemi de toute métaphysique, il n'aura qu'un dogme à la fin : se dire fils de Dieu et envoyé par lui.

En inspiré qui a le sentiment de sa vocation et auquel on accourt comme à un personnage extraordinaire, Jésus dit aux hommes de le suivre, et ils le suivent Il donne l'ordre aux esprits mauvais de s'enfuir, et ils obéissent. Une femme se croit guérie, et l'est peut-être, rien que pour avoir touché le bord de sa robe.

Peu à peu l'homme de foi s'enhardit et ne souffre plus autour de sa personne que des croyants. Il regarde avec colère ceux qui doutent de lui, contristé de l'infirmité de leur esprit. « Ma mère et mes frères, va-t-il jusqu'à dire, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui

la pratiquent. » La résistance, lorsque parfois il en rencontre, donne à ses paroles un accent d'âpreté. N'ayant pas compté sur l'égoïsme, sur l'indifférence, sur les vils intérêts du monde, il se brisera contre eux. Le voici bientôt réfractaire et sans gêne pour enfreindre les règles strictes et les pratiques minutieuses qui constituent la tradition des écoles. Tout caractère indépendant lui devient sympathique ; il a un faible pour les irréguliers. Ces publicains, si méprisés des Juifs, il ne dédaigne pas de s'asseoir à leur table ; l'un d'eux, Matthieu, devient son disciple. De là grand scandale. Ses parents effrayés se mettent à sa poursuite pour se saisir de lui, et ils disaient : « il est fou [1]. » Lui-même, en se voyant porté par le flot populaire, eut-il, dans un éclair rapide, son éblouissement d'une heure? Aspira-t-il au pouvoir suprême, au rôle de roi temporel? Tout le donne à supposer. Plus tard, faute de mieux, il se rabattit sur le royaume du ciel et la délivrance des âmes. Nous ne devrions

1. Cela ne justifie aucunement l'idée étrange qu'a eue de nos jours un écrivain philosophique de démontrer doctoralement cette folie. Laissons de telles excentricités aux médecins, gens qui, par état, sont intéressés à voir partout des malades, comme les juges des criminels. En réalité le génie n'est pas plus une névrose que l'homme qui suit la routine n'est un idiot.

ainsi la doctrine qu'il a professée qu'à l'échec de son ambitieuse tentative. Pour les Romains, la Galilée était un pays dangereux, suspect. De vieilles institutions et de vieilles mœurs y offraient une résistance acharnée. On y annonçait sans cesse, on y désirait la chute de leur domination, l'affranchissement et la restauration d'Israël. Ce peuple. soumis en apparence, attendait toujours un libérateur ou messie et, dès que le sceptre fut sorti de Juda par l'avénement au trône de l'Iduméen Hérode, il se persuada que la venue du Christ était proche. Il comptait bien, par lui, atteindre au *bonheur des justes*, si souvent promis dans les Ecritures. Et notez que, sous ces mots, il comprenait, non le perfectionnement moral de l'individu, mais plutôt la grandeur et la prospérité du pays, le triomphe de la nation sur toutes les autres. Le messie devait donc être un roi véritable, effectif, portant sceptre et couronne, un David, un Saül quelconque sorti des rangs les plus humbles et marqué du signe divin. Ils le voyaient dans tout chef populaire armé de la parole contre les puissants. Déjà Hérode Antipas avait fait périr Jean-Baptiste, pour empêcher qu'il ne sortît une révolution de ses discours. Aussi Jésus montre-t-il au début, durant même sa prédication, de

l'incertitude sur les conséquences qu'elle entraînera et une sorte de timidité. Ballotté de l'espérance à la crainte, il entrevoit tour à tour le trône et l'échafaud, ne se dissimulant point qu'il paiera de sa vie un échec. Sans accorder qu'il ait prédit sa mort d'une façon précise et circonstanciée, on peut bien admettre qu'il en eut le pressentiment, ainsi que César et tant d'autres. A un certain moment, il se dérobe dans la montagne, afin d'échapper à la foule qui veut se saisir de lui pour le faire roi. Souvent il défendit à ses disciples et à ceux qu'il avait guéris, d'en rien dire à personne ni d'affirmer qu'il était le Christ. S'il finit par prendre lui-même ce titre, c'est qu'il se sentait, comme tous les grands révolutionnaires, arrivé à l'impossibilité de vivre. Ecoutez à ce propos l'évangile de Marc : « Il vit une grande multitude, et ses entrailles s'émurent pour eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur, et il se mit à répandre sur eux ses enseignements. » Dès ce jour on put lire dans son âme ; un large courant s'établit de lui à tous. Le nouvel âge moral allait naître à la voix de celui qui, d'un cœur à la fois rempli de tendresse et de force, disait :

« Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux !

» Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre !

» Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !

» Heureux ceux qui sont affamés et altérés de justice, parce qu'ils seront rassasiés !

» Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde !

» Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

» Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. »

Redites-vous tout ce *sermon sur la montagne*. Quelle source nouvelle de sentiments ! Il y règne un vent de fraîcheur et d'apaisement, un souffle de printemps et de renaissance, l'allégresse de la délivrance et de l'avenir [1]. C'est par là que Jésus nous est familier, que son caractère se dessine vivement à nos yeux. Eh ! qu'importe après cela que tel ou tel acte de sa vie soit plus ou moins contesté ? Nous tenons là, sous de si humaines paroles, une personnalité vivante et certaine, l'homme au cœur sublime qui a réellement aimé la pauvreté et compati à la souffrance, qui a eu faim et soif de justice et qui recomman-

1. Une rectriction pourtant : malgré sa mansuétude si persuasive, le discours de la montagne est loin d'avoir affranchi le monde des injustices et des violences ni d'avoir éteint les haines de peuple à peuple, d'individu à individu. C'est donc un desideratum plutôt qu'un progrès définitivement acquis. J'emprunte cette judicieuse observation à l'ouvrage de J. Salvador, *Vie et doctrine de Jésus*.

dera à son père céleste jusqu'aux méchants qui vont le mettre à mort. Si l'on compare ces idées à celles qui jusqu'alors ont régné sur le monde, on voit combien le changement est radical ; renversant de fond en comble la morale et les mœurs. Il en faut de semblables pour éveiller l'âme humaine et la tirer de son immobilité. Celui qui a fondé une telle religion n'est pas un Dieu. mais un cœur vraiment pur comme un ciel d'Orient.

Comment une telle doctrine. en germe dans la Bible, a-t-elle fleuri dans l'évangile? Comment le cruel Dieu des Juifs, accessible jusque-là à une seule petite peuplade, est-il devenu le Dieu humain, à la portée de toutes les nations. de toutes les races? Voilà ce qu'il est malaisé de débrouiller aujourd'hui. Les religions, comme les hommes, ne s'engendrent bien que dans le silence et le mystère de la nuit, et le miracle, nécessaire à leur éclosion, ne réussit qu'à huis clos, dans un cénacle de quelques affiliés. Il faut donc recourir aux disciples, à ceux qui ont vu et entendu le maître, pour le saisir dans son lointain hébraïque et avoir de sa personne l'impression réelle et vraie, si différente du type de fantaisie que notre imagination lui prête. Par malheur. ces disciples ne s'accordent guère

entre eux; leurs récits se contredisent et l'essence de leur style est d'être inexact. De plus, en leur qualité d'orientaux, ils racontent avec une admirable candeur et l'accent le plus convaincu des faits merveilleux qu'aucun œil n'a jamais pu voir et dont par conséquent ils n'ont pas été témoins. Aucun d'eux, en écrivant, ne s'est préoccupé des critiques futurs ni de prévenir les objections, en appuyant son récit de preuves qui en attestent la certitude. Le même narrateur ne se fait aucun scrupule de proposer successivement deux systèmes inconciliables. Ils racontent pour édifier, non pour instruire, ne s'inquiétant que de la doctrine à inculquer. L'esprit est tout : peu importe la lettre. Plus un fait est merveilleux, mieux il répond à leur but. Allez donc parler à ces gens-là de principe rationaliste, leur démontrer qu'ils ont tort de croire au miracle ; ils en forgeraient plutôt pour leur plaisir. Dussiez-vous les prendre en flagrant délit de mensonge, ils n'en iraient pas moins de l'avant avec une conviction imperturbable. En somme, la doctrine de Jésus est un rayon de miel exquis, mais enfoncé aux creux des rochers. La main ne peut l'atteindre qu'à travers ronces et broussailles.

Josèphe, en Juif prudent qui ne veut pas se

brouiller avec les Romains, évite de parti pris toute allusion au Messie. qui offusquerait leur tyrannie jalouse ; il parle à regret de la secte rivale. Son texte ne nous est d'ailleurs arrivé que par des copistes chrétiens qui ont dû supprimer ce qui était désagréable à leur croyance. Quant aux historiens de la Grèce, pourquoi s'intéresseraient-ils à un mouvement auquel ils n'entendent rien, qui se passe hors de chez eux. dans un monde soustrait à leurs regards ? Ceux de Rome ne font mention du christianisme qu'à partir du règne de Trajan ; encore n'est-ce que d'une manière vague, le méprisant trop pour l'étudier avec soin.

En présence d'une révolution si radicale, il faudrait donc se borner à quelques lignes, si l'on s'astreignait à n'avancer que des choses certaines. A chaque pas on se heurte à des lacunes impossibles à combler, à des obscurités dont on ne sort que par des hypothèses ou des divinations hardies. Constater le développement historique là où c'est possible, l'inventer avec sagacité là où manquent les témoignages directs et convertir, à force d'art, les conjectures en certitude, c'est tout ce que pouvait faire M. Renan. Placé entre l'histoire et la fable, il a si habilement gouverné sa barque de l'une à l'autre

qu'il a tout l'air d'atteindre à la vérité dans bien des cas et de ne pas s'en écarter trop là même où elle se dérobe. Par de délicates approximations, il tire de ces contes orientaux le peu de sérieux qu'ils renferment. Il a eu en sus l'habileté de substituer le mouvement et la vie aux raisonnements abstraits de l'exégèse allemande, à des explications tourmentées et forgées après coup [1]. Le seul endroit de son livre qui laisse quelque regret est celui où il insinue que le Christ, à certain moment, aurait profité de son prestige pour en imposer de parti pris. Nous n'admettrons jamais qu'une nature si loyale fût doublée d'un charlatan. La foi seule, et une foi sincère, était capable de soutenir le novateur, qui agissait, ne l'oublions pas, au milieu d'une race vive, impressionnable, chez qui l'effet n'est jamais en rapport avec la cause, dont l'œil a le défaut singulier d'altérer l'image, la dimension des objets, et qui a dû grossir de visions l'acte le plus simple échappé à un homme dont on n'attendait rien que d'extraordinaire. Lui-même était convaincu que, par la foi et la prière, on peut interrompre ou modifier les lois de la na-

1. « Il est du petit nombre des Français qui savent ce qu'on découvre ailleurs et qui, en le sachant, le perfectionnent. » *Lettres de Sainte-Beuve.*

ture. Les prodiges qu'on lui attribue ne sont qu'une invention de ses disciples. Ceux-ci, assez enthousiastes pour s'imaginer voir ces prodiges, n'hésitèrent pas ensuite à les affirmer résolûment. A quoi bon recourir à la théorie du mensonge pieux risqué au profit de la sainte cause ? Les narrateurs du merveilleux, vous l'avez reconnu vous-même, se font une vanité délicieuse d'exciter l'étonnement. Leurs récits ne s'adressaient, du reste, qu'à des gens disposés à les tenir pour véridiques. Quand il règne de ces épidémies de crédulité, tout le monde est dupe ou complice ; il n'y a pas de fripon. Le miracle abonde tant qu'on y croit ; dès qu'on n'y croit plus, il disparaît.

La critique, à moins d'être vivifiée, comme celle de M. Renan, par un souffle généreux, reste inféconde ou n'aboutit guère qu'à des résultats négatifs, dont la plupart choquent le sens commun. On ne saurait lire, par exemple, l'*Examen critique de la vie de Jésus* par Strauss, sans être impatienté de ce tatillonnement perpétuel. Avec une assurance magnifique et qui ne va pas sans quelque ridicule, ce docteur dissèque tous les faits, émiette chaque détail et ne laisse entière aucune phrase des livres saints. Le plus mince témoignage est tordu par lui avec

effort pour en exprimer un sens caché et, là où les témoignages manquent, il tond sur un œuf. Je veux bien que tout ne soit pas authentique et de bon aloi dans les Écritures, mais tout n'y est pas non plus apocryphe, ainsi qu'il le prétend [1].

Chez nous ses émules, renchérissant encore sur ce défaut, ne reculent même pas devant des puérilités. Un estimable professeur du Collège de France, M. Ernest Havet. s'est fourvoyé sur cette piste et s'ingénie depuis des années à découvrir au christianisme des origines tout à fait étrangères. Après avoir remué toute la Grèce et n'y avoir déniché que des similitudes rares et fortuites, il s'est rabattu sur le judaïsme, afin d'y trier les causes de l'événement si considérable à la production duquel le Christ n'aurait, suivant lui, que fort peu contribué. Il prétend même que la personne de Jésus reste ignorée et sa trace dans l'histoire, pour ainsi dire imperceptible; mais comme les évangiles et les épîtres gênent singulièrement une telle conclusion, M. Havet s'est mis à les pourfendre de sa dialectique.

1. Soyons justes même envers qui ne l'a guère été pour notre nation. Strauss, dans sa nouvelle *Vie de Jésus*, publiée en 1864, a redressé avec impartialité plusieurs de ses premiers jugements.

Quelques-unes de ses objections me paraissent vraiment étranges. Ainsi il affirme, après tout le monde, que Jésus n'a guéri ni aveugles ni paralytiques. Cela ne lui suffisant pas, il ajoute que « même on n'a pu le dire ni le croire de son vivant. » Eh ! pourquoi ? n'entendons-nous pas tous les jours des contes du même genre ? La croyance au surnaturel ne provient ni du climat ni du degré de civilisation ; elle fait partie intégrante de la nature humaine.

Dans son zèle à discerner des contradictions, M. Havet met en doute la trahison de Judas de Carioth, — elle s'est reproduite invariablement dans toute société secrète, — et il en donne pour raison que Paul a dit dans une épître : « Jésus apparut aux douze. » Or si Judas avait trahi et avait été pour ce fait exclu de la communauté, les apôtres n'auraient plus été que onze. Oh ! le piètre argument ! Ne voit-on pas que Paul s'est servi du chiffre habituel, traditionnel. Les douze apôtres, même lorsqu'il en manque un, sont toujours les douze. Pour une vacance ou deux, on ne cesse pas d'appeler l'Académie française *les quarante*.

Autre objection aussi peu fondée : M. Havet n'admet pas que Jésus ayant si souvent parlé, et avec tant de mépris, de l'hypocrisie des phari-

siens, il y en ait eu un parmi eux, Gamaliel, qui ait protégé ses disciples et mérité que saint Paul se réclamât de lui. Eh! cela s'explique le mieux du monde. Rappelez-vous les déclamations haineuses de nos socialistes en 48 contre l'égoïsme des bourgeois. Empêchèrent-elles plusieurs d'entre eux de remplir à leur égard le même rôle que Gamaliel?

Enfin le critique s'étonne que le sanhédrin, après avoir injurié et condamné Jésus, s'en soit remis à la décision de Pilate, laissant ce procurateur romain le livrer aux fureurs de la populace, sans plus s'en mêler, du moins en apparence. Mais rien n'est plus conforme, ce nous semble, au faire sacerdotal. Est-ce que jamais assemblée de théologiens s'est refusé la douceur d'anathématiser un récalcitrant avant de l'envoyer au supplice? S'ils ne l'ont pas exécuté de leurs propres mains, ce n'est point faute d'envie. A trente ans de là, Jacques, frère [1] ou parent de Jésus, passa de même devant ce tribunal, fut condamné et lapidé par lui. Mal en prit au grand prêtre Annan; le successeur de Pilate

1. Les évangiles synoptiques donnent à Jésus plusieurs sœurs et quatre frères consanguins, issus d'un premier mariage de Joseph. Jusqu'à preuve du contraire, on doit le regarder comme fils unique de Marie et du charpentier.

s'émut de la licence et le fit destituer. Le sceptique le plus endurci n'osera nier ni le jugement ni le supplice du Christ. Quant aux formalités, rien de plus clair. Les prêtres juifs, dont il ruinait l'influence et qu'il méprisait ouvertement, avaient intérêt à le trouver coupable. N'ayant droit que de le battre de verges, mince satisfaction pour leur haine, ils le livrèrent aux Romains, non comme novateur ou transgresseur de la loi, mais comme perturbateur de l'ordre public, comme suspect. Les motifs de la condamnation ressortent des paroles de Caïphe : « Il est bon qu'un homme meure à la place du peuple et que la nation entière ne périsse pas. » Nouveau bouc émissaire, il payait donc pour les autres et c'est en ce sens, avant tout, qu'il a mérité le titre de rédempteur.

Supposez qu'un marabout quelconque tente de soulever contre nous les Arabes de l'Algérie. Il réunira d'abord autour de lui de nombreux partisans, car le levain de révolte est toujours prêt à fermenter. Mais s'il se contente de prêcher l'obéissance et la paix, s'il ne passe pas de la parole à l'action et qu'il ne prenne pas les armes résolûment, au bout de quelques mois l'effervescence aura disparu. Ses plus chauds partisans seront des premiers à l'abandonner, à

le trahir même au besoin, et les autres marabouts, tremblants d'être entraînés dans sa chute, le livreront à notre bras, surtout s'il les a blessés de quelque façon.

Pilate se contente de demander à Jésus s'il est le roi des Juifs. Pour l'autorité romaine, c'était là le point essentiel ; il fallait supprimer tout prétendant à la couronne. Sans doute on lui en avait déjà dénoncé d'autres ; le fanatisme juif lui rendait la vie insupportable. Assourdi par les criailleries des prêtres qui, suivant leur coutume, faisaient du zèle aux dépens d'autrui, il a bien pu, tout en restant fidèle à son devoir, hésiter, refuser même ce qu'on réclamait. Qu'on ait ensuite figuré ce scrupule par la légende du *lavement des mains*, la chose importe peu. Mais voir un homme sérieux décider, après deux mille ans, que Pilate n'a pu ni dû adresser telle question à la victime, ni recevoir telle réponse, voilà ce qui renverse ; vouloir à toute force établir un enchaînement logique entre ce qui devait arriver et ce qui est arrivé en effet, voilà qui est naïf. Je n'en finirai pas de relever les vétilles où s'accroche la loupe du méticuleux M. Havet [1]. Gardons-nous de nous

1. Voir *Le Christianisme et ses origines*, 1871-1878, 3 vol. in-8. Les deux premiers traitent de l'hellénisme et le troi-

enfermer dans notre temps, de ne nourrir notre esprit que de l'air qu'on y respire. Il est des jours où nous devons sortir de la poussière des bibliothèques, oublier livres, revues, journaux, laisser à l'écart toutes les notions accumulées par vingt siècles de travaux et de veilles, ne plus songer à l'imprimerie, à la vapeur, à nos écoles, à nos facultés, à nos académies, fermer les jours ouverts à la pensée par les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, revivre en imagination sur ce coin de terre où rit le soleil, nous asseoir en plein air, sur la pierre, à l'ombre du figuier, aimer d'avance le doux maître et, comme le cœur a plus d'intelligence que la cervelle, nous verrons alors distinctement la face rayonnante, nous entendrons la suave parole de celui que la foule acclame, quitte à le bafouer demain, à le livrer aux bourreaux.

sième du judaïsme. Il y en aura un quatrième consacré au christianisme naissant et dont quelques fragments ont déjà paru.

V

Causes différentes qui ont contribué au succès de la *Vie de Jésus*. — Conséquences de l'émancipation religieuse. — Transformation des idées et des mœurs. — Légitimité du progrès matériel.

L'accueil empressé que fit le public à la *Vie de Jésus* s'explique par d'autres raisons encore que l'intérêt du sujet, le talent qu'y a déployé l'auteur et le charme de son style. A Paris, où chacun vit dans un milieu soustrait à l'influence des cléricaux, on n'a vraiment vis-à-vis d'eux d'autre opinion que celle de son monde et de sa coterie ; on ne les aime ni on ne les hait. Pour bien juger de certaines iniquités sociales, il faut en avoir souffert, en avoir été victime soi-même. C'est précisément ce qui était arrivé un peu partout en province. A force d'y abuser d'une autorité excessive et d'amasser de grands

biens, le clergé avait fini par froisser les intérêts ou l'amour-propre d'une foule de gens. Distributeur de tous les emplois, dispensateur de toutes les grâces, dictant même en beaucoup de cas les arrêts des tribunaux et dirigeant sous main les tracasseries de la police, il eut souvent le tort de s'immiscer dans les actes les plus intimes de la vie privée. Ainsi, dans une de nos plus riches villes du Midi, aucun jeune homme de la classe bourgeoise ne pouvait se marier convenablement que par l'entremise des pères jésuites, après leur avoir payé tribut de quelque façon. Je laisse à penser les abus, l'hypocrisie et surtout les rancunes sourdes qui en résultaient. Elles n'attendaient, pour éclater, qu'une occasion favorable. Petit à petit l'animosité contre la robe du prêtre gagna jusqu'au moindre village. Un paysan n'avait pas de plus malin plaisir, ne pouvant lui-même faire pièce à son curé, que de le savoir vexé par un autre. Gavroche et M. Homais se trouvaient donc une fois encore du même avis que M. Renan, fort disposés à applaudir à son triomphe, pour peu qu'on eût frustré leurs espérances de l'héritage de quelque tante, ou si leur fille, leur sœur. avait déserté pour le couvent le foyer dont elle était la joie, ou tout simplement si leur femme

sacrifiait trop le ménage et les enfants au confessionnal et à la parure des chapelles de la Vierge. Débarquant un matin chez moi vers ce temps, à un retour de Paris, je fus assez surpris d'entendre le portefaix, au moment de charger mon bagage, m'adresser en guise de bienvenue cette question dans le patois du pays : « Eh bien, que dit-on de M. Renan? » On m'apprit le lendemain que, par l'ordre de l'évêque de Marseille, les cloches sonnaient le glas partout chaque vendredi, afin de rappeler aux fidèles l'attentat dont leur Dieu avait été l'objet. Quelle réclame pour le volume ! L'auteur eût pu prendre pour épigraphe ces paroles de l'Évangile : *Fac ut lapides isti panes fiant.* Les pierres lancées par lui dans le jardin réservé de l'orthodoxie se transformaient en pluie d'or, tournaient à son profit et lui rapportaient des bénéfices auxquels, dans son parfait désintéressement [1], il n'avait pas visé.

1. Il a prouvé par un acte éclatant que, loin de vouloir bénéficier de ses opinions, il sait mieux que personne sacrifier, dès qu'il le faut, l'argent à l'honneur. Comme il avait, sous l'Empire, réclamé le droit de remonter dans sa chaire, on crut lui fermer la bouche en le nommant sous-directeur à la bibliothèque nationale, où il exerçait depuis dix ans un modeste emploi. Il repoussa l'expédient par une lettre si fière qu'elle lui valut une double destitution. L'arrêté du 11 juin 1864, en suspendant le cours d'hébreu, alléguait, pour justifier

En revanche, il fut assailli de mille attaques furibondes, de clameurs bruyantes à rendre jaloux le soleil de Pompignan. Il eut le souverain goût de les dédaigner, aucun argument ne pouvant empêcher la vérité ni la lumière d'obscurcir les yeux des hiboux. Son avis d'ailleurs est formel là-dessus : « La première règle de l'homme voué aux grandes choses est de refuser aux hommes médiocres le pouvoir de le détourner de son chemin. » La bagarre passée, il se remit en route. Son gracieux esquif, une fois ce détroit franchi, put voguer, défiant les orages, en plein Océan pacifique. Il achève aujourd'hui son œuvre à loisir. Les âmes pieuses ne l'injurient plus et ne se signent plus à son nom ; elles ont eu depuis lors d'autres chats à fouetter. Enfin l'Académie française lui ayant ouvert ses portes, il a pu, sans étonner personne, exprimer quelque surprise d'y arriver si tard.

Cette assemblée a dû lui paraître charmante et il aura tressailli d'aise le jour où le dernier

la mesure, des raisons imprévues : *Considérant*, y était-il dit, *que les doctrines exposées par M. Renan peuvent entraîner des agitations regrettables*... Le procédé est fort commode ; quelques dévots intolérants, assistés d'une foule de polissons, vont piailler contre un professeur, — et c'est lui que l'on punit. S'il est un asile inviolable où la science ait le droit de chercher la solution des problèmes, au lieu de les éluder par des équivoques, n'est-ce pas le Collège de France ?

reçu de ses collègues, Mᵉ Rousse, avant de s'asseoir dans le fauteuil de Jules Favre, blâma celui-ci d'avoir, au rebours de ses convictions, plaidé devant les tribunaux pour mademoiselle de la Merlière. O le réjouissant spectacle, de voir l'avocat des congrégations persifler en pleine académie un miracle reconnu vrai et certifié par le pape infaillible, prôné par les évêques et archevêques de France et qui, par conséquent, s'impose à la foi de tous les catholiques! Raillerie à part, c'est un signe du temps. Si l'on s'avise, dans le sanctuaire même de la tradition et des bienséances mondaines, de lever ainsi l'étendard de l'incrédulité, où irons-nous? Qu'on y prenne garde! la question est plus grosse qu'il ne semble. Nier un miracle, c'est les nier tous, une seule pierre arrachée de l'édifice entraînant sa ruine. Et dès lors, vous enlevez à l'homme l'illusion béate que Dieu veille sur lui et met la main à ses affaires. Sans le miracle, Dieu n'est plus qu'un « méchant singe » qui, dans un jour de désœuvrement, a jeté l'homme sur la terre, cet amas de boue, et se délecte à l'y voir patauger. Puisqu'il en est ainsi, qu'il existe ou non, peu nous importe; il n'est plus nécessaire de le démontrer. Arrêtez-vous dans cette voie et ne détruisez pas l'idée qui fournit M. Caro

de leçons et de grâces, sinon la foule indignée criera contre vous, comme elle fit contre les premiers chrétiens, *airé tous athéous*, à la lanterne les athées !

Néanmoins ce fait et d'autres semblables dénoncent l'influence exercée par la *Vie de Jésus* sur l'opinion publique. Une difficulté devant laquelle j'avais vu Sainte-Beuve lui-même hésiter est désormais tranchée. Très frappé des abus du cléricalisme et fort désireux d'y mettre fin, l'auteur des *Lundis* n'osait pourtant s'attaquer à lui, dans la crainte que ses coups n'atteignissent la religion, qu'il voulait respecter : « Comment abattre l'un sans ébranler l'autre ? me disait-il parfois, le public est habitué à les confondre. » La confusion n'est plus possible. Déjà, il est vrai, le machiavélisme louche et boiteux du second empire, qui favorisait à l'excès les cléricaux pour avoir leur appui, les avait privés de leur base essentielle d'opérations, le pouvoir temporel des papes.

De l'œuvre de M. Renan sortiront bien des conséquences que lui-même n'a pas prévues. Tous les effets ne sont pas produits, mais dès maintenant on peut fixer quelques points essentiels qui restent définitivement acquis. Il n'y a plus d'illusion à se faire, le voile du temple

est déchiré. De par le droit de la science historique, il n'est plus interdit aux profanes de pénétrer jusqu'au sanctuaire, d'interroger autrement qu'à genoux le saint des saints et de ne voir en lui que la plus adorable émanation du génie de l'homme. C'en est fait de la fade et mystique image que les peintres avaient tant de peine à saisir, qui flottait vaguement dans l'azur, sans que l'on fût certain de sa réalité. Grâce à M. Renan, à sa sûreté de main, que fortifie tant de savoir et de sagacité, Jésus ressuscite pour de bon au bout de près de vingt siècles. Il redevient homme sans perdre rien de sa grandeur, n'ayant pas, en définitive, à se plaindre de son historien qui ne lui retire sa divinité que pour mieux le mettre sous nos yeux, le faire vivre, parler, agir au naturel, et qui éclaire admirablement sa physionomie. Même en n'acceptant pas le portrait si amoureusement caressé qui nous est offert, nous en profitons grandement. Ce sont de belles avances pour aboutir au personnage réel, en chair et en os. Tout le monde peut approcher de celui que les prêtres jalousement gardaient jusque-là pour eux. Un léger nuage poétique voile peut-être encore sa face. Laissez faire; il se dissipera et nous aurons le Christ véritable, accessible aux pauvres, aux

femmes et aux enfants, tel, en un mot, qu'il était avant que l'Eglise se fût interposée entre lui et nous. Alors chacun ira volontiers à lui et sa doctrine morale germera de nouveau dans les cœurs.

M. Renan peut se féliciter d'un bonheur accordé à peu de philosophes, celui de voir triompher ses idées et l'esprit des autres se réformer sur le sien. Bien des gens, depuis Samson, avaient secoué avec emportement et sans succès les colonnes du temple; la sape du savant et respectueux historien a plus fait que toutes leurs fureurs. Je comprends qu'il pardonne sans peine à ceux qui sont tant marris à la vue de l'œuf qu'ils ont couvé. Le plus beau service, à mon avis, qu'il ait rendu, moins encore par sa *Vie de Jésus* que par ses *Origines du Christianisme*, ç'a été de verser dans le courant de nos connaissances usuelles tout ce trésor de saine érudition distillé patiemment. Au lieu d'un corps de doctrines créé d'un seul bloc et par le même homme, toujours identique et traversant les siècles sans être entamé par eux, il nous fait toucher du doigt l'agglomération successive d'éléments divers, longtemps en lutte et plus faciles à distinguer dans leur mobilité incessante. Si notre légèreté et notre insouciance en

tant de choses n'étaient proverbiales en Europe, il y aurait quelque honte à avouer que la plupart de nous ignoraient même le premier mot historique de l'événement qui intéresse le plus la religion de la majorité. Notre université, éternellement serve de la théologie, n'avait garde de rien nous apprendre là-dessus. Espérons que ses programmes, jusqu'ici muets sur la question, daigneront combler une lacune qui les déshonore. Avoir laissé aux prêtres, si intéressés par état à sophistiquer la vérité, le privilège d'instruire la jeunesse à cet égard, c'était vouloir l'empêcher de connaître comment, en quoi et pour quoi on la trompe.

Dès qu'on ne portera plus dans cette étude ni parti pris d'apologie ni esprit de dénigrement, il sera facile d'apprécier la raison d'être de l'institution et ses anciens bienfaits, de reconnaître en même temps qu'elle a cessé de cadrer avec les besoins de l'époque et qu'elle deviendrait funeste en continuant son hostilité opiniâtre contre les formes actuelles de gouvernement.

La victoire remportée par M. Renan au profit de la liberté eût été incomplète et purement spéculative, si elle n'eût coïncidé avec un mouve-

ment d'idées auquel il est resté étranger, dont il serait plutôt l'adversaire, car il a gardé je ne sais quoi du moine et du clerc, du lettré du moyen-âge et de la Renaissance, dans sa manière d'envisager la révolution financière et industrielle qui s'opère sous nos yeux. Certes nul ne comprend mieux le rôle et l'importance de la science moderne que l'ami de Berthelot : « Négligez, dit-il, de vous mettre au courant de ce qui se fait à l'étranger, vous serez vaincu, c'est-à-dire puni d'avoir moins su que votre adversaire ou d'avoir moins bien raisonné que lui. » Cela ne l'empêche point de regretter qu'on en soit réduit là. Il est attristé des résultats, l'amour effréné de l'or, la poursuite incessante du million, le débordement des convoitises individuelles. Il craint que, si jouir devient le but de la vie, on ne regarde comme importun quiconque agitera les problèmes d'ordre supérieur. Son propre succès devrait le rassurer; non, il n'en résiste pas moins à l'entraînement général. Contradiction singulière! lui qui, de toutes ses ardeurs, aspire au règne de l'esprit et l'appelle de tous ses vœux, il exècre précisément comme un fléau l'énergique effort qui prépare à cet esprit la conquête du monde. A quoi bon se cramponner à un passé qui fuit

quand tout nous entraîne irrésistiblement vers l'avenir?

On a de tout temps déclamé, on déclame encore, M. Renan tout comme un autre, contre la satisfaction des appétits matériels. C'est un reste de la haine que vouèrent les premiers chrétiens à la civilisation romaine, civilisation qu'ils ont probablement calomniée. Je ne connais pas de thèse plus banale et plus fausse. Nos vices nous viennent de nature; ignorance ni pauvreté ne nous en dépouillent. Est-ce que l'argent, la fortune, le bien-être, loin de corrompre l'humanité, comme on le prétend, n'ont pas contribué peu à peu à l'affranchir des entraves qui gênaient sa libre expansion? Maudire la jouissance et les biens de ce monde au nom de la morale divine est un pur blasphème. Quoi! Dieu ne nous aurait pétris de passions qu'à la condition de les brider! Il aurait offert à notre activité les richesses immenses de la terre et l'infinie variété des plaisirs pour que nous les dédaignions! Ce contre-sens, qui est l'essence même du dogme chrétien, n'a pu s'imposer qu'à des époques de misère et de trouble. A mesure que la société reconquiert le calme et la prospérité, elle se détache de la règle oppressive qui combat tous ses instincts, refrène tous

ses désirs et qui, si on la pratiquait à la lettre, paralyserait toutes nos forces. *Guenille soit, ma guenille m'est chère*, répète notre siècle avec le plus charmant de nos poètes. Qui dit le contraire ment à sa pensée et surtout à sa conduite : « Ceux même qui ne bornent pas leur vue aux horizons terrestres et qui voient par delà un avenir immortel ne sont nullement insensibles, comme autrefois, aux beautés et aux jouissances naturelles et légitimes : ils ne ferment pas les yeux à ce qui enchante et à ce qui plaît sur cette terre d'exil ; ils ne parlent plus même d'exil, mais seulement de préparation ; ils ne prétendent pas que la pauvreté et la misère soient tellement préférables à leurs contraires qu'il faille hésiter dès ici-bas à les combattre et à les détruire. Un certain goût modéré de bien-être matériel ne les révolte nullement ni ne les scandalise ; ils ne trouvent pas que le moral en souffre nécessairement, et ils se montrent disposés à prendre leur part des bienfaits acquis à tous ; ils admettent volontiers que la santé vaut mieux que la maladie : et en se résignant aux maux inévitables, en s'y soumettant même avec constance et douceur, il ne leur arrive plus guère, comme aux époques et aux âges de fer, d'appeler à haute voix les calamités, de

les demander au ciel comme un moyen d'expiation, et de les saluer presque comme une bénédiction et comme une grâce [1]. »

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. 10, p. 238.

VI

Premier âge de la société chrétienne ; vie en commun. — Charité et rôle de la femme. — Progrès de la doctrine. — Conversion de Paul : son voyage à Jérusalem. — Sévérité de M. Renan à son égard. — L'Église d'Antioche. — Recrudescence du fanatisme chez les Juifs.

La prédication de Jésus avait duré si peu, son existence fut tranchée si tôt qu'il n'aurait laissé, comme l'éclair, qu'un sillon lumineux mais fugitif, s'il ne s'était formé après lui une société d'adeptes qui, réglant leur vie sur la sienne, déployèrent beaucoup de zèle à propager sa doctrine et à communiquer à tous ce qui avait été le privilège de quelques-uns. Il est instructif d'étudier leurs modestes débuts, d'examiner à l'état embryonnaire l'institution qui, depuis, s'est si grandement développée et de surprendre la raison des choses au moment même de leur naissance.

Quand ce petit troupeau de disciples se fut un peu remis du trouble où les avait jetés la fin tragique de leur maître, ils commencèrent à espérer qu'ils le verraient bientôt. Devine qui pourra les raisons d'une si incroyable attente. L'œuvre du Christ, telle qu'il l'avait conçue, était achevée au moment de sa mort ; il n'avait donc nul besoin de revenir pour y retoucher. Avait-il du moins prononcé quelque parole qui pût être interprétée en ce sens qu'il sortirait du tombeau ? Ils le crurent et ne tardèrent pas à prendre leur désir pour la réalité. Un seul, Thomas, paraît n'avoir pas eu grande confiance en la résurrection ; ce manque de foi lui fut préjudiciable : « Il en resta sur lui, dit avec finesse M. Renan, une tache légère et comme un doux reproche. Par une vue instinctive d'une exquise justesse, on comprit que l'idéal ne veut pas être touché avec les mains, qu'il n'a nul besoin de subir le contrôle de l'expérience. »

Quiconque a perdu un être qui lui fut cher, aime à revoir les lieux où il fut heureux avec lui. On peut supposer aussi, que. le séjour de Jérusalem offrant des dangers aux sectateurs du supplicié, ils eurent hâte de quitter cette ville pour retourner en Galilée. Les femmes surtout, dit-on, insistèrent pour le départ. Ce

fut pour tous une dernière et rapide saison de vie champêtre et libre. Le christianisme revenait visiter son berceau avant de lui dire un éternel adieu. A la vue des lieux où ils avaient familièrement vécu en compagnie de leur chef, son souvenir leur devint plus présent ; ils s'entretenaient sans cesse de lui et le voyaient partout. Il leur semblait qu'il ne les avait pas quittés. « Ces matinées sur la rive ou sur la montagne, ces nuits passées sur le lac en gardant les filets se retrouvèrent pleines de visions [1]. » Il est superflu de rechercher la cause de ces visions dans les étranges miroitements dont l'air est plein sur les hauteurs ; la foi ardente qui animait les apôtres suffit à les justifier. Vingt-cinq ans après, l'impression laissée sur eux était encore aussi forte et aussi vive que le premier jour.

Tant que Jésus, présent de sa personne, parcourut les campagnes et les bourgs, il eut sur son pays, par la parole, une influence directe et considérable, mais qui disparut à sa mort. Ses parents, ralliés à lui dès qu'il était devenu célèbre, ne pouvaient continuer son œuvre, faute d'ouverture dans l'intelligence. Jacques, son frère, faillit même tout perdre par son esprit

1. *Les Apôtres*, p. 30.

étroit. Quant à Marie, leur mère, elle n'eut en tout cela qu'un rôle assez passif ; son caractère personnel est resté profondément obscur. Ce n'est que de nos jours qu'elle a pris dans la religion tant de prépondérance et usurpé, pour ainsi dire, le culte qui revient à son fils [1]. Elle lui survécut peu [2]. La trace de la nouvelle doctrine s'effaça donc dans le pays ; la Galilée revint au judaïsme, à l'observance de l'ancienne loi. Il fallait que la semence, avant de fleurir, couvât quelque temps sous terre et fût fécondée par d'autres générations.

Suivons les apôtres sur la route de Jérusalem, où ils retournent pénétrés de la doctrine de Jésus, ayant rafraîchi leur enthousiasme par le séjour en Galilée. Plusieurs, nous croyons l'a-

1. La légende d'une vierge qui conçoit et enfante miraculeusement est commune à presque toutes les religions. Aujourd'hui encore, tous les ans les Hindous marchent sur des charbons ardents pour attester la virginité de Draupadi, l'épouse commune des cinq fils de Kourou.

2. Marie a été chère surtout aux races indolentes. Les populations du Liban, par exemple, qui vivent au milieu d'une nature dont le charme énervant invite à la volupté et au sommeil, se hâtèrent de remplacer Adonis, leur ancienne idole, par la mère du Sauveur. « Encore aujourd'hui ce dernier culte est très profond et forme le grand obstacle des missionnaires protestants chez ces peuples. Ils cèdent sur tous les points, mais quand il s'agit de renoncer au culte de la Vierge, un lien plus fort qu'eux les retient. » (*Mission de Phénicie*, p. 216.)

voir dit, l'avaient revu dans leurs rêves. Peu à peu, ces visions devenant rares, on se plia à une autre imagination. « Il est monté au ciel », répétaient-ils entre eux. Bientôt cette expression figurée fut entendue au sens réel et se traduisit en image matérielle. Ils se persuadèrent l'avoir vu en effet s'enlevant dans les airs. N'était-ce pas ainsi que Moïse avait disparu jadis et qu'Élie, dans un char de feu, avait été ravi au ciel?

On s'explique de même leur illusion au sujet de l'esprit saint que l'haleine divine aurait soufflé sur eux. Sous cet heureux climat, où l'on n'a qu'à gratter la terre pour la rendre féconde, où l'homme n'a d'autres besoins qu'un peu de nourriture et de légers vêtements, quelques heures de travail manuel suffisent à les procurer. Il reste de la liberté, des loisirs pour les rêves, pour la passion, pour l'idée qui hante le cerveau. Les disciples de Jésus, réunis en son nom, l'avaient toujours présent en esprit au milieu d'eux. Ils comptaient bien qu'il reparaîtrait prochainement pour fonder le royaume de Dieu et qu'ils en seraient les élus. Ils formaient une petite église au sein du judaïsme dont ils ne se séparaient pas ouvertement. Lisant la Bible, y cherchant les textes qui concordaient avec les actes du Christ et les divers événements de sa vie, ils pui-

saient dans ce livre des inspirations sans cesse renouvelées. Prière, chant des cantiques. longs et intimes entretiens avec ceux qui avaient ouï Jésus et dont la parole gardait un reflet de la sienne, voilà ce qui remplissait la journée.

Réunis après le coucher du soleil dans quelque coin solitaire de la cité silencieuse, au moment où le chef de la maison rompait le pain avant de l'offrir aux convives, ils se rappelaient celui qui avait dit : « Toutes les fois que vous romprez le pain, faites-le en mémoire de moi. » Et ils l'attendaient lui-même ; ils sentaient passer sur leur tête un effluve d'en haut et tombaient dans l'extase. Alors peut-être sortit parfois de leur bouche quelqu'un de ces sons inarticulés et sans suite que l'on prend pour des mots en langue étrangère et dont chacun se flatte d'avoir compris le sens. Dans ces cris entrecoupés, chaque auditeur met ce qu'il a au fond de lui-même et entend les paroles qu'il désire.

N'allez pas, au moins, vous figurer les apôtres comme de hardis missionnaires, de grands voyageurs armés de la parole et doués du don des langues, qui se seraient répandus par le monde et auraient évangélisé tous les royaumes de la terre. Combien la réalité est plus modeste ! En fait, on savait à peine leurs noms hors de

Jérusalem et ils ne sortirent de la ville sainte que pour des missions temporaires. Ils restaient à l'intérieur, jouissant dans le groupe chrétien du respect de tous, y formant une sorte de sénat, de sacré collège, uniquement destiné à représenter la tradition et l'esprit du fondateur. Leur nombre s'était complété par l'adjonction de Matthias à la place du traître Judas. Quant aux langues, les Orientaux, les Juifs en particulier, ont une grande facilité pour les apprendre. Il n'est pas rare d'en rencontrer qui parlent deux ou trois idiomes. Avec un peu d'exagération, l'on a pu attribuer aux apôtres le don de savoir tous ceux de l'univers et de les parler à volonté. Jérusalem était une ville très polyglotte, et les premiers chrétiens, moins exclusifs encore que les Juifs, permirent à chaque peuple de traduire la Bible en son dialecte national. Ils ne pouvaient pas évidemment leur imposer le dialecte hébreu, l'araméen, que Jésus avait parlé.

Représentons-nous bien la petite colonie chrétienne dans son état primitif : ce n'est encore qu'une secte de *hasidim*, une réunion de gens pieux, animés de la même foi, s'excitant les uns les autres à la vertu par les pratiques importées de la Chaldée, le jeûne, le baptême, la confirmation par imposition des mains. Tous

voient un miracle dans le moindre fait et y lisent un signe de mission divine. Ils ont renoncé aux biens de ce monde et apporté leur avoir à la communauté. Chacun reçoit selon ses besoins, sans aucun égard pour sa fortune antérieure. L'habitude de vivre ensemble crée parmi eux la plupart des usages qui deviendront plus tard la règle des cénobites, car l'idéal évangélique ne peut se réaliser que dans les couvents. Le principe sur lequel il se fonde est que, chacun n'ayant droit qu'à son nécessaire, le superflu appartient à ceux qui n'ont rien. Pour le leur distribuer, la communauté employait les administrateurs de ses biens ou diacres, chargés de visiter les malheureux, les malades, les enfants et les femmes et, par l'aumône, de les amener à la foi. Ils pénétraient partout, se mettaient en relation avec toutes les classes de la société. Ce furent d'actifs agents de propagande.

Un tel état d'innocence, où chacun fait abnégation de son individualité, ne peut se produire qu'accidentellement et pour peu de temps ; les instincts égoïstes reprennent bientôt le dessus. Ainsi, plus tard, il fallut punir de mort ou, ce qui revenait au même, d'excommunication, quiconque avait retenu ou dérobé la moindre miette de ce que l'on donnait à la communauté. Pourtant

ces premières années de renoncement et de paix fraternelle restèrent dans la mémoire comme un vrai paradis terrestre et s'embellirent de plus en plus à mesure qu'on s'en éloignait. Aujourd'hui même de nobles âmes rêvent le retour à cet âge heureux.

« Quand l'individualisme aura porté ses derniers fruits, quand l'humanité rapetissée, attristée, devenue impuissante, reviendra aux grandes institutions et aux fortes disciplines; quand notre mesquine société bourgeoise, je dis mal, notre monde de pygmées, aura été chassé à coups de fouet par les parties héroïques et idéalistes de l'humanité, alors la vie commune reprendra tout son prix. Une foule de grandes choses, telles que la science, s'organiseront sous forme monastique, avec hérédité en dehors du sang. L'importance que notre siècle attribue à la famille diminuera. L'égoïsme, loi essentielle de la société civile, ne suffira pas aux grandes âmes. Toutes, accourant des points les plus opposés, se ligueront contre la vulgarité[1]. »

Hélas! toujours même refrain. Le tic prophétique serait-il un clou planté dans toute tête de Breton? Chateaubriand et Lamennais passèrent leurs jours à prédire des événements qui sont

1. *Les Apôtres*, p. 132.

encore à naître ; l'historien de Jésus ne ment pas, vous le voyez, au sang de la race. Laissons à d'autres le soin de discuter l'utopie et revenons à notre sujet.

Dans un sens, le christianisme fut une heureuse réaction contre le despotisme marital qui, chez les nations aryennes, écrasait la femme. Pour celle-ci le mariage n'était qu'un esclavage où elle perdait toute disposition d'elle-même. Pas le moindre contre-poids à une autorité si tyrannique. Aussi du jour où les femmes entrevirent quelque part un rôle de dévouement conforme à leur nature et le moyen de conquérir un peu de liberté morale, elles accoururent avec empressement vers l'asile où les délaissés trouvaient abri et secours. Les misères ne manquaient pas dans la communauté chrétienne et leurs bons instincts avaient de quoi s'y satisfaire. On les réunit en congrégations, on en fit sans peine des sœurs de charité. Dès lors une vie nouvelle commence pour la moitié de l'espèce humaine jusqu'alors sacrifiée et qui s'assure là de solides garanties pour protéger sa faiblesse. « L'Église lui a donné un confident, un guide en Jésus, qui la dirige et la console, qui toujours l'écoute, et parfois l'engage à résister [1]. » Est-il besoin d'a-

1. *Les Apôtres*, p. 125.

jouter qu'elles embrassèrent la religion naissante avec une ardeur passionnée qui aida puissamment à sa propagation? Il se forma ainsi une seconde génération de disciples, qui, sans égaler la première en autorité, puisqu'elle n'avait pas vu Jésus, la surpassa par son activité et son goût pour les missions lointaines.

Le judaïsme s'est toujours distingué par le soin des pauvres et par le sentiment de charité fraternelle qu'il inspire ; un peu avant la venue du Christ, il s'y répandit de toutes parts un esprit de douceur, de commisération pour le faible et pour l'opprimé que le monde profane n'avait pas connu ; mais quoique le juif Philon ou quelqu'un de son école, dans la vie des thérapeutes du lac Maréotis, ait tracé une sorte d'idéal cénobitique, rien dans le mosaïsme ne menait à la vie monastique. Tout y visait à constituer une société juste, mais complète, laïque, nullement sacerdotale ni ascétique. Il n'y avait pas d'intermédiaire entre elle et Dieu ni les misérables. L'idée de constituer le prêtre, le moine ou la religieuse dispensateurs à la fois des biens célestes et des biens terrestres est une idée purement chrétienne, qui prit naissance au sein de la petite démocratie, trop docile à abdiquer entre les mains de l'Église.

Pour s'expliquer la rapidité avec laquelle se répandit le christianisme en Judée, il faut se reporter à l'organisation politique dont jouissait le pays. Les Romains lui laissaient une demi-indépendance et traitaient les habitants comme aujourd'hui les Turcs font les *raïas*. Leur protectorat, plus nominal qu'effectif, fut même abandonné par Caligula. Ce prince, voulant rendre aux Orientaux leur autonomie, gratifia Hérode Agrippa de la couronne de Judée. Il y avait donc tolérance à peu près absolue pour tout ce qui regardait la religion et l'on n'inquiétait les novateurs que s'ils troublaient la paix publique. Aussi, pendant les trente-six années qui suivirent la mort de Jésus, sa doctrine gagna-t-elle des milliers de fidèles de toute provenance. On y comptait des gens de Chypre, d'Antioche, de Sirène et de toutes les colonies juives de la Méditerranée, sauf l'Égypte qui vivait de sa vie propre et presque en schisme avec la Judée. D'ailleurs la dégradation des âmes y rendait rares les aspirations qui ouvrirent partout de faciles accès au culte nouveau. Il y avait dans cette contrée nombre de Juifs qui, parvenus à une religion naturelle dont n'étaient pas exclus les païens, ne pouvaient pourtant se résoudre à adhérer à Jésus. Ce ne fut que plus tard, après

l'an 80, qu'ils se décidèrent à faire un pas de plus et à se détacher tout à fait du sein d'Abraham.

L'an 37 vit la première persécution. Elle est surtout connue par le martyre de saint Étienne que les Juifs lapidèrent tandis que Saül, celui qui sera un jour l'apôtre Paul, gardait leurs habits. Cette persécution eut pour résultat de redoubler le zèle des chrétiens, désormais unis par le lien puissant qui s'établit entre ceux qui ont aimé et souffert ensemble. Un autre avantage, c'est qu'elle coupa court aux zizanies qui commençaient à troubler la bonne harmonie primitive. « L'Église cénobitique de Jérusalem fut délivrée de l'épreuve du temps. Elle tomba en sa fleur, avant que les difficultés intérieures ne l'eussent minée [1]. » Les diacres, dégagés de leurs fonctions administratives par la ruine de la communauté, devinrent d'excellents évangélistes. L'un d'eux, Philippe, prècha la première mission à Sébaste, capitale des Samaritains.

Jusque-là l'Église naissante ne s'était recrutée que parmi les humbles ou les pauvres, les gens du peuple et artisans. Le premier riche qui se joignit à eux fut un juif, trésorier de la reine d'Éthiopie. Toutefois la prédication évangélique

1. *Les Apôtres*, p. 147-148.

ayant fait peu de progrès vers le Sud, — le désert et la vie nomade sur laquelle le christianisme n'eut jamais beaucoup de prise, l'arrêtèrent, — se rabattit vers le Nord, le long des côtes, jusqu'à Césarée, ville neuve et la plus considérable de la Judée, qui devint le port du christianisme, le point par lequel l'Église de Jérusalem communiqua avec la Méditerranée.

Un élément nouveau entra l'année suivante dans le christianisme et lui donna une impulsion vigoureuse. Le jeune Saül, le même que nous avons signalé tout à l'heure prêtant les mains au supplice de saint Étienne, se convertit et passa en un jour du rôle de persécuteur à celui d'apôtre. M. Renan, suivant sa méthode, qui est de ramener les prétendus actes de l'intervention divine à des causes physiques ordinaires, de naturaliser le miracle, explique par une hallucination due au transport de la fièvre le tonnerre qui frappa ce mécréant sur le chemin de Damas et le retourna. Il peut se faire aussi que, mêlé activement aux poursuites contre les chrétiens, il se soit laissé gagner à la cause de ses ennemis en leur voyant une conviction que les tourments n'ébranlaient pas. Le coup dont il crut être l'objet de la part du ciel flattait sa vanité, sans compter que les récits miraculeux se pro-

pagent par contagion dans la lutte des partis et s'imposent même au camp adverse.

L'opinion d'un seul est traitée de *folie*, celle de mille a droit à des égards, celle d'un million devient respectable et celle de cent millions est une *vérité* qui s'impose même par la force, et surtout par la force. Voilà ce que Paul comprit du premier jour. Il fut l'Omar du christianisme, et sans autre glaive que la parole : *Cupio omnes fieri ut ego sum*, telle fut sa devise. Laissant aux philosophes, aux écrivains supérieurs, le dédain des suffrages de la foule, il eut le sublime instinct de faire cas et grand cas de l'intelligence et du cœur de la majorité des hommes ; il résolut de modifier, de diriger leur croyance dans le sens de la doctrine qu'il avait embrassée. Le génie de Jésus avait entrevu que le peuple est le vrai réservoir de résignation et de dévouement qui sauve le monde ; il avait proclamé heureux les pauvres, sentant qu'il leur est plus aisé qu'aux autres d'être bons. Paul cueillit dans son grenier de Galilée ce pur grain de froment qui eût fini par s'y dessécher à la longue ; il le porta et le sema par tous pays et fit lever de magnifiques moissons. A cette œuvre apostolique il déploya une activité inouïe, une ardeur et une passion sans égales. Allant

à pied et sans compagne, vivant d'un peu de pain, de légumes, de lait, l'ouvrier tapissier travaille de ses mains et ne demande rien à ceux qu'il évangélise. A peine s'est-il arrêté dans un lieu qu'il va droit à la synagogue; c'est là que sont les frères aînés à qui il faut d'abord persuader l'innovation et qu'on doit gagner à la cause, car le judaïsme est encore le seul canal par où puisse s'infiltrer le nouvel enseignement. Les Juifs orthodoxes repoussent le novateur, l'injurient, le chassent à coups de pierres. Il ne se rebute pas, déserte la synagogue pour la place publique et prêche tous les hommes de bonne volonté, les gentils, les païens craignant Dieu. Rien ne le rebute, ni l'insuccès, ni les coups, ni la prison, ni les menaces de mort : « Cinq fois les Juifs m'ont appliqué leurs trente-neuf coups de cordes; trois fois j'ai été bâtonné, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage. J'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme... Dangers dans les villes, dangers dans le désert, dangers sur la mer, dangers des faux frères, j'ai tout connu. Fatigues, labeurs, veilles répétées, faim, soif, jeûnes prolongés, froid, nudité, voilà ma vie. » Tel est le témoignage qu'il avait le droit de se rendre avant même d'être au bout de ses épreuves.

D'où lui vint ce nom de Paul? Quelques historiens prétendent qu'il le prit à Paphos, lors de sa première conquête sur les Gentils. Dans ce lieu consacré jadis à la plus voluptueuse des divinités païennes, il aurait converti le proconsul Serge Paulus et lui aurait, en guise de souvenir, emprunté son nom.

Il était né l'an 10 ou 12 de notre ère, en Cilicie, à Tarse, ville savante, d'un citoyen romain de race juive et, qui plus est, pharisien, secte dont Paul garda, même après sa conversion, l'intolérance et l'orgueil. Son père le fit élever avec soin. Il apprit à la fois le grec et l'hébreu, ce qui fait qu'il dictait et écrivait en grec chargé d'hébraïsmes. Point beau de visage, mais insinuant et habile à s'attacher les gens, ce fut un précieux auxiliaire par la confiance qu'il inspirait et par sa dextérité à sortir sauf des pas les plus dangereux. Contre lui il avait sa fougue, son caractère altier et entier, son ardente ambition. Tout son feu était dans la tête et il ne se maria pas, ce qui lui permit de se livrer sans entraves à la prédication, de déployer pour Jésus le même zèle qu'il avait mis à le persécuter. Jusqu'au moment où l'Église d'Antioche lui confia ses pouvoirs, Paul n'évangélisa que les Juifs ses voisins, emploi auquel il était merveilleusement

propre, ayant appris des rabbins toutes les adresses de la dialectique. Avec cet instrument il battit en brèche le judaïsme et retourna contre lui les armes qu'il en avait reçues.

Les chrétiens ne firent pas d'abord grand accueil au nouveau venu, dont la sincérité leur était suspecte. Lui-même, se voyant refuser à Jérusalem l'influence qu'il ambitionnait, partit pour Damas, où son éloquence excita d'abord plus de curiosité que de sympathie.

De l'an 38 à l'an 44, il n'y eut pas de persécution, quoique les Juifs eussent protesté, seuls dans l'univers, contre l'apothéose des Césars et refusé à Caligula d'admettre sa statue dans leur temple. Afin de détourner d'eux la vengeance de l'empereur, ils lui envoyèrent une ambassade présidée par l'octogénaire et vertueux Philon, qui en a écrit l'histoire. Caligula prit plaisir à les interloquer : « Pourquoi, leur demanda-t-il, ne mangez-vous pas de porc? — Il y a des personnes, répondirent-ils, qui ne mangent pas d'agneau. — Ah! pour ceux-là, ils ont bien raison, c'est une viande qui n'a pas de goût. » Après les avoir tenus longtemps sous le tranchant du couteau, il les renvoya sans aucun mal, en disant : « Voilà des gens plus à plaindre que coupables de ne pas croire à ma divinité. » Une

telle mansuétude [1] mérite qu'on l'admire. Nos dieux contemporains, — nous avons les nôtres et dont l'apothéose a devancé la mort, — seraient sans doute moins accommodants que ce prince.

Jusqu'ici Pierre, le chef de l'Église, selon la tradition, ne joue pas un rôle bien marqué. Il vivait d'ordinaire à Jérusalem, confondu parmi les apôtres et plutôt vénéré par eux comme un patriarche que reconnu pour leur chef. Le fait suivant le prouvera. Dans un voyage qu'il fit à Césarée, on lui présenta un païen des plus honnêtes, le centurion Cornélius, qui lui demanda le baptême, quoiqu'il ne fût pas circoncis, ce qui était encore un obstacle en ce moment, les chrétiens n'admettant volontiers à leur communion que leurs anciens coreligionnaires, les Juifs. Néanmoins Pierre accéda au vœu de Cornélius. On lui en fit des reproches à son retour et, en manière d'excuse, il raconta sa vision de Joppé. Un jour que, dans cette ville il priait sur la terrasse de la maison du tanneur, il songea qu'il avait grand'faim et demandait à manger.

1. Mansuétude relative, purement fortuite et qui n'empêchait pas ce prince d'ordonner la mort du gouverneur de Syrie, Pétronius, pour n'avoir pas érigé de force la statue dans le temple. Heureusement, Caligula mourut avant que cet ordre fût exécuté.

Aussitôt le ciel s'ouvrit et il en descendit une nappe nouée aux quatre coins. Ayant regardé dedans, il vit des animaux de toute espèce, quadrupèdes, reptiles de la terre et oiseaux de l'air. En même temps, une voix lui criait : *Tue et mange*. Comme il objectait que parmi ces animaux il y en avait d'impurs, la voix répondit : « N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. »

L'anecdote a quelque analogie avec la réponse que l'on attribue à Mahomet. Une vieille femme vient le prier de demander pour elle une place à Dieu dans son paradis : « Impossible, répond le prophète, le paradis n'est pas fait pour les vieilles. » A ces mots elle se met à pleurer et il la console en ces termes : « Séchez vos larmes. J'ai dit que le paradis n'est pas fait pour les vieilles ; c'est vrai, car Dieu, avant de les y admettre, les rendra jeunes et belles, dignes de l'époux céleste qui leur sera destiné. » L'imagination de Mahomet est plus gaie, plus riante que celle de Pierre. Je crois aussi que ses disciples furent moins exclusifs que les chrétiens de Jérusalem. N'allons pas, pour cela, au nom de la tolérance moderne, blâmer ces derniers d'avoir énergiquement résisté à l'intrusion dans leur famille de païens tels que Cornélius. A leur point de vue, ils avaient raison. Pour eux croire au Christ,

à ses miracles, à ses enseignements, constituait leur seul privilège. Étendre ce privilège à trop de gens, n'était-ce pas le diminuer, l'avilir? Cette première controverse au sein de la communauté y souleva des divisions et troubla la paix intérieure. Nous verrons plus loin à la suite de quelles circonstances l'exception finit pourtant par devenir une règle.

Paul était resté étranger au débat. Occupé tout entier à Damas et dans le Hauran à prêcher et à réfuter les Juifs, il mettait au service de sa foi nouvelle autant d'ardeur qu'il en avait mis à la combattre. Bientôt dénoncé et poursuivi, il fut obligé de se cacher, puis de s'échapper de la ville au moyen d'une ruse ingénieuse : ses disciples le descendirent dans un panier par la fenêtre d'une maison qui surplombait le rempart. Ce lui fut une occasion de satisfaire l'envie qu'il avait de voir Pierre, afin de s'entendre avec lui. Il prit donc la route de Jérusalem, où il n'était plus venu depuis sa conversion. On l'y accueillit froidement et sans dissimuler la crainte qu'il ne jouât la comédie pour mieux perdre la famille où il était entré malgré lui. Heureusement un cœur loyal, Barnabé, lui tendit la main et rompit la glace entre la communauté et le nouveau converti.

Pendant les deux semaines de son séjour, Paul vit si peu de monde que, suivant son propre aveu, personne ne prit garde à lui et ne le connut que par ouï-dire. Parmi les apôtres, il ne visita que Pierre et Jacques. Le Syrien instruit et hardi différait trop de ces disciples ignorants et simples qui, sous prétexte qu'il n'avait pas été mêlé avec eux à la scène sanglante du Golgotha, ne lui accordaient qu'une place secondaire, dont il n'était pas homme à se contenter. Désigné d'une façon spéciale par le mandat qu'il avait reçu directement de Jésus, il entendait bien laisser les Galiléens à leur étroitesse et se vouer à l'apostolat des nations lointaines où il trouverait un auditoire plus docile à sa voix. Aussi s'empressa-t-il de partir pour Césarée. Après quelques jours passés dans cette ville, il se rendit à Tarse, où il reprit son rôle de missionnaire voyageur, rayonnant en tous sens dans la Syrie et la Cilicie.

M. Renan est bien sévère pour cet homme d'action et d'initiative. Sa sévérité frise même l'ingratitude, eu égard aux services que lui a rendus l'apôtre de seconde main. Les autres évangélistes, par leurs contradictions et leurs invraisemblances, ont l'air d'avoir sournoisement préparé des tortures à ceux qui essaie-

raient de dégager la vérité de leurs récits. Jean arrange les siens avec l'intention évidente de faire accroire qu'il a été le plus cher au cœur de Jésus. Luc est d'une autre génération que les premiers apôtres, et d'un autre monde, très peu juif, helléniste plutôt, presque étranger à Jérusalem et aux secrets de la vie qu'on y menait. « C'est lui qui nous a transmis et qui probablement a composé ces délicieux cantiques de la naissance et de l'enfance de Jésus, ces hymnes des anges, de Marie, de Zacharie, du vieillard Siméon, où éclatent en sons si clairs et si joyeux le bonheur de la nouvelle alliance, l'*Hosanna* du pieux prosélyte, l'accord rétabli entre les pères et les fils dans la famille agrandie d'Israël [1]. » Enfin c'est à peine s'il a connu quelques restes de la société primitive des chrétiens, tandis que Paul tient à la Judée par le sang et par ses relations directes avec Pierre et avec Jacques. Sa biographie est connue ; une partie de ses écrits, de l'aveu de tous, présente un caractère d'authenticité incontestable. C'est donc à ce dernier que M. Renan doit la base solide sur laquelle il a construit son monument. Et voici comment il le traite : « Si Paul eût rencontré Jésus vivant, on

1. Saint Paul, p. 134.

peut douter qu'il se fût attaché à lui. Sa doctrine sera la sienne, non celle de Jésus... Un immense danger entra avec cet orgueilleux dans le sein de la petite société de pauvres en esprit qui a constitué jusqu'ici le christianisme. Ce sera un vrai miracle si ses violences et son inflexible personnalité ne font pas tout éclater. » Ce jugement doit avoir été dicté par le besoin de réagir contre l'école qui veut faire de Paul le vrai fondateur de l'institution chrétienne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la tira de sa torpeur, lui ouvrit des horizons plus vastes, et, par une secousse énergique, redonna du nerf et du montant à un corps passablement inerte. En face de Jérusalem confite dans sa juiverie mesquine et jalouse, il créa une seconde capitale, la vraie Église des Gentils, en transportant le foyer des missions à Antioche.

Au premier aspect. cette ville semblait plutôt vouée aux pompes et aux réjouissances des fêtes du paganisme. Admirablement située entre les rives de l'Oronte et les pentes du mont Silpius, elle était partout arrosée de belles eaux fraîches qui couraient à travers les fourrés de myrte, de buis fleuri et de lauriers. Sous les magnifiques platanes qui bordent le fleuve circulait gaiement une population de plus de cinq

cent mille âmes. Les rues étaient bordées de colonnades, les carrefours décorés de statues, œuvres de l'art grec importé par les Séleucides. Une large avenue, formée par deux galeries couvertes, traversait la ville d'un bout à l'autre sur une longueur de plus d'une lieue. La crête des remparts formait avec les rochers une couronne dentelée de l'effet le plus pittoresque. Enfin le culte d'Apollon et celui des Nymphes y étaient en grand honneur.

Il y a de fortes ombres à ce riant tableau, et M. Renan emprunte, pour les accuser, ses couleurs les plus voyantes. Il faut lire dans son ouvrage la description luxuriante des mœurs asiatiques qui s'étalaient sans vergogne et sans frein dans cette troisième capitale de la civilisation. Quelques lignes vont nous en donner un aperçu : « La légèreté syrienne, le charlatanisme babylonien, toutes les impostures de l'Asie, se confondant à cette limite des deux mondes, avaient fait d'Antioche la capitale du mensonge, la sentine de toutes les infamies... C'était un ramas inouï de bateleurs, de charlatans, de mimes, de magiciens, de thaumaturges, de sorciers, de prêtres imposteurs ; une ville de courses, de jeux, de danses, de processions, de fêtes, de bacchanales, un luxe effréné, toutes les folies

de l'Orient, les superstitions les plus malsaines, le fanatisme de l'orgie.... On vit des chœurs de jeunes filles nues prendre part aux jeux sans autre vêtement qu'un simple bandeau... Des troupes de courtisanes nageaient en public dans des bassins remplis d'une eau limpide. » Sauf une ou deux particularités regrettables, un ascète de nos jours ou un républicain farouche ne peindrait pas autrement le Paris d'il y a vingt ans.

De tels excès de corruption appellent naturellement la colère céleste. En l'an 37, un formidable tremblement de terre ébranla le sol de la cité coupable et troubla l'ivresse de ses plaisirs. Ce fut un avertissement pour ce peuple licencieux. La crainte qu'il ne se renouvelât mit en mouvement les imaginations, inspira des idées moins folâtres et ouvrit la voie à la prédication religieuse. En peu de temps la propagande convertisseuse y fit de rapides progrès. Juifs et Gentils, amenés au même bercail et pratiquant la même religion, oublièrent ce qui les séparait auparavant. Pour la première fois la fraternité des races, confondues en un culte commun, devint une réalité.

A Jérusalem, au lieu de se réjouir en apprenant de si nombreuses et si édifiantes conver-

sions, la petite Église en eut du dépit. Elle dépêcha Barnabé vers Antioche pour s'assurer des faits et contrecarrer, s'il était possible, la sœur rivale qui se levait sur les bords de l'Oronte. Barnabé, qui avait donné déjà la preuve de son esprit de tolérance lors de l'entrevue de Paul avec les apôtres, s'efforça, dès son arrivée à Antioche, d'écarter toute cause de désunion. Il voulait le progrès et l'Église ouverte à tous. Aussi approuva-t-il sans conteste ce qu'on avait fait, engageant même à continuer dans cette large voie et il resta sur les lieux pour diriger la propagande. Bien plus, sachant que Paul rongeait son frein à Tarse, impatient du repos où l'avait réduit son caractère peu endurant, il se rendit auprès de lui, lui tendit une seconde fois la main et l'amena à Antioche, où s'ouvrait à cette activité dévorante un champ digne d'elle. Toujours modeste, il s'effaça devant l'apôtre des Gentils, lui laissa l'honneur et la direction du mouvement et se contenta d'adoucir l'âpreté de Paul, comme fit Mélanchton pour Luther et l'abbé Gerbet pour Lamennais.

Une conduite si sage eut les résultats les plus heureux ; sous l'intelligente direction des deux collaborateurs, les affaires prirent une tournure si favorable que les fidèles purent affirmer hau-

tement leur existence. Désignés jusque-là sous le titre général de *croyants,* ils se parèrent du nom de leur fondateur et s'appelèrent désormais *christiani*, vulgo *chrestiani*, chrétiens. Ils firent mieux encore : la communauté mendiante de Jérusalem ne parvenait à vivre, ainsi que Rome plus tard, qu'en absorbant les aumônes du reste de l'univers. Lorsque éclata la famine de l'an 44, elle envoya demander des secours à l'Église d'Antioche. Celle-ci, qui était riche, se montra généreuse ; une collecte, nous dirions aujourd'hui une souscription, fut ouverte et Barnabé chargé d'en porter le fruit à Jérusalem. Il trouva cette ville dans un grand trouble. Hérode Agrippa, devenu dévot avec l'âge et jaloux de plaire aux Juifs ses coreligionnaires, en leur accordant ce qu'ils aimaient le mieux, c'est-à-dire de tracasser les chrétiens, venait d'incarcérer Pierre dans la tour Antonia, en attendant de le juger et exécuter en grande pompe. Le prisonnier parvint à s'évader, on ne sait comment, et la mort du roi, survenue peu après, mit fin à ce commencement de persécution. La Judée retomba sous l'administration des procurateurs romains qui ramenèrent avec eux l'ancienne tolérance.

Qui suivrait de près l'histoire des Juifs depuis

cette époque jusqu'à la prise de leur ville, les verrait s'enflammer d'une belle ardeur de prosélytisme. Ce fut sans doute l'exemple des chrétiens qui les piqua au jeu. D'ailleurs les circonstances y prêtaient : Hérode Agrippa avait laissé d'immenses richesses et, pour épouser les princesses ses héritières, les petits souverains des dynasties vassales des Romains embrassaient le judaïsme. Un marchand de cette religion, appelé Ananie, ayant pénétré, grâce à son commerce, dans le sérail du roi de Mésène, Abennérig, convertit d'un seul coup toutes les femmes qu'il renfermait, devint leur directeur spirituel et, par elles, entra en relations avec un riche prince de la Perse, Isate, qui se fit circoncire. La sœur de ce prince, Hélène, se fixa à Jérusalem, où elle édifia pour sa famille le mausolée qui s'y voit encore. Cette opulente étrangère fut une grande ressource pour un peuple d'affamés. Malgré leur misère, ou plutôt à cause d'elle, ils continuaient à être dupes des voyants ou prophètes qui s'étaient remis à pulluler comme vermine en temps chaud. Des inspirés ou prétendus tels soulevaient le peuple en lui annonçant que Dieu allait le délivrer. L'autorité romaine exterminait par milliers les partisans de ces agitateurs. L'un d'eux, du nom de Theudas, ayant invité la foule

à le suivre au désert, où il promettait, en guise de baptême, de leur faire traverser le Jourdain à pied sec, entraîna ainsi plus de quatre cents personnes. Le procurateur Cuspius Fadus, avec de la cavalerie, dispersa sa troupe et le tua. Cette exécution ne suffit pas à ramener le calme dans Jérusalem. A partir de l'an 48, l'agitation n'y cessa plus; on y sentait une fermentation étrange, une sorte de trouble mystérieux. Les imposteurs se multipliaient de toutes parts. De misérables sicaires se glissaient dans les foules, frappaient leurs victimes et se sauvaient en criant au meurtre.

VII

Simon le magicien. — Débuts de l'apostolat chez les Gentils : Chypre et Asie-Mineure. — Retour à Antioche : démêlés avec les Judéo-chrétiens. — Second voyage de Paul à Jérusalem pour s'entendre avec eux. — Il se propose de les dépister en partant pour l'Ouest.

Sous le règne de Claude se produisit un fait qui jette un jour curieux sur les origines du christianisme et qui apporte une preuve de plus à l'opinion généralement admise que la tentative de Jésus ne fut pas isolée. Il avait eu des précurseurs ; il eut aussi des imitateurs, des émules. Parmi ces derniers le plus célèbre est Simon de Gitton, plus connu sous le nom de Simon le magicien. Nous ne savons de lui que ce que les chrétiens en racontent. Il était de Samarie, ville rivale de Jérusalem et qui, de tout temps, s'efforça de l'imiter, de la contre-

faire. Lorsqu'un roi juif se brouillait avec les prêtres, ce qui arrivait souvent, son premier soin était, pour les vexer, de recourir à la concurrence, en allant faire ses dévotions à Samarie. Rien n'est donc plus naturel que de voir le samaritain Simon prendre à tâche de singer la vie et les enseignements de Jésus. Pour plus de ressemblance avec celui qu'avait tant aimé Marie de Magdala, il eut sa courtisane qui le suivait partout, une certaine Hélène, éprise de lui et de sa parole. Se disant aussi Dieu ou fils de Dieu, il fit des miracles et se créa par des prestiges un rôle presque divin. Les chrétiens, ne pouvant le nier, attribuent sa magie à l'esprit du mal. Ce fut pour les apôtres un ennemi sérieux, un autel élevé contre leur autel. Il balança leur succès. Si l'on en croit les *Actes*, Pierre courait le monde à sa suite, s'efforçant de le réfuter, de détruire par ses propres prédications l'effet désastreux produit sur le passage de l'imposteur. A Antioche, il usa même d'une sorte de supercherie. Ayant mis la main sur un individu qui ressemblait à Simon trait pour trait, il l'envoya prêcher dans la ville. Grande fut la surprise des habitants, quand ils entendirent celui qu'ils prenaient pour leur mage favori se rétracter en termes formels.

Toute la population revint immédiatement à Pierre et renia son rival. La lutte décisive entre les deux partis eut lieu à Rome, en présence de l'empereur. Simon avait annoncé qu'il s'élèverait dans les airs ; il s'éleva en effet, mais, sur un signe de Pierre, il tomba lourdement sur le sol et se creva. Inutile d'ajouter que ce fait et beaucoup d'autres sont de purs mensonges imaginés par les chrétiens dans le but de le démonétiser. Fraudes pieuses, calomnies perfides, tout fut mis en œuvre contre lui, mais en vain. Il eut des disciples, des églises, et sa secte dura jusqu'au troisième siècle.

Pourquoi disparut-elle, alors que le christianisme triomphait de jour en jour? D'où proviennent ces différences de chance et de fortune? Ici l'on peut attribuer l'avortement à la nature même d'une doctrine plus intelligible à des spinozistes qu'au vulgaire. En voulez-vous un échantillon? « Au sein de l'infini tout existe réellement en puissance, tout passe à l'acte et à la réalité par la conscience de l'homme, par la raison, le langage et la science. » M. Renan, à qui j'emprunte cet amphigouri, lui a-t-il prêté un peu du sien? Les deux systèmes ont vraiment un air de parenté.

Revenons à Antioche avec Barnabé, qui

amène de Jérusalem un disciple intime de Pierre, son cousin Jean Marc, un collaborateur animé de leur esprit, que les apôtres envoyaient à Paul. Celui-ci l'accepta d'abord et consentit à l'associer à l'œuvre à laquelle il se dévouait tout entier, convaincu que Dieu l'avait choisi pour cela dès le ventre de sa mère. C'est à Antioche et en ce moment que naquit l'idée de grandes missions destinées à convertir les païens, en commençant par ceux de l'Asie-Mineure. On avait franchi maintenant les premières années, les plus difficiles en toute entreprise, et la riche cité fournissait aux prédicateurs l'argent, ce nerf de la religion comme du reste. Ils partirent donc tous trois vers l'Orient, à la conquête pacifique du monde romain, dont l'étendue ouvrait un champ immense à leur pieuse ambition. Pour la première fois le christianisme, confiné jusque-là en Syrie et en Judée, quitte réellement sa terre natale et se lance dans le vaste monde.

De Séleucie, port d'Antioche, ils s'embarquèrent pour Chypre, le pays de Barnabé, que peuplait un mélange de Phéniciens et de Grecs. Ils n'y firent que peu de prosélytes, car Paul, contrairement à son habitude de visiter les églises qu'il avait fondées, n'y revint jamais. De

Chypre, les trois voyageurs passèrent en Asie-Mineure, où le terrain, ce semble, était plus propice. Cette vaste et fertile contrée, habitée par une race indolente et paisible, morcelée en cent provinces ou États différents, s'inquiétait peu de sa nationalité. Ne tenant ni à ses usages ni à son indépendance, elle accueillait à bras ouverts les gens, les mœurs et les institutions religieuses ou politiques venus du dehors. Un enfant du pays, Denys d'Halicarnasse, dans son histoire écrite en l'honneur des Romains, n'avait aucune peine à persuader à ses compatriotes que ce peuple était de même sang qu'eux et que sa gloire était en partie la leur. « Ces pays mous, gais, voluptueux, d'Asie, de Syrie, pays de plaisir, de mœurs libres, de laisser-aller, habitués à recevoir la vie et le gouvernement d'ailleurs, n'avaient rien à abdiquer en fait de fierté et de traditions [1]. »

Arrivés à l'embouchure du Cestrus, en Pamphylie, Paul et ses amis remontèrent le cours de ce fleuve sur un espace de deux ou trois lieues, pour débarquer à Perga, grande et florissante ville, où Diane avait un temple presque aussi renommé que celui d'Éphèse. Là éclata

1. *Conférences d'Angleterre.*

entre Paul et Marc, brouillés depuis Paphos, une rupture définitive. Marc, devinant que son exclusivisme judaïque allait subir de nombreux échecs, préféra se retirer et partit pour Jérusalem. Paul et Barnabé escaladèrent de compagnie quarante lieues de montagnes et parvinrent au cœur des hauts plateaux de la péninsule, à une autre Antioche, appelée aussi Pisidie ou Césarée. On leur fit un assez fâcheux accueil. Dès la seconde visite de Paul à la synagogue, les Juifs indignés troublèrent la prédication et les firent chasser. Après avoir secoué sur la ville la poussière de leurs pieds, les deux missionnaires parcoururent en cinq jours, à travers une contrée fertile, la distance qui sépare Césarée d'Iconium, où ils furent reçus amicalement. Ils s'y fixèrent et y établirent le second centre de leur apostolat. Le lieu était favorable ; la population, honnête et de mœurs pures, ne tenait plus guère à ses vieux cultes. Suivant un roman populaire du troisième siècle, Paul y aurait conquis à la foi la touchante et fidèle Thécla. Ses succès éveillèrent, là aussi, la jalousie des Juifs qui, au moyen d'une émeute et à coups de pierres, les obligèrent de s'enfuir. Contournant le Taurus, peu élevé à cet endroit, Paul et Barnabé se rendirent à Lystres

et à Derbé, deux petits bourgs de la Galatie, retirés, un peu sauvages, mais où les Juifs, par bonheur, se trouvaient en petit nombre. Paul y gagna à sa foi le jeune Timothée qui deviendra plus tard son bien-aimé disciple. Comme il avait en même temps guéri un boiteux, les habitants naïfs prirent ces deux étrangers pour des dieux, Jupiter et Mercure, voyageant sous forme humaine, et, malgré leurs protestations, ils voulurent les adorer. Déjà même le prêtre de Jupiter, dont le temple était près de la ville, amenait des taureaux et apportait des couronnes devant leur maison, s'apprêtant à leur offrir un sacrifice, lorsque l'apôtre le repoussa avec indignation. Combien d'autres fois le christianisme n'a-t-il pénétré dans un pays qu'en se greffant sur l'ancienne religion, en adoptant, de gré ou de force, les idées superstitieuses du paganisme? Pour triompher du vieux culte, le nouveau lui emprunta les cérémonies extérieures qui amusent l'imagination par des spectacles et des représentations plastiques. En France même, nous en avons mille indices sous les yeux. Il y a dans tout culte une foule de pratiques essentiellement vulgaires, matérielles, et confinant au fétichisme, dont elles sont peut-être un héritage. On les rencontre dans les religions les

plus éloignées. En Chine, par exemple, les prêtres se revêtent d'ornements bariolés, marmottent sans cesse des kyrielles de chapelets, chantent en procession et multiplient les génuflexions, absolument comme nos prêtres catholiques. Eux aussi vénèrent des reliques, se servent d'eau bénite, prient pour les morts et recommandent, s'ils ne les pratiquent guère, la continence, le jeûne et les austérités. Les missionnaires, pour expliquer une similitude si fâcheuse, n'ont pas manqué de dire que c'étaient là des momeries inventées par le diable pour ridiculiser le vrai Dieu. Reste à savoir quelle est, en revanche, l'opinion des prêtres chinois.

Avant de quitter les Galates, Paul choisit parmi eux quelques anciens, pour être, en son absence, dépositaires de son autorité, puis il partit et fonda en passant une église à Perga. Son retour à Antioche fut salué par des cris de joie, et c'était justice. En peu de temps et malgré les médiocres ressources dont il disposait, il avait défriché un terrain considérable, admis résolument les païens au nombre des fidèles et créé pour la foi nouvelle un foyer puissant. Bientôt, quand les désastres fondront sur les églises de Palestine, celles d'Asie-Mi-

neure deviendront l'asile des croyants, une seconde patrie chrétienne.

Un cruel souci néanmoins troublait son âme et l'empêchait de goûter en paix le fruit de ses travaux, c'était son dissentiment avec les Judéo-chrétiens, dont quelques émissaires étaient venus le chicaner à Antioche même. En n'exigeant pas la circoncision des néophytes, en ne les astreignant à aucune des mesquines observances imposées par le judaïsme, il obtenait de plus nombreuses adhésions et attirait à lui beaucoup d'honnêtes païens qui, sans cela, se seraient refusés au joug écrasant de la bigoterie hébraïque. Mais l'accès facile qu'il leur ouvrait ainsi choquait le fanatique amour-propre de Jérusalem. Le petit peuple, chassé du reste de la terre, et réfugié à l'ombre de son temple, sur un sol que nul ne songeait à lui disputer, voyait d'un mauvais œil celui qui prétendait verser le monde entier dans la famille d'Abraham. Pour eux, Jésus, que Paul tenait pour un être divin, ne le cédant qu'à Dieu le père, était un prophète juif comme les autres, qui continuait la loi sans la détruire. On ne devait donc arriver à lui qu'en passant par le judaïsme, c'est-à-dire en subissant d'abord la circoncision. Manger avec un incirconcis !

voilà un affront qu'ils ne pouvaient tolérer.

Cette aversion, disons-le à leur décharge, n'était qu'un juste retour de celle que, depuis longtemps, ils inspiraient eux-mêmes. Par tout pays grec ou romain, le circoncis ne pouvait se montrer sans devenir aussitôt le point de mire des railleries. Il n'apparaissait pas au gymnase ni aux bains sans qu'un doigt moqueur attirât le regard sur le membre ébréché, qui faisait de lui un être à part, même au physique. Infirmité ridicule, surtout aux yeux des femmes. Aucune païenne,—les mijaurées!—n'eût consenti à l'épouser, tandis que ses propres sœurs ou filles acceptaient si volontiers l'union avec les païens, lorsqu'un de ceux-ci les recherchait pour leur beauté ou leur fortune. Enfin il n'y avait pas jusqu'à son horreur pour la viande de porc qui ne fît rire à ses dépens.

Le chrétien resterait-il éternellement noué, rivé au Juif, sectaire obscur d'une religion méprisée, ou s'en détacherait-il nettement pour faire souche à part et fleurir indépendant? Là était toute la question. Si les saints de Judée continuaient à dicter la loi, le placenta ne serait pas tranché, la secte de Jésus s'éteindrait en peu d'années, comme avait fait celle de Jean. Paul l'avait si bien senti, qu'il finit par déclarer la cir-

concision inutile, après l'avoir prescrite dans la première période de sa prédication. Afin de conjurer le péril en faisant accepter sa réforme à ceux de Jérusalem, il partit pour cette ville, en compagnie de Tite, jeune incirconcis d'Antioche qu'il avait lui-même baptisé.

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis la mort de Jésus, et les apôtres, en devenant vieux, n'avaient pas changé. Sorte de sénat conservateur, hostile aux révolutionnaires, ils régnaient pacifiquement sur le petit troupeau, sans prérogatives extérieures ni avantages matériels. Jacques, frère du Seigneur, Jean, fils de Zébédée, et Pierre étaient les trois colonnes de la communauté. Pierre, le plus accommodant des trois, eût bien voulu contenter tout le monde. Son rôle ressemble fort à celui qu'on attribuait à Dupont de l'Eure en 1848. A la fois partisan de la circoncision avec les Juifs et pour les incirconcis avec Paul, il s'affligeait tout bas du scandale de leurs disputes.

Paul le rassura amicalement : « Nous pouvons nous entendre, lui dit-il ; à toi l'évangile de la circoncision, à moi l'évangile du prépuce. » Il le conquit d'ailleurs par le récit de ses courses apostoliques et l'enflamma si bien que, à partir de ce jour, on vit Pierre, en dépit de ses cin-

quante ans, s'absenter de Jérusalem et mener à son tour la vie errante de missionnaire. Pour le moment, il fit prévaloir l'avis d'ajourner toute solution. Le seul moyen d'échapper aux problèmes qui divisent, n'est-ce pas de les laisser s'user d'eux-mêmes et se résoudre insensiblement? On l'écouta : rancune tenante, les deux partis restèrent unis dans l'œuvre commune.

Désireux de gagner à tout prix ses adversaires, ou de les réduire enfin au silence, Paul consentit à secourir, avec les ressources des autres Églises, celle de Jérusalem, qui fut toujours aux abois et qui se composait d'une tourbe affamée, dont on ne fermait la bouche qu'en lui emplissant le ventre. Plein de courroux contre des gens qui rétrécissaient à plaisir la voie large où Jésus avait appelé les hommes, il consentit toutefois, par condescendance et pour avoir la paix, à la circoncision de Tite : « J'ai été Juif avec les Juifs, pour gagner les Juifs, » disait-il plus tard, comme excuse de cette concession. En revanche, les Hiérosolymites chargèrent deux de leurs délégués de l'accompagner à Antioche, de désavouer l'intolérance des frères trop zélés qui avaient troublé cette Église et de rendre bon témoignage

à Paul et à Barnabé dont on reconnaissait le dévouement et les services.

Heureux d'obtenir à ce prix sa liberté d'action, Paul s'empressa de repartir pour Antioche, où l'attendait un grand chagrin. Sitôt arrivé, il avait proposé à Barnabé d'aller ensemble voir les Galates ; mais ce disciple, jusque-là soumis et docile, qui, dans ses pérégrinations, n'emmenait, comme son maître, aucune compagne, qui travaillait comme lui de ses mains et n'acceptait rien de personne, qui s'était toujours effacé devant l'apôtre des Gentils, Barnabé manifesta cette fois l'intention de prendre avec eux Jean Marc. Paul en voulait trop à ce judéo-chrétien de les avoir abandonnés dès Perga, pour consentir à une seconde épreuve ; il refusa et partit seul avec Silvas ou Sylvanus, un des acolytes à lui adjoints par l'Église de Jérusalem. A Lystres il retrouva Timothée, devenu un excellent sujet, et qui désormais sera pour lui un fils dévoué, un secrétaire sans égal. Pour éviter de nouvelles contestations, il le circoncit, puis, ayant fait promettre aux Galates de ne pas écouter d'autre docteur que lui, il traversa la Mysie et, après une marche de près de cent lieues, arriva en face de Ténédos, à Troas, bourgade bâtie sur l'emplacement où fut Troie.

Chacun lira avec plaisir, dans le volume que lui a consacré M. Renan, la description de ces voyages à travers l'Asie-Mineure [1], pleins de doux ennuis et de rêveuse mysticité, mélange singulier de tristesse et de charme : « Souvent la route est austère ; certains cantons sont singulièrement âpres et pelés. D'autres parties, au contraire, sont pleines de fraîcheur et ne répondent nullement aux idées qu'on s'est habitué à renfermer sous ce mot vague d'Orient. L'embouchure de l'Oronte marque, sous le rapport de la nature, une ligne parfaite de démarcation. L'Asie-Mineure, pour l'aspect et pour le ton du paysage, rappelle l'Italie ou notre Midi, à la hauteur de Valence et d'Avignon... Les haltes sont délicieuses. Un repos d'une heure, un morceau de pain mangé sur le bord de ces ruisseaux limpides courant sur des lits de cailloux, vous soutient pour longtemps. »

A Troie, Paul rencontra un Macédonien lettré, le médecin Lucain ou Luc, celui qui, sous son inspiration, écrira le premier l'histoire des origines chrétiennes et qui s'éprit pour lui d'une

1. Le consciencieux historien, non content des notions pourtant si exactes et si abondantes qu'il avait recueillies lors de sa mission de Phénicie, a visité de nouveau ces contrées en 1864-1865.

vive et respectueuse amitié, dont il lui donna immédiatement la preuve en le suivant en Macédoine. Paul méditait depuis longtemps de conquérir à la foi ce pays et la Grèce. Il espérait sans doute, en passant la mer, décourager le mauvais vouloir des Hiérosolymites, se débarrasser de leur contrôle, de leur espionnage, et retremper lui-même son indépendance sur cette antique patrie de la liberté. Là, du moins, habitait une race vaillante, intelligente, moins facile à séduire que les Galates, et qui n'irait pas, comme eux, donner toujours raison au dernier qui leur parle.

VIII

Missions de Macédoine et de Grèce. — Accueil différent que reçoit Paul à Athènes et à Corinthe. — Epitre aux Corinthiens et retour chez les Galates.

De Néapolis où ils ont débarqué, Paul, Luc, Silas et Timothée gagnent Philippes, dont les Romains avaient fait une de leurs colonies avec les débris du parti d'Antoine. Elle était peuplée d'agriculteurs aisés que leurs mœurs honnêtes et douces prédisposaient à recevoir l'évangile. La Grèce, si habile à créer, n'avait pas su tirer de sa philosophie ni de la science un enseignement populaire, un remède contre les superstitions et crédulités. Aussi l'esprit des masses restait-il ouvert à toutes les nouveautés. Ils en avaient assez de ces dieux, insensibles à la souffrance et aux larmes, dont le regard se détourne de nos misères et ne peut supporter le spectacle

de la mort. Diane, la chaste vierge, malgré sa bienveillance pour Hippolyte, refuse de l'assister jusqu'à la fin et s'éloigne de lui à l'heure même où il aurait le plus besoin d'être consolé. Le christianisme, au contraire, soutient la faiblesse humaine dans ses épreuves et la réconforte à ses moments les plus tristes. Les femmes surtout écoutaient avec ravissement ces hommes étrangers qui, au péril de leur vie, annonçaient le monde futur à la veille de naître, où elles auraient place à côté de leurs époux, de leurs fils, de leurs frères, elles si négligées, si effacées jusque-là. Ces épouses vertueuses, désertant un paganisme usé, apportaient avec empressement des hommages furtifs à la religion qui parlait à leur cœur ; une si consolante doctrine exerçait sur leur âme des séductions sans pareilles. Par elles le culte nouveau pénétra dans toutes les familles. Gardiennes des secrets de l'Église, elles couraient les plus grands dangers, supportaient tous les tourments plutôt que de rien divulguer. La première qui, à Philippes, se convertit, s'appelait Lydia et était marchande de pourpre. Elle accueillit dans sa maison les quatre apôtres et les y garda plusieurs semaines, ce qui leur permit de se rendre, chaque samedi, sur le bord du Gangitès,

petite rivière où Brutus et Cassius avaient perdu la liberté du monde, et d'y évangéliser les Juifs. Bientôt d'autres femmes suivirent l'exemple de Lydia ; Evodie, Syntiché, devinrent avec elle les premières diaconesses, aidant les prédicateurs de leur zèle, les secourant de leur bourse. Paul, qui n'aimait pas à manger gratis le pain d'autrui, accepta pourtant leurs offrandes, considérant que le pays était riche et peu chargé de pauvres Juifs.

Il eût pu prolonger son séjour sans l'aventure fâcheuse de la Pythonisse qu'il exorcisa, privant ainsi ses maîtres du beau profit qu'ils en retiraient. Ils lui intentèrent un procès et le traînèrent à l'agora devant les duumvirs. On le condamna, ainsi que Silas, à recevoir la bastonnade. Tous deux furent ensuite jetés dans les cachots, les fers aux pieds ; mais ils déclarèrent leur qualité de citoyens romains et on s'empressa de leur rendre la liberté. Lydia les reçut comme des martyrs.

Laissant Luc et Timothée à Philippes, Paul se rendit avec Silas à Thessalonique et y prêcha de nouveau Juifs et Gentils. Sa parole, écoutée avec respect, germa rapidement dans les cœurs. En peu de temps l'église de cette ville devint un modèle qu'il se plut à citer et dont la

bonne odeur se répandit partout comme un parfum d'édification. Elle rivalisait avec celle de Philippes en piété, en attentions délicates pour l'apôtre, qui ne dépensa nulle part plus d'ardeur, de tendresse, de grâce pénétrante. « Cet homme naturellement vif, emporté, était, dans ses missions, d'une douceur, d'un calme surprenant : c'était un père, une mère, une nourrice, comme il le dit lui-même. Son austérité, sa laideur même, ne faisaient qu'ajouter à son charme [1]. » Il eut tant de succès que les Juifs en prirent de l'ombrage et le forcèrent à s'éloigner. Leur haine le poursuivit jusqu'à Bérée, où il avait opéré de nombreuses conversions. Un tel acharnement le poussa à quitter la Macédoine, désormais conquise à Jésus, et à transporter le théâtre de sa prédication au cœur même de l'hellénisme, à Athènes.

A ce moment Athènes, qui n'était plus la ville de Thésée et pas encore la ville d'Adrien, avait perdu en partie son ancienne splendeur. La Rome d'Auguste l'éclipsait et, comme école d'instruction variée, on lui préférait Marseille. Cependant les grands de Rome et les Césars avaient pour elle des attentions pleines de déférence, tenant fort

1. *Saint Paul*, p. 159.

à constater qu'ils la laissaient libre et honorée. Elle avait toujours ses poètes, ses rhéteurs, ses philosophes hautement respectés, largement rétribués. Ses mystères d'Éleusis exerçaient un puissant attrait sur le monde païen tout entier. Enfin la culture intellectuelle y était plus développée que partout ailleurs.

Quel sentiment Paul éprouva-t-il au contact de cette race fine et sensée, à la vue de l'acropole décorée de tant de monuments alors intacts et purs? Il rencontrait là pour la première fois son plus sérieux ennemi, l'esprit éveillé, sceptique, moqueur, prompt à saisir le ridicule des choses les plus saintes et amoureux avant tout de beauté, mais de beauté purement humaine. Belle humeur et joie de vivre éloignaient toute idée de l'autre monde. Les Athéniens ne connaissaient, en fait de religion, que le culte de la patrie, des institutions de leur cité, la divinisation poétique des plus illustres parmi leurs ancêtres. L'attachement aux vieux souvenirs du pays les détournait des croyances exotiques. Comment charmer l'oreille et toucher le cœur d'un peuple heureux et content de lui, en possession de tout ce qui émeut agréablement l'âme et l'élève sans effort, pour qui les artistes ont réalisé l'idéal sous toutes les formes et qui

place à portée de sa main, sur une montagne peu élevée, l'assemblée de ses dieux, afin de se les rendre plus familiers? N'allez point lui démontrer que cela deviendra bientôt fade, parce que cela n'a rien d'infini ; il vous rirait au nez. Point ennemi des curiosités venant du dehors, il demande à les voir, à les toucher et tient à leur donner une forme visible. Lorsque Paul, dans sa langue incorrecte et dure, se mit à leur prêcher la résurrection, *anastasis*, ils se demandaient étonnés si Anastasie et Jésus étaient quelque nouveau couple divin, issu du cerveau de ce rêveur oriental. Les plus polis disaient, par manière de plaisanterie : « Nous t'écouterons là-dessus une autre fois. »

Une indifférence si railleuse irritait Paul et son esprit s'aigrissait à la vue de toutes ces statues de déesses et de dieux qui semblaient repousser le sien, le seul vrai, croyait-il. Rien cependant ne me paraît légitimer le couplet élégiaque arraché par la situation à M. Renan : « Ah ! belles et chastes images, vrais dieux et vraies déesses, tremblez ! Voici celui qui lèvera contre vous le marteau. Le mot fatal est prononcé : vous êtes des idoles ; l'erreur de ce laid petit Juif sera votre arrêt de mort. » Joli trémolo plaintif et capable d'attendrir, si l'on ne

savait que le christianisme se montra en Grèce assez respectueux des monuments et des chefs-d'œuvre de l'art antique.

La passion, quand elle est ardente, atteint presque toujours à l'objet de son vœu ; celle de Paul, à force de s'ingénier, trouva une issue pour se satisfaire. Certains autels d'Athènes portaient l'inscription *aux dieux inconnus*[1]. Il partit de là pour demander à prêcher devant l'Aréopage en faveur de ce Dieu inconnu auquel la piété des Grecs rendait inconsciemment hommage. Son éloquence ne produisit aucun effet, faute de rencontrer dans l'assemblée cette disposition religieuse, tendre et profonde, qui partout ailleurs prédisposait les âmes au christianisme. Dépité de son échec, le premier et le seul qu'eût éprouvé sa parole, l'apôtre, sans attendre Timothée, qu'il avait envoyé à Thessalonique, repartit pour Corinthe, ne laissant pas d'église derrière lui, mais seulement des disciples isolés, Denys l'aréopagiste, une femme nommée Damaris et quelques autres. Le christianisme, implanté plus tard dans la ville par un

1. Après une peste qui avait ravagé Athènes, Épiménide fit conduire sur la colline de l'Aréopage plusieurs brebis blanches et noires et les laissa aller. Chacune fut immolée au lieu où elle s'arrêta et un autel y fut consacré aux dieux inconnus.

de ses disciples, ne prit réellement pied dans le Parthénon qu'au VIe siècle. « L'Église d'Athènes n'eut jamais la suite et la fermeté de certaines autres; son caractère à part fut de produire des penseurs chrétiens individuels [1]. »

La vieille Corinthe, détruite par Mummius, avait été remplacée par une colonie d'affranchis romains qui firent d'elle un centre de grand commerce, une de ces villes mêlées et cosmopolites où l'on regarde plus au gain qu'à la vertu. Les mœurs y devinrent aussi licencieuses que jadis. Paul s'y établit comme tapissier chez un ménage, Aquila et Priscille, qui exerçaient le même métier. Après un infructueux essai de prédication à la synagogue, il se tourna vers les Gentils et tint ses conférences dans la maison d'un païen craignant Dieu, Titus Justus. Il y eut pour auditeurs des hommes du peuple, gens simples et sans instruction, sans distinction sociale.

Les doctrines révolutionnaires recrutent d'abord leurs partisans parmi les déshérités de ce monde, et ceux-ci les épousent avec d'autant plus de feu qu'ils les comprennent moins ou qu'elles sont plus absurdes. Tout ce ramassis

1. *L'Église chrétienne*, p. 38.

de va-nu-pieds, de matelots, de filles perdues qui peuplent un port de mer, accourait au baptême, sans croire que cela lui imposait l'obligation de renoncer à ses plaisirs. On vit peu après le triste spectacle de chrétiens incestueux, de gens ivres, assis à la table du Seigneur. A l'origine, le festin eucharistique était un souper à la clarté des lampes où chacun mangeait, à sa faim, des mets apportés de côté et d'autre et mis en commun. A Corinthe les scènes de bombance qui suivaient les sacrifices païens ne tardèrent pas à se reproduire. Chacun ne mangeait que ce qu'il avait apporté lui-même, et plusieurs se levaient de table le ventre vide tandis que d'autres s'y gobergeaient, saouls et repus. L'immoralité exerça dans l'église des effets si désastreux que Paul, après son départ, écrivit aux Corinthiens une épître pour interdire tout rapport avec les personnes dont la vie n'était pas pure. « Si l'on ne doit fréquenter que des saints, ripostèrent les Grecs, ce n'est pas Corinthe seulement, mais le monde entier qui deviendra inhabitable. »

Il fallut donc biaiser avec l'austérité, céder quelque peu à la faiblesse humaine, user de la tolérance avec laquelle l'Église a pris ensuite l'habitude de mitiger ses défenses, transiger

avec les vices que le tempérament impose et lâcher le frein, crainte qu'il ne casse. Que sert de déclarer la nature mauvaise, de la contrarier, de la mater à chaque pas ? Elle se rit de vos obstacles et reprend bientôt le dessus. Ainsi un incestueux, d'abord voué à Satan, et qui, malgré l'excommunication, n'en avait pas moins continué de vivre, finit par être toléré. On avait recommandé la chasteté absolue, présenté la virginité comme un état parfait et le mariage établi comme un moindre mal ; on dut en rabattre. La prescription n'était praticable qu'en vue de la fin prochaine du monde et de la venue imminente du Christ. « Hélas ! le Christ ne vint pas. Tous moururent les uns après les autres. Paul, qui croyait être de ceux qui vivraient jusqu'à la grande apparition, mourut à son tour. Nous verrons comment ni la foi ni l'espérance ne s'arrêtèrent pour cela [1]. » En attendant, la loi morale fut adoucie. L'apôtre reconnut que la virginité ne produit rien de fructueux et il ennoblit le mariage en faisant de l'union des deux époux un symbole de l'alliance de Jésus avec son Église.

Ces primitives sociétés de chrétiens n'avaient

1. *Saint Paul*, p. 415.

encore ni temple ni culte bien réglé. Les assemblées se tenaient d'ordinaire chez celui des frères dont la maison était la plus commode, dans quelque salle du haut, fraîche et bien aérée. C'est là qu'on recevait ses amis, qu'on faisait les repas mystiques, qu'on priait, qu'on déposait les morts avant de les ensevelir.

Pendant ses dix-huit mois de séjour à Corinthe, Paul y contracta de profondes amitiés, bien que le goût des Grecs pour la dispute lui déplût. Sa vie apostolique y atteignit au plus haut degré d'activité. Il créait dans toute la contrée de nouveaux foyers de propagande, entre autres à Kenchrées, port de Corinthe sur la mer Égée, où il fut activement secondé par une précieuse diaconesse, Phœbé, personne des plus empressées à lui rendre service et qui, un jour, cacha sous les plis de sa robe l'écrit qui devait régler la foi du monde. Chacune de ces Églises était pour lui comme une fiancée qu'il avait promise au Christ et qu'il voulait garder pure. Parlant de celles de Macédoine, il se représente vis-à-vis d'elles comme la nourrice réchauffant ses nourrissons en son sein, comme un père veillant sur ses enfants. Leur docilité sans bornes, la pureté de leurs mœurs, leur cordialité franche, à laquelle il avait dû de si

bons jours, inondaient son âme de tendresse. Il ne pouvait surtout se détacher de Thessalonique, où il avait rencontré tant de simplicité et laissé de si vives affections. Timothée, qu'il employait à visiter les frères dont il était éloigné, ne parvenait pas, eût-il été infatigable, à satisfaire à l'immense ardeur de son maître. C'est alors que Paul résolut de communiquer avec eux par correspondance, en leur expédiant des courriers, moyen de communication déjà usité entre les synagogues. Ce fut, pour ainsi dire, le premier enseignement dogmatique introduit dans l'Église. Ces lettres, lues publiquement à l'office des dimanches, faisaient entendre la voix du maître absent, redisaient ses leçons et leur conféraient une autorité grandie par la distance. On les conservait pieusement aux archives comme un document sacré, une règle bonne à consulter en tout temps sur les points de doctrine. Les évangiles n'étaient pas rédigés encore ; on n'en connaissait que les aphorismes laissés par Jésus dans la mémoire de ses disciples, qui s'y étaient gravés profondément, il est vrai, mais dont le texte n'était pas fixé, tandis que ces épîtres, dictées par l'apôtre et auxquelles il ajoutait quelques mots de sa main pour en garantir l'authenticité, portaient

avec elles je ne sais quoi de plus impératif [1].

En quittant Corinthe [2] pour retourner en Asie, Paul emmena avec lui Aquila et Priscille, qui devaient s'arrêter à Éphèse, tandis qu'il irait lui-même à Jérusalem essayer de prévenir une rupture rendue inévitable par l'intolérance de Jacques. Ce frère de Jésus, profitant de l'absence de Pierre qui, en compagnie de sa femme et de Jean Marc, évangélisait de ville en ville, s'était constitué chef de l'Église et ne tenait pas à ce qu'on fît des prosélytes. Pape vieilli, opiniâtre dans sa résistance, il détestait cordialement l'intrus qui forçait les portes du temple avec des gens recrutés de

1. Voici le portrait de l'auteur des épîtres enlevé de main de maître : « A la fois vif, rude, poli, malin, sarcastique, puis tout à coup tendre, délicat, presque mièvre et câlin, ayant l'expression heureuse et fine au plus haut degré, habile à semer son style de réticences, de réserves, de précautions infinies, de malignes allusions, d'ironies dissimulées, il devait exceller dans un genre qui exige avant tout du premier mouvement. » Quel magicien et quel enchanteur que le talent ! il permet de décrire un homme disparu depuis des siècles avec la familiarité de quelqu'un avec qui, passez-moi l'expression, on aurait couché la veille.

2. La synagogue avait essayé, là comme ailleurs, de lui susciter des embarras et de prévenir contre lui l'autorité romaine ; mais le proconsul était un frère de Sénèque, un homme d'esprit et une belle âme, un ami des poètes, des écrivains, adoré de qui le connaissait ; il refusa tout net aux Juifs de se mêler de leur chamaillis.

tout bord. Il eut même l'idée d'une contre-mission chargée de surveiller, d'espionner peut-être, en tout cas de combattre l'apôtre des Gentils. Lorsque celui-ci débarqua à Antioche, il y trouva des émissaires venus de Judée pour prescrire la circoncision obligatoire et soutenir que nul ne pouvait prêcher sans une autorisation de Jacques. Sur ces entrefaites survint Pierre. Toujours prudent et avisé, ne pouvant contenter l'un sans froisser l'autre, il s'isola, vécut à l'écart et refusa tout rapport avec les incirconcis. Paul, ainsi méconnu chez lui, insulté au berceau même de son apostolat, perdit patience. Il y allait de sa liberté d'action, de l'avenir même du christianisme. Dans la première assemblée de fidèles, il apostropha Pierre, lui demandant si, oui ou non, Jésus avait abrogé la loi de Moïse. A la fin leur dissentiment se termina par l'éloignement des émissaires Hiérosolymites [1].

Pour échapper à des disputes qui l'eussent détourné de son but et amoindri, Paul prit Tite avec lui et partit pour le pays des Galates. Des

1. Comme l'enthousiasme religieux n'a jamais supprimé les faiblesses humaines, les Hiérosolymites, furieux contre Paul le désigneront désormais par le sobriquet de *Nicolas* et ses disciples par celui de *Nicolaïtes*.

émissaires de Jacques avaient troublé la conscience de ces bons montagnards par leurs accusations contre lui et avaient décidé plusieurs d'entre eux à se faire circoncire. Paul avait dû leur écrire à ce propos et il en avait profité pour s'affranchir de toute tutelle, en prenant dans son épître, comme un défi à Jacques, le titre suivant : *Paul apôtre, non par la grâce des hommes, mais par la grâce de Jésus-Christ.* Sa visite et ses explications verbales achevèrent de lui ramener tous les cœurs.

IX

Lutte à Éphèse entre le vieux culte et le nouveau. — Collecte pour les pauvres de la Judée. — Troisième voyage de Paul à Jérusalem ; son arrestation et son départ pour Rome. — Exposé de principes.

Éphèse, où vint Paul au sortir de la Galatie, était, comme Corinthe, une ville cosmopolite, attachée par intérêt à son culte de Diane. Elle tenait à cette déesse et à son temple dont elle retirait de gros profits. Outre les étrangers que la merveille attirait, il y avait un grand nombre d'orfévres constamment occupés à fabriquer des *naos* d'Artémis, des réductions qu'emportaient les voyageurs, afin d'avoir sous les yeux dans leur maison l'image du fameux sanctuaire. Ajoutez à cette industrie celle des marchands d'amulettes et de médailles, les joueurs de flûte, les courtisanes et les eunuques, accompagne-

ment obligé de tout pays où les prêtres abondent. Le conte que nous connaissons tous par la ravissante version de La Fontaine, *la Matrone d'Éphèse*, indique aussi que l'on cultivait dans cette ville l'art de flatter l'imagination. Poètes ni romanciers ne faisaient défaut ; les nouvelles éphésiennes luttaient de vogue avec les fables de Milet. Aussi les gens qui recherchent les joies de la vie s'y donnaient-ils rendez-vous de tous côtés. On n'y était point sévère sur l'article des mœurs. Envahie par la mollesse de l'Asie ionienne, Éphèse jouissait, même auprès des Grecs, d'une fâcheuse réputation. Ce n'était pas, à vrai dire, un inconvénient pour le christianisme, qui a toujours prospéré dans ce qu'on appelle la corruption des grandes villes et qui, le plus souvent, remarque M. Renan, n'est qu'une vie plus pleine et plus libre, un plus grand éveil des forces intimes de l'humanité. Dans un tel lieu, Paul n'avait pas à craindre l'esprit philosophique et scientifique qui l'avait arrêté tout court à Athènes ; il trouvait au contraire un premier point d'appui dans les nombreuses juiveries de la ville. Il se logea, comme à Corinthe, chez Aquila et Priscille et travailla avec eux. On suppose qu'Apollonius de Tyane passa par Éphèse vers le même temps.

Il y avait place dans la cité opulente et vicieuse pour plus d'une crédulité.

L'ardeur de Paul à Éphèse fut extrême; il sentait de jour en jour sa parole fructifier et se répandre au loin. Un grand nombre d'autres villes, Pergame, Smyrne, Sardes, pour ne citer que les plus connues, recevaient les germes de la foi, se couvraient d'églises. Un de ses amis, Épaphoras de Colosses, évangélisa la vallée du Lycus. Ses autres collaborateurs ou catéchistes voyageaient sans cesse, allaient partout répandre la foi. Sitôt accueillis, ils étaient gardés comme des trésors ; chacun s'empressait de les héberger et de les nourrir. Quelques-uns pénétrèrent sans doute en Phrygie, en Bithynie, dans la Cappadoce et le Pont : « Le christianisme s'alluma dans toute l'Asie-Mineure comme un soudain incendie [1]. »

Tout en présidant à cette vaste propagande, Paul ne perdait pas de vue ses fondations antérieures. Corinthe, notamment, lui inspirait de vives inquiétudes. Un grec lettré, Apollos, sorte de sophiste néo-platonicien, curieux et chercheur d'idées, moins apôtre que beau parleur, y était venu d'Éphèse et, par sa faconde et son ama-

1. *Saint Paul*, p. 366. Du côté de l'Orient, le Tigre est la borne que le christianisme ne dépasse pas avant les Sassanides.

bilité, il avait tourné toutes les têtes. Les Grecs, amis du changement, traitaient maintenant Paul d'homme grossier. « De quel droit, disaient-ils, nous est-il venu prêcher un Messie qu'il n'a pas vu ? » Apollos ne le connaissait pas et ne lui était nullement hostile ; il n'y avait entre eux aucune différence d'opinion. Peut-être n'avait-il pas en lui l'étoffe nécessaire, le feu, la ténacité qu'exige une lutte si pénible et si longue. Ne demandons pas de telles qualités à ces amateurs volages qui essaient beaucoup de sectes sans se tenir résolûment à aucune. Trop au-dessus des petitesses apostoliques pour accepter un rôle qu'on lui imposait, il planta là les Corinthiens et retourna à Éphèse. Mais son départ n'arrêta pas les discussions. Chacun tenait bon pour son saint ; on n'entendait plus par la ville que *je suis pour Paul*, ou *je suis pour Pierre*, ou *je suis pour Jésus*. Informé de tout ce bruit, l'apôtre des Gentils leur écrivit la lettre dont il a été question plus haut et les rappela à la raison. En la leur envoyant par Timothée, il les priait de le recevoir comme si c'était lui-même et de le lui renvoyer au plus vite, afin de ne pas le priver de la consolation de partir d'Éphèse avec lui et de l'avoir pour compagnon de son voyage à Jérusalem.

Il méditait en effet depuis quelque temps d'acheter la paix aux Judéo-chrétiens et de leur fermer la bouche au moyen d'une forte aumône qu'il apporterait lui-même aux apôtres. Peut-être lui pardonneraient-ils à ce prix d'avoir accompli sans eux tant de grandes choses. En conséquence il faisait ramasser en Macédoine, en Grèce et dans toute l'Asie-Mineure le plus d'argent possible. Habile, dès qu'il mendiait pour autrui, à piquer la générosité des fidèles, il promit de mener avec lui, si l'offrande était respectable, des délégués de chaque pays. Le moyen réussit admirablement ; ce fut une émulation universelle. On ne fait jamais en vain appel aux sentiments de solidarité, de charité fraternelle, que l'humanité inspire encore mieux que la religion. De grosses sommes furent préparées et l'on s'apprêtait au départ. On fut même obligé de le précipiter à la suite d'une émeute qui éclata dans Éphèse. Les ouvriers bijoutiers employés à la fabrique des *naos* et des amulettes exécraient la secte, connaissant son mépris pour les dieux qui sont faits de main d'homme. Leur troupe, grossie de tous les malfaiteurs que le droit d'asile accordé au temple de Diane avait attirés, se rua un jour sur le théâtre et y excita une sédition au cri de

Vive la grande Artémis! Après cette scène tumultueuse, Paul jugea à propos de partir sans délai. Dans ses trois ans de séjour à Éphèse, il avait eu le temps d'y consolider son œuvre. Cette ville sera désormais un des sept flambeaux mentionnés par l'Apocalypse, une des métropoles du christianisme, le point où s'effectueront ses transformations les plus importantes. Les six mois qu'il passa ensuite en Macédoine furent remplis de douces émotions. Autour de lui il ne voyait que joie et empressement à souscrire à l'offrande ; on déployait vraiment pour le contenter un zèle exemplaire. D'un autre côté, ses disciples lui rapportaient d'Asie et de Grèce les meilleures nouvelles de l'effet produit par ses lettres. Il en dicta une nouvelle à Timothée dans laquelle il assurait les Corinthiens de ses sentiments paternels, les engageant à persévérer dans leur foi et où il répondait aux accusations de ses adversaires. Il chargea Tite de la leur porter et de continuer auprès d'eux son ministère de charité et de conciliation.

Accompagné des délégués choisis par les Églises de Macédoine, pour porter avec lui à Jérusalem les sommes recueillies, Paul vint en Grèce probablement vers décembre 57. Il passa

trois mois à Corinthe, logé chez Caïus, et calma par sa présence les dissentiments. Se trouvant de loisir, il fit acte d'autorité souveraine en adressant à tous les fidèles l'exposé de principes connu sous le nom d'*Épître aux Romains*. En voici les points essentiels :

L'homme est tiraillé en sens contraire par ses passions et par sa raison, celle-ci lui découvrant ce qui est bien, celles-là réclamant leur pâture et le poussant au mal. Souvent il lui arrive ainsi de ne pas faire le bien qu'il veut et de faire le mal qu'il ne veut pas. Impuissant à calmer de lui-même cet antagonisme, il doit attendre de Dieu seul la paix de l'âme à laquelle ses propres mérites ne lui donnent nul droit, mais que l'être suprême lui dispense à son gré par un acte miséricordieux de sa grâce. Chacun doit donc mettre sa confiance en l'Éternel, croire et espérer en lui, s'efforcer de lui présenter une victime pure et digne d'être acceptée. Tous les hommes, sans distinction de race ni de nationalité, sont appelés à la même faveur ; il suffit qu'ils aient foi en Jésus. Le culte du chrétien est un culte de raison, sans autre sacrifice que celui de soi-même.

Vous le voyez, c'est exactement la doctrine qu'ont défendue tour à tour Wiclef, Jean Hus,

Luther, Calvin, Saint-Cyran, contre la fade confiance dans le prêtre et le culte extérieur qui n'entraînent dans le cœur aucun changement. Appliquée à la rigueur, elle ne mène pas à moins qu'à la religion individuelle, sans intermédiaire entre l'homme et Dieu. Son grand mérite est de mettre à nu l'immoralité des catholiques et des Juifs qui comptent remplir leur devoir par des momeries, des pratiques de dévotion, et forcer la porte du ciel en l'assommant de leurs patenôtres.

Par cette profession de foi, Paul rompait nettement en visière aux gens de Jérusalem [1]. Au moment même où il s'apprêtait à leur porter le don de la chrétienté, il semblait réclamer d'avance le prix de l'aumône en exigeant

1. L'épître recommandait en outre la soumission aux puissances régnantes. Paul n'est indépendant que vis-à-vis de l'autorité spirituelle ; il demande à ses disciples d'être des hommes d'ordre, en règle avec la police, de bonne réputation aux yeux des païens. De son côté l'Empire, tout en se montrant hostile à certaines innovations, ne les combattait pas ouvertement. C'est à titre de pontife plutôt que d'empereur que Tibère avait défendu la religion d'État contre l'envahissement des cultes orientaux. Néron ne s'occupait guère de ces questions-là ; il en était alors à la quatrième année de son règne et n'avait donné encore aucun sujet de le maudire. D'ailleurs les premiers chrétiens vivaient si renfermés qu'ils ne savaient presque rien du monde profane. Ils ne jouent un rôle dans l'histoire romaine qu'à partir de l'an 64.

l'abdication de leur omnipotence. Qu'avaient-ils à opposer au rival dont la parole et le zèle venaient d'implanter la croix dans toutes les provinces orientales de l'Empire romain, depuis sa limite extrême vers l'est jusqu'à l'Illyrie, l'Égypte exceptée[1] ? Et là ne se borneraient pas ses conquêtes ni son effort. Il n'avait pas cinquante ans ; l'avenir lui réservait d'autres travaux. Il entendait bien, au retour, visiter Rome et l'Italie, puis évangéliser l'Espagne, afin que le nom de Jésus retentît jusqu'au bout de la terre avant que lui-même ne vînt renouveler la face des choses.

Sainte ambition et noble but ! mais, pour l'atteindre, il fallait s'affranchir de la tutelle jalouse des apôtres. Paul sentait, ainsi que tout le monde autour de lui, les périls de sa tentative. Il s'embarqua pourtant avec l'escorte. Le vaisseau qu'il montait aborda à Néapolis, puis à Troie. Dans cette dernière ville, un soir qu'il entretenait l'assistance de sa fin prochaine, des tribulations qu'il prévoyait au terme de son voyage, un jeune garçon nommé Eutyque, étant tombé du troisième étage sur le sol, demeura un instant étourdi sous le coup.

1. Le développement religieux de l'Égypte fut presque toujours en avance ou en retard sur les autres pays.

Paul s'empressa de le relever, le pressa longuement contre sa poitrine et s'efforça, par ses soins, d'aider au retour de la chaleur et de la vie. Il y parvint, on cria au miracle; cela ne les étonnait plus.

Arrivé à Tyr, Paul, sourd aux avertissements de ses amis qui essaient de le retenir, nolise une barque pour Ptolémaïde, s'arrête quelques jours à Césarée et arrive à Jérusalem, plein d'appréhension et de trouble. Par quel accueil ces esprits bornés répondraient-ils à l'homme qui leur apportait l'hommage d'un monde?

Ce fut, hélas! par une marque de défiance que rien ne justifiait : ni les anciens ni les apôtres ne vinrent au-devant de lui; Jacques, chef de la communauté en l'absence de Pierre et de Jean, le reçut avec morgue, empocha l'énorme cadeau, et rendit grâces au ciel de l'aubaine; après quoi, il se plaignit des atteintes portées à la tradition biblique et aux lois de Moïse, et réclama de son rival un acte de soumission. Celui-ci devait subir une retraite de sept jours dans le temple, en compagnie de quatre frères, apostés là sans doute pour scruter sa conscience. Au lieu de se révolter, comme il en avait le droit, devant une humiliation pareille, Paul courbe la tête et prouve son

esprit de conciliation, son amour pour l'Église en commençant la pénitence. Mais le cinquième jour n'était pas écoulé qu'on l'accuse d'avoir introduit avec lui un incirconcis dans le temple ; la foule indignée se précipite sur lui et l'entraîne au dehors, crainte de souiller le lieu saint du sang de l'impie. On ferme les portes, on s'apprête à l'écharper, lorsque passe le représentant de l'autorité romaine qui l'arrache aux mains de ces forcenés et, pour plus de sûreté, le fait conduire à la tour qui servait de prison.

Durant le trajet, la foule ameutée le suivait en poussant des cris de mort ; il essaya en vain, par quelques paroles, de conjurer l'orage ; on le fit taire et on allait le mettre à la torture lorsqu'il déclara sa qualité de citoyen romain. Effrayé, le tribun Claudius convoque aussitôt le grand prêtre Ananias et son sanhédrin. Paul comparaît devant eux : « Frères, s'écrie-t-il, je suis pharisien, fils de pharisien. Savez-vous pourquoi l'on m'accuse ? Pour mon espérance en la résurrection des morts. » Diversion adroite qui divise l'assemblée en deux camps. Le tribun en profite pour ramener son prisonnier à la tour, où l'émotion plonge Paul dans une sorte d'extase. C'est lui-même qu'il écoute en croyant entendre Jésus lui dire : « Courage ! comme tu

m'as confessé à Jérusalem, il faut que tu me confesses à Rome. »

Cependant Claudius, désireux de se décharger sur le procurateur de la responsabilité de cette affaire, envoya Paul à Césarée. Il fallut, pour prévenir toute surprise à main armée, lui donner une escorte de 200 soldats, 70 cavaliers et 200 gardes civiques. Le procurateur de la Judée était alors un certain Félix, affranchi de Claude et frère de Pallas, qui, sous les insignes du commandement, gardait une âme d'esclave. Il traita d'abord le prisonnier avec douceur, permit à ses amis et disciples de s'approcher de lui et de le servir, espérant ainsi l'amener à lui payer rançon. N'y ayant pas réussi, il ordonna de le garder étroitement et ne s'occupa plus de lui pendant deux années.

Au mois d'août de l'an 60, Félix, rappelé à Rome, eut pour successeur Porcius Festus. A la première visite que fit à Jérusalem le nouveau procurateur, les prêtres réclamèrent leur victime. Paul s'en tira cette fois par un *J'en appelle à l'empereur*, auquel Festus accéda. Il fut décidé que le procès serait porté à Rome. Cette ville avait toujours eu pour l'apôtre des Gentils un charme attirant, bien qu'il dût y rencontrer une Église judéo-chrétienne dont le caractère ascé-

tique et sacerdotal répugnait à ses tendances de protestant. Avant de partir, il eut occasion d'exposer sa cause en présence du roi Agrippa II et de sa sœur Bérénice, amenés tous deux auprès de lui moins par sympathie que par curiosité. L'apôtre ayant invoqué en sa faveur le témoignage du roi : « Est-ce que tu veux faire de moi un chrétien? » lui dit en riant Agrippa. Le captif montra ses mains et répondit avec une ironie mélancolique : « Je vous voudrais tel que moi, hormis ces chaînes. »

Ses principaux disciples, Luc, Timothée, Aristarque de Thessalonique, s'embarquèrent avec lui sur le navire qui l'emportait en Italie et qui, tourmenté par le mauvais temps, dut relâcher en Crète, puis fut jeté sur l'île de Malte où l'on resta trois mois. Le débarquement eut lieu à Pouzzoles, dont les habitants, parmi lesquels beaucoup de chrétiens, accueillirent avec joie leurs frères d'Orient. Paul se mit de là en route pour Rome et rencontra en chemin plusieurs députations envoyées au-devant de lui par ses coreligionnaires. Il entra donc dans la ville éternelle moins en captif qu'en triomphateur, joyeux de voir autour de lui un groupe si nombreux d'amis.

A partir de ce moment l'histoire perd pied

et retombe dans la légende. Nous en profiterons pour jeter un coup d'œil sur les progrès antérieurs du christianisme et sa propagation occulte dans toutes les provinces de l'Empire.

X

Causes qui aidèrent à la propagation du Christianisme ; sa lente infiltration dans l'Empire romain. — Paul à Rome ; débats avec les Judéo-chrétiens, et dernières années. — Modifications apportées à la doctrine de Jésus. — Saint Pierre a-t-il été le premier pape de Rome?

Comment une religion dont les préceptes contrariaient en tant de points les instincts naturels de l'homme et l'intérêt de l'État s'est-elle propagée si rapidement? La réponse à cette question n'est pas tout entière dans le zèle et l'ardeur de Paul, moins encore dans la chétive personnalité de Pierre et de ses acolytes. Tous leurs efforts réunis eussent été impuissants à opérer une telle révolution, s'ils n'avaient eu un auxiliaire dévoué dans la prédication anonyme des fidèles. Ce fut la plus efficace. L'apostolat obscur et officieux porta plus loin que l'apostolat officiel, et les idées nouvelles, comme une maladie conta-

gieuse, se communiquèrent en peu de temps de proche en proche.

Il est vrai que le juif avait ouvert la voie; en général la synagogue précéda l'église. On enviait la vie en commun que ce peuple y menait, vie pleine de cordialité et de charme. L'existence, si triste au sein du paganisme, reprenait son prix dans ces tièdes atmosphères. Les femmes surtout étaient attirées vers ces missionnaires en haillons. La pauvre juive, en implorant d'une voix tremblante la patricienne de Rome, trouvait moyen de lui glisser à l'oreille quelques mots de la loi et gagnait souvent à son Dieu la matrone qui lui avait mis dans la main un peu de monnaie. Affranchies par leur sexe de l'opération qui éloignait tant d'hommes, les riches converties étaient nombreuses et se montraient fières de la considération dont elles jouissaient dans ce petit monde. Juvénal compte cette tendance parmi les vices qu'il reproche aux dames de son temps. Ces cultes de Syrie leur paraissaient moins secs que le culte latin, moins vides que le culte grec. Elles trouvaient là quelque chose à la fois de voluptueux et d'exalté qui répond aux exigences de leur tempérament nerveux. Pour les guérir du malaise, il ne faut qu'un tendre regard, de douces paroles.

avec l'espoir d'une jouissance paradisiaque et infinie.

L'affiliation au christianisme n'eut lieu d'abord qu'entre misérables. Le pauvre diable qui prononçait avec bonheur le nom de Jésus faisait part de ce qui le rendait si heureux à ses compagnons de chambrée et les initiait au mystère. La plupart des gens considèrent comme un honneur d'appartenir à une société spéciale, de se distinguer par quelque signe ou nom particulier [1]. Quoique ce fût une religion d'esclaves, il y régnait une certaine politesse, héritée de l'élégance grecque, et la bonhomie franche qu'il y a dans la civilité des gens du peuple. « Leur sérénité d'âme, leur contentement étaient une prédication perpétuelle; *Voyez comme ils s'aiment!* était le mot des païens surpris de cet air innocent et tranquille, de cette profonde et attachante gaieté [2]. »

La bonne humeur et la patience des nouveaux croyants les faisaient donc partout accueillir et leur conciliaient les cœurs. Rome fut un des points où on les vit de bonne heure, confondus

1. « Seules les petites sectes fondent et édifient. Il est si doux de s'imaginer qu'on possède avec un petit nombre le dépôt du bien ! » *Conférences d'Angleterre*, p. 45.

2. *Saint Paul*, p. 431.

avec les Juifs. Ceux-ci habitaient au delà du Tibre le quartier voisin du quai où s'entassaient les marchandises que les chalands amenaient d'Ostie. Entre les deux sectes de même origine la division ne tarda pas à éclater. Les chrétiens, quand leur nombre se fut accru, se mirent à parler haut ; on prêcha dans le Ghetto : les Juifs orthodoxes résistèrent. De là scènes tumultueuses, rixes, intervention de la police et, comme Claude protégeait les Juifs, les autres payèrent pour deux. On les expulsa momentanément. Il faut croire que la mesure ne fut pas générale, car Josèphe n'en parle pas et l'Église chrétienne reparaît dans la ville en l'an 58.

Il y avait une église aussi à Pouzzoles, lieu de débarquement des Juifs et des Syriens qui venaient à Rome. Nous avons dit plus haut que Paul, en y abordant, fut reçu par des coreligionnaires ; mais ces chrétiens d'Italie professaient les mêmes doctrines que ceux de Judée, et l'apôtre des Gentils ne s'y sentit jamais sur son terrain.

Même dans sa cellule de prisonnier, qu'il a convertie en foyer de prédication, les Judéo-chrétiens le poursuivent de leur haine, lui reprochant qu'il enseigne à manger des viandes sacrifiées aux idoles et à forniquer avec des

païennes. Ils le signalent à la vindicte publique et cherchent à rabaisser le mérite de ses chaînes. Leur acharnement n'a d'autre résultat que de redoubler son zèle, de l'enfoncer plus avant dans ses idées. Exalté par la captivité, qu'il supporte avec joie, il anime de son feu Aristarque et Timothée, ses disciples fidèles, et les envoie au dehors prêcher hardiment. Leur secte recrute des adeptes jusque parmi les affranchis de l'empereur. Néron, curieux, s'en fait rendre compte. On lui apprit sans doute que ces Orientaux, sans se soucier beaucoup des affaires publiques, n'en avaient pas moins coutume, par précaution contre la police ou par goût du mystère, de désigner Rome sous le nom de Babylone, de se livrer à des agapes secrètes et de mal dissimuler leur antipathie contre un monde qu'ils ne connaissaient pas. On verra bientôt si le renseignement fut perdu.

Le prince n'était pas seul à se préoccuper du culte étranger. Beaucoup de Romains, et des plus éclairés, tenaient le chrétien pour un être dangereux, capable de tous les crimes. Étranger et pauvre, il devenait aisément, dans l'opinion des bourgeois, l'ennemi du genre humain, le bouc émissaire de toutes les calamités. C'est lui qui apporte la peste, empoisonne les sources,

mange les enfants, allume les incendies. On rêve des forfaits impossibles pour les lui attribuer. Les goujats de la populace, le voyant s'éloigner de leurs sacrifices, l'injurient à chaque rencontre, puis vont salir d'inscriptions outrageantes ou obscènes les lieux où il se réunit avec ses frères et sœurs. On caricature le Dieu qu'il adore : dans les ruines d'Herculanum se voient encore des grafiti, dessins grossiers qui représentent Jésus-Christ en croix entre les deux larrons, et affublé d'une tête d'âne.

L'ère des persécutions commence pour ne finir qu'à l'avénement de Constantin. Il est probable que Paul en fut une des premières victimes, quoique nous n'ayons à ce sujet aucun renseignement certain. Nous ignorons de même si Pierre vint le rejoindre et fut supplicié avec lui, comme le veut une tradition qui a été vivement attaquée par les protestants. Ceux-ci, par hostilité contre le gouvernement pontifical, ont fait tout au monde, vous le pensez bien, pour démontrer que ce gouvernement reposait sur une base illusoire, vu que l'apôtre auquel on attribuait la fondation de l'Église de Rome n'avait jamais mis le pied dans cette ville. M. Renan, dans l'appendice de son volume *l'Ante-*

christ, réfute leur opinion par des arguments qui paraissent décisifs à quiconque ne cherche là-dessus que la vérité. Sans admettre en aucune façon la légende d'un Pierre, premier pape chrétien, qui a mis cinq siècles à s'affirmer, il conclut fort sensément que cet apôtre a dû venir à Rome, y séjourner peu de temps et y souffrir le martyre. Théologien médiocre et ne parlant que syriaque, il recourait à la plume de Jean Marc pour la rédaction de ses épîtres. Dans celle qu'il adressa aux Églises d'Asie, loin de s'arroger la moindre autorité, il parle aux anciens comme l'un d'entre eux. Il leur annonçait l'approche des temps suprêmes et précédés d'épreuves d'où les élus sortiraient épurés comme par le feu. L'épître fut portée par Marc, que Paul recommandait lui-même à ses amis, les priant de l'admettre à leur communion. On voit donc que les relations entre les deux chefs religieux étaient assez bonnes : leurs disciples pouvaient se quereller, eux s'entendaient en Jésus. Comme ils représentaient, l'un l'esprit conservateur sans lequel il n'y a rien de solide, l'autre la marche et le progrès sans quoi rien de nouveau ne se fonde, la politique de l'Église les a maintenus sagement l'un à côté de l'autre.

Toutefois leur rivalité dut se prononcer très

vivement, s'il est vrai que Pierre ait été reconnu pour chef de l'Église, titre qui jouissait alors d'un prestige sans égal. Une lettre de Paul. écrite vers ce temps, semble indiquer son dépit. Il était toujours en prison. Confié d'abord à la garde de Burrhus, puis à celle de l'infâme Tigellin, tous deux successivement préfets du prétoire, il avait fini par se calmer avec le temps. Il ne songeait plus, sachant trop peu de latin pour évangéliser fructueusement l'Italie ni l'Espagne, qu'à reconquérir sa liberté et à retourner en Grèce ou en Asie, attendre auprès de ses amis le jour où le Seigneur apparaîtrait. Un message qu'il reçut de l'Église de Philippes, avec une somme d'argent que Lydia, sa vraie épouse en Jésus-Christ, lui envoyait pour ses dépenses, le combla de joie. Heureux d'apprendre qu'on ne l'oubliait pas, il dicta aussitôt à Timothée une réponse pleine de tendresse, mais dans laquelle il traitait rudement les apôtres de la circoncision. Il semble que ceux-ci aient riposté presque aussitôt par l'épître généralement attribuée à Jacques, dont tout un paragraphe est consacré à prémunir les fidèles contre la doctrine de l'apôtre des Gentils sur l'inutilité des œuvres et sur le salut par la foi. Dans ce document, on appelle Paul un *homme creux*, on recommande aux chré-

tiens de veiller sur les orphelins et les veuves en détresse, cri sempiternel que Jérusalem a transmis à Rome et que nous avons vu de nos jours indignement exploité en faveur d'un pontife que l'on représentait mourant sur la paille d'un cachot, tandis que les cardinaux ses favoris enrichissaient leur famille et léguaient des millions à leurs bâtards. Il faut cependant, pour être juste dans l'appréciation du débat entre Paul et Jacques, tenir compte du caractère juif, vif et susceptible, porté aux violences de langage. En outre, l'appel à la charité se justifie amplement par l'état où se trouvait alors la Judée, en proie à de riches saducéens acharnés contre les pauvres et bons chrétiens pour qui la mendicité était devenue une vertu et le signe du patriotisme, car les pontifes juifs avaient rendu insupportable le joug de leur autorité. Adonnés au luxe et bouffis d'orgueil, ils rougissaient de remplir l'office de boucher et d'équarisseur, vivaient en pachas, durs pour le menu peuple.

Ils se vengèrent cruellement : le grand-prêtre Hannan, cinquième fils de celui qui avait tant contribué à la mort de Jésus, fit condamner Jacques par le sanhédrin à la lapidation. Comme on avait peine à l'achever. un foulon lui cassa

la tête avec le bâton qui servait à apprêter ses étoffes. Jacques avait, dit-on, quatre-vingt-seize ans. L'Église de Jérusalem ne le remplaça pas et n'eut plus de chef avoué : elle fit même dès lors bande à part, sans rien garder de commun avec les Juifs. L'imagination populaire était remplie de terreur, ainsi qu'on peut le voir par les apocalypses ; chacun sentait approcher la catastrophe. Vers la fin de l'an 62, un nouveau Jérémie, traduisant cette angoisse universelle, se mit à courir les rues en criant : *Malheur ! malheur sur Jérusalem !* On lui donna le fouet, ce qui ne l'empêcha point de continuer jusqu'au siège, sans que sa voix s'affaiblît.

A Rome, Paul, toujours entouré de coadjuteurs de son école, car il ne trouve pas de bons collaborateurs parmi les partisans de la circoncision, emploie ces longs mois de prison à se replier sur lui-même ; aux ardeurs de la passion a succédé une maturité que l'expérience attriste. Voyant que le fils de l'homme tarde beaucoup à paraître sur les nuées pour présider à la résurrection universelle, il ne rêve désormais qu'un Christ inhérent à la divinité, ne s'en détachant plus, mais agissant en elle, avec elle, et qui sert de trait d'union entre l'homme et Dieu.

Résumons en quelques mots sa théorie dernière.

Ce monde est livré à Satan, dont le règne finira par une lutte entre les esprits de ténèbres et les saints. Ces derniers triompheront et leur règne sera celui de la lumière. Or les saints ne sont rien que par l'application que Dieu leur fait des mérites de son fils. On complète les œuvres du Christ par la souffrance, donc la souffrance est un bien dont il faut se réjouir. Quand l'homme souffre, ce n'est pas en pure perte. Au delà de ces tristes horizons voilés par les larmes, il y a des champs heureux où il se consolera un jour de ses souffrances. Il n'y a d'ailleurs plus de Grec ni de Juif, de circoncis ni d'incirconcis, d'homme libre ni d'esclave; le messie est tout à tous.

De telles idées effaçaient, pour ainsi dire, la vie et l'enseignement du Sauveur pour ne tenir compte que de sa mort. Paul substituait sa propre doctrine à celle que Jésus avait prêchée. Aussi tous ceux qui avaient causé familièrement avec le doux maître sur le bord du lac de Tibériade, ne pouvaient renoncer à l'espérance de le revoir dans l'attitude charmante où il avait passé parmi les hommes. Même dans les cantons perdus de l'Asie-Mineure, une théologie

si métaphysique ne disait rien à l'imagination ni au cœur. Lorsque l'apôtre annonçait un Dieu qu'il n'avait jamais vu, et affectait de ne rien savoir de sa vie terrestre, que pouvaient penser les bons et naïfs auditeurs ? Comment se le figurer sinon en chair et en os? De là vint l'idée de l'incarnation, idée qu'Apollonius de Tyane exploita bientôt à son profit. Dès seize ans, il s'érigea en observateur rigide de la règle de Pythagore, renonçant au vin, à la viande, au commerce des femmes. Vêtu de toile, sans souliers, et portant les cheveux longs, il passa cinq ans sans parler, bien qu'il prétendît avoir le don des langues, puis il se mit à voyager, prêchant la charité, condamnant la danse, interprétant le chant des oiseaux. Les païens lui attribuent une grande puissance magique, avec l'intention évidente de l'opposer aux miracles de Jésus. Il reçut de grands honneurs pendant sa vie et après sa mort ; sa réputation dura autant que le paganisme [1].

Un mystère nous dérobe la fin des deux fondateurs de l'Église. Ont-il été martyrisés à Rome sous Néron, l'un crucifié la tête en bas, ainsi que le veut la légende, et l'autre décapité ? Nous

1. La *Vie d'Apollonius*, écrite en grec par Philostrate, a été traduite de nos jours par M. A. Chassang.

l'ignorons absolument. Pour Pierre, la chose est possible; quant à Paul, M. Renan incline à penser que cette fois il fut acquitté, parce que Rome n'avait aucun intérêt à le condamner pour une querelle qui la touchait si peu, et qu'il partit ensuite pour l'Espagne, afin de tenir sa promesse de porter l'Évangile jusqu'aux extrêmes confins du monde. Dans la dernière lettre qu'on ait de lui et qu'il écrivit de sa prison aux Colossiens, les priant de se souvenir de ses chaînes, on voit le vieil athlète à bout de forces, le cœur brisé et appelant la mort. Il en est ainsi de tout homme qui a usé sa vie en luttes pour une idée et qui s'éteint avant d'en avoir vu le triomphe. Est-ce que son rôle divin ne pesa pas souvent à Jésus lui-même? Mourant sur la croix, ne pencha-t-il pas la tête de désespoir, abandonné des hommes et de Dieu?

Du jour où le christianisme est entré dans l'Empire romain, l'hostilité se déclare entre les deux principes; on devine qu'ils ne peuvent vivre ensemble. L'un doit tuer l'autre sous peine de périr lui-même. Celui qui triomphera définitivement, faible encore, désarmé, obscur, inspire déjà une terreur immense à son rival, qui essaiera de l'écraser sans y parvenir. En même temps le judaïsme engage une lutte suprême

pour reconquérir son indépendance et sa vitalité ; il succombe. Ce sont les deux grands événements du règne de Néron qu'il nous reste à raconter. Disons auparavant quelques mots de ce prince.

XI

Règne de Néron : incendie de Rome et persécution qui le suit. — Antipathie entre païens et Juifs. — Vespasien ; Titus et Bérénice. — Siège de Jérusalem, prise de cette ville et conséquences de l'événement.

Nulle part le vice qui ronge les institutions fondées uniquement sur la force n'éclate plus vivement que dans le spectacle de l'Empire aux mains d'un Néron. Voir tant de forte vertu, de prudence, de courage déployé par un peuple pour assujettir le monde, et ce peuple, quand il est parvenu enfin au but de ses efforts, devenir lui-même le jouet d'un tel monstre, il y a là de quoi dégoûter l'ambition humaine, si elle pouvait l'être jamais. Le fils d'Agrippine, successeur de l'érudit et imbécile Claude, ne fut, à vrai dire, qu'un cabotin couronné, un histrion féroce. La pose vertueuse que ses instituteurs

lui avaient apprise répugnait trop à ses instincts pervers; il la rejeta bientôt, proclamant que toute vertu cache un mensonge et qu'il faut être ce qu'on est à visage découvert. Comme il sentait pourtant ses ridicules et craignait qu'on ne les vît, l'artiste raté sacrifia froidement les compagnons de ses plaisirs dont la langue indiscrète s'égayait à ses dépens. Jaloux de toute supériorité, il s'arroge droit de vie et de mort sur son auditoire, fait périr Thraséas qui refuse de sacrifier à sa *voix céleste* et menace les gens de la torture s'ils n'admirent pas ses vers. Malheur à qui reste froid! gare à qui s'échauffe mal à propos, lorsque le prince amateur est en scène! Vespasien faillit payer de sa tête le plaisir de s'être assoupi un instant pendant une de ces représentations qui duraient tout un jour. Néron n'est lui-même que l'humble valet du gosier qu'il croit avoir : ne s'asseoir ni ne cracher, ne se moucher jamais et, le chant fini, mettre un genou en terre, la main timidement tendue vers l'assemblée, toutes ces conditions imposées aux acteurs, il consent à les subir honteusement. Ce n'est pas tout; il paie des artistes pour qu'ils se fassent battre par lui, dans les concours publics. Les chevaliers, transformés en claqueurs, le suivent partout en bandes pour l'applaudir.

Bientôt l'Italie ne lui suffit pas ; il sait à quel prix elle lui vend les succès ; son ambition sera de visiter la Grèce, d'être couronné dans ses concours. « Les Grecs seuls savent écouter, disait-il, les Grecs seuls sont dignes de moi et de mes efforts. » Il y alla, mais Athènes ne l'invita point, et il n'osa y entrer. Force lui fut de revenir à Rome achever son règne en baladin, sorte de caricature esquissée en traits de sang. Sa préoccupation constante, qui fut aussi un moment celle de Napoléon III, était de *faire grand*, n'importe à quel prix. Il ne se crut logé comme un homme que dans un palais immense, dont le portique à trois rangs de colonnes avait un mille de long, qui renfermait un étang où il pêchait avec des filets de pourpre et un hameçon d'or, des vignes, des champs avec leurs troupeaux, des bois remplis de fauves. Il y dégustait durant douze heures des repas servis par des joueurs de flûte et des courtisanes. Le dernier rêve du maniaque fut de paraître nu sur le théâtre, en Hercule écrasant un lion d'un coup de sa massue. Le lion était choisi et dressé ; il n'eut pas le temps de s'en servir. La conscience du genre humain soulevée suscita la révolte de Vindex en Gaule, excellente occasion pour les courtisans de se venger de leur lâcheté en in-

sultant le comédien malheureux : « Il a tant chanté, dirent ces mauvais plaisants, qu'il a réveillé les coqs [1]. » Il ne put pas même mourir décemment. Après avoir, pour sa défense, habillé ses femmes en amazones, avec des peltes, des haches et leurs cheveux coupés ras, il fut tenté d'aller se jeter aux genoux de l'ennemi pour lui demander grâce, puis, couardement, il prit la fuite. Considérant la perte de l'Empire et sa propre déchéance comme un drame où il jouerait un rôle, il plaisante de son malheur, puis en pleure stupidement. Le pas des chevaux que montent les gens envoyés pour le saisir ne tire de sa cervelle qu'un vers de l'Iliade. Lorsque enfin il va se frapper ou plutôt implorer ce dernier service de la main plus sûre de son secrétaire Epaphrodite, il n'a qu'un regret et s'écrie : « Quel grand artiste va mourir ! »

L'ignoble prince reste noté d'infamie, et l'histoire a flétri son nom moins encore pour les turpitudes criminelles que lui reproche Tacite que pour avoir versé à flots le sang des chrétiens. Il était à Antium, le 19 juillet de l'an 64, lorsque s'alluma l'incendie de Rome. Il accourut aussitôt, non pour diriger les secours et

1. Gallus en latin signifie à la fois *gaulois* et *coq*.

réparer le désastre, mais pour repaître ses yeux du ravage exercé par les flammes. Ce qui l'a fait soupçonner d'être l'auteur du crime, c'est qu'il ne permit à personne d'approcher des décombres et tint à se charger lui-même de déblayer les trois quartiers sur quatorze qui avaient été complètement détruits. Sept autres n'avaient plus que des murs noircis. Une nouvelle ville, à rues larges et alignées, se reconstruisit assez vite d'après ses plans et sur les primes qu'il offrit. Ayant à cœur de détourner de lui les soupçons, il conçut l'idée infernale de profiter de l'horreur que les chrétiens manifestaient pour les temples et théâtres païens, et de les accuser d'avoir eux-mêmes allumé l'incendie. Tout se tourna contre eux, jusqu'à leur innocente manie de prédire à tout propos que le monde allait finir par le feu. Peut-être la haine des Juifs les dénonça-t-elle, ou l'opinion publique, déjà prévenue, et crédule aux monstruosités qu'on leur attribuait, ne demandait-elle qu'à les trouver coupables. Le bourgeois romain, comme le nôtre, aimait à se débarrasser d'un coup de filet, par des exécutions, des déportations générales, de la plèbe qui le gène ou l'effraie. Comme de tous les prétextes de haine, la religion est celui auquel on s'abandonne avec le plus de sécurité, on

arrêta les chrétiens en masse et les supplices commencèrent. Les uns, couverts de peaux de bêtes fauves, étaient lancés dans l'arène où des chiens les dévoraient ; les autres, revêtus de tuniques imbibées d'huile, de poix ou de résine, étaient attachés à des poteaux pour servir la nuit de flambeaux vivants. « A la clarté de ces hideuses torches, Néron, qui avait mis à la mode les courses du soir. se montra dans l'arène, tantôt mêlé au peuple en habit de jockey, tantôt conduisant son char et recherchant les applaudissements [1]. » Pour le supplice des femmes, on inventa des raffinements de cruauté lubrique. Néron, qui était myope, à travers son lorgnon d'émeraude concave regardait leurs chairs pantelantes. Le misérable avait fait du supplice un divertissement.

Croyez-vous que ces atrocités aient abattu le courage des martyrs ? Tout au contraire. Ceux qu'on supplicie et ceux qui ont perdu leurs biens pour les secourir se disent : « Encore un peu de patience, et celui qui doit venir viendra. » Souffrir pour sa foi est chose si douce au cœur de l'homme qu'elle suffit bien souvent à le faire croire.

1 *L'Antechrist*, p. 166.

Un sceptique seul s'étonnera que tant de gens sacrifient ainsi leur sang à un bonheur problématique, dont ils ne sont nullement sûrs : hé! s'ils l'étaient, où serait leur mérite? que deviendrait leur dévouement? une pure spéculation, un placement à gros intérêts. D'ailleurs le vrai chrétien, et c'est là sa force, croit malgré tout à l'homme-Dieu ayant souffert comme lui et plus que lui, ayant sué dans tous ses membres la sueur d'agonie, afin de l'épargner aux autres. Il ne saurait donc mettre en balance les rares et maigres plaisirs qu'il sacrifie ici-bas avec les délices qu'il se promet de goûter sans fin au séjour céleste.

On ne sait avec certitude le nom d'aucun des chrétiens qui furent immolés à Rome; il en périt aussi beaucoup en province où la persécution avait eu son contre-coup. Leur seul nom devenait un crime et mettait hors la loi. Ils en conservèrent un profond ressentiment, n'eurent plus qu'un désir, devenir à leur tour les maîtres des païens et les gouverner avec une verge de fer. Cela ne pouvait tarder : ce massacre annonçait le grand jour, ouvrait l'aurore de la résurrection. Il y eut d'ailleurs bien d'autres victimes qu'eux; tout ce qui avait gardé un reste d'indépendance ou de vertu devenait suspect, était

condamné. Exils, ordre de s'ouvrir les veines, envoi du centurion, continuaient à être les marques gracieuses de l'intérêt que le pouvoir absolu portait à ses esclaves.

En Judée, la situation des procurateurs était devenue intolérable ; malgré leur bon vouloir, ils ne parvenaient pas à contenter les Juifs, qui les dénonçaient constamment à Rome et criaient à la persécution dès qu'on leur refusait quoi que ce fût. Habitués à vivre en parasites dans la république d'autrui, ils entendaient profiter des avantages de la protection romaine sans en avoir les charges, ne prendre aucune part au service militaire ni entrer dans le corps de la nation. Dans les villes de l'Empire, ils faisaient bande à part, ayant leur ethnarque pour administrer les affaires publiques, rendre la justice, veiller à l'exécution des contrats. Les autres peuples, que l'obligation de porter les armes ruinait, les voyaient d'un œil jaloux s'en exempter et tourner en privilège la tolérance qu'on avait pour eux. De là des rixes perpétuelles, des réclamations sans fin au magistrat romain qui, d'ordinaire, infligeait la bastonnade aux deux partis, excellent moyen de les pacifier. La religion surtout était un continuel sujet de discorde, non que les Romains persécutassent les

gens pour un tel motif — jamais idée ne fut plus éloignée de leur esprit, — mais du jour où Israël était devenu la nation sainte, un royaume de prêtres, il s'était voué à la mort politique. On ne doit pas afficher la prétention d'être un peuple élu de Dieu, à moins qu'on ne soit de taille à imposer cette opinion aux autres ; sinon, il faut en rabattre et se laisser pénétrer par l'air du dehors. C'est précisément là ce que les Juifs ne souffraient pas. Lorsque Antiochus Épiphane voulut leur imposer l'image de Jupiter Olympien, ils prirent les armes et, malgré leur inexpérience, le battirent. Depuis quatre ans, ils étaient en proie à une crise violente qui laissait le champ libre aux exaltés ; prodiges, prophéties, se multipliaient et ils attendaient à chaque instant le messie ou roi qui les rendrait maîtres de l'univers. Comment gouverner un tel peuple ? M. Renan nous fait toucher du doigt, par une comparaison ingénieuse, l'antipathie réciproque qui arma les uns contre les autres Romains et Juifs, et enleva à ceux-ci leur nationalité : « Il en était d'eux comme des musulmans d'Algérie à l'heure présente. Notre société, quoique infiniment supérieure, n'inspire à ces derniers que de la répugnance. Leur loi révélée, à la fois civile et religieuse, les remplit d'or-

gueil et les rend incapables de se prêter à une religion philosophique fondée sur la simple notion des rapports des hommes entre eux. Ajoutez à cela une profonde ignorance, qui empêche les sectes fanatiques de se rendre compte des forces du monde civilisé et les aveugle sur l'issue de la guerre qu'elles engagent avec légèreté[1]. »

Tout cela dit, qui n'admirerait le courage et la ténacité d'une nation qui, au premier appel d'un libérateur, accourt des points les plus éloignés de l'Empire et, franchissant obstacles et distances, reforme une dernière fois ses légions pour secouer le joug qui l'écrase !

La première collision entre les troupes romaines et les Hiérosolymites eut lieu au mois de mai de l'an 66. Le procurateur Gessius Florus, que l'influence de sa femme Cléopâtre, amie de Poppée, avait fait nommer en remplacement d'Albinus, persuadé que le meilleur moyen d'en finir était de livrer les rebelles à eux-mêmes et de leur donner le temps de s'exterminer entre eux, se retira immédiatement à Césarée avec la garnison, ne laissant qu'une cohorte dans la tour Antonia. Cet expédient tourna au détriment

1. *L'Antechrist*, p. 234.

des Romains; les insurgés assiégèrent la tour, la prirent et égorgèrent les soldats, après leur avoir promis la vie sauve. En peu de jours tous les points importants furent aux mains de la révolte.

A leur tour les Syriens, sitôt qu'ils eurent appris que la guerre était ouverte entre Rome et la ville qu'ils détestaient le plus au monde, en conclurent qu'ils pouvaient impunément courir sus aux Juifs. En une heure il y en eut vingt mille de massacrés ; il n'en resta pas un seul dans Césarée ; des boucheries semblables ensanglantèrent Tyr, Acre et Ascalon. A Alexandrie, Grecs et Juifs en vinrent aux mains en plein théâtre et les légions appelées pour rétablir l'ordre firent un grand carnage de ces derniers.

Cestius Gallus, légat de Syrie, ayant marché d'Antioche vers la Judée avec une armée considérable, fut arrêté par un échec à Gabaon et les parlementaires qu'il avait envoyés mis à mort par les insurgés. Il s'avança alors résolûment sur Jérusalem et s'empara de toute la partie basse de la ville; mais lorsqu'il voulut attaquer le temple, qui était une vraie forteresse, il fut repousé, battit en retraite, abandonnant ses bagages et se sauva honteusement à Antipatris, où il mourut peu après de chagrin. Néron, alors en Grèce,

nomma, pour remplacer ce général incapable, le sexagénaire Vespasien et lui donna son fils Titus pour lieutenant.

On pense bien que leurs premiers succès remplirent les Juifs d'une sotte confiance. Ils firent un camp de leur ville, s'imaginant que l'Empire allait sombrer sous leurs coups, disparaître avec Néron [1] et que les Parthes se rueraient sur lui pour l'achever. Parmi eux, cependant, les gens sensés voyaient plutôt dans un avenir prochain et inévitable la ruine de la nation et du temple; on étouffa leur voix ou ils émigrèrent. Hannan, leur chef, entraîné malgré lui dans la lutte, resta avec l'espoir de la diriger, d'empêcher l'anarchie, avec l'intention secrète de paralyser la résistance en ayant l'air de l'organiser, jeu redoutable en temps de révolution. Inutile d'ajouter que, du premier jour, le désordre envahit tout et dura autant que le siège; pour y mettre fin, il eût fallu expulser le fanatisme et le brigandage, les deux éléments de la résistance. Josèphe l'historien, que l'on avait nommé préfet de

1. Ils accueillirent avec joie la nouvelle que les Gaulois avaient, comme eux, pris les armes et crurent préluder à l'insurrection générale des nationalités opprimées. Erreur profonde : les peuples soumis à l'Empire tenaient fort à lui; ils ne songeront pas de longtemps à la possibilité de s'en partager les dépouilles.

Galilée, en était réduit, selon l'éternel usage de l'Orient, à prendre les brigands à sa solde.

Vespasien avait compté attaquer par le Nord, écraser la Galilée, puis la Judée, et avoir promptement raison de la révolte en l'enfermant dans Jérusalem. Sitôt qu'Agrippa lui eut amené du renfort, il se mit en mouvement et rencontra tant de résistance qu'il prit avec Titus ses quartiers d'hiver à Césarée, remettant au printemps de 68 de continuer le siège. On essaya de la corruption, mais il n'y eut qu'un traître, Josèphe, qui fit sa paix; tous les autres périrent dans leur entêtement désespéré, préférant la mort au déshonneur. On ne leur fit aucune grâce; ce qu'on ne tua pas fut vendu comme esclave.

L'anarchie la plus complète régnait à Jérusalem ; zélotes et brigands défendaient le temple en immolant les suspects. Hannan et les modérés essayèrent en vain de réagir ; des bandits iduméens furent introduits dans la ville et les égorgèrent. Dès lors la terreur règne sans partage et la révolution n'est plus occupée qu'à se décapiter elle-même. Que deviennent les pauvres chrétiens au milieu d'une telle bagarre ? Soyons sans crainte pour eux, l'esprit de l'Église les anime déjà. Voyant dans le désastre de leur patrie une confirmation des paroles du maître, l'a-

bomination de la désolation prédite par lui, ils se dérobent pieusement au danger par la fuite. Leur communauté dit adieu à la synagogue, à une cité vouée à l'extermination, et va se fixer à Pella, sur la rive gauche du Jourdain, attendant, loin de l'agitation des hommes, l'heure où apparaîtra enfin le Sauveur.

Toujours cantonné à Césarée, Vespasien s'oubliait inactif et perdu dans le réseau d'intrigues nouées par son fils avec l'espoir de porter leur famille à l'Empire. Les légions d'Orient, irritées de subir Othon, puis Vitellius, imposés par les soldats de Germanie, entendaient les remplacer par leur général. La sœur du roi Agrippa II, Bérénice, qui n'était nullement la vertueuse et sentimentale Agnès de l'élégie racinienne[1], mais une vraie princesse de Syrie, ardente dans ses passions, une ambitieuse active et sans trop de scrupules, travaillait à faire un empereur de son amant Titus. A force de répéter leurs prophéties, les Juifs avaient persuadé, même aux gens les plus étrangers à leur secte, que l'Orient allait l'emporter, que bientôt de la Judée

1. « Bérénice, transfigurée par Racine, qui lui a prêté le désintéressement, la chasteté, les nobles sentiments, la tendresse, les larmes des héroïnes de Mlle de Scudéry ou de Mme de La Fayette. » Beulé, *Titus et sa dynastie*, p. 140.

sortirait un maître du monde, et c'est sur les Flavius que l'on comptait pour cela. Vespasien ne se remit donc en campagne qu'en avril 69. Céréalis, son lieutenant, brûla Hébron, mais on ralentit vite la marche, car les soldats romains pouvaient servir à un meilleur emploi. En effet, au mois de juillet suivant, ils saluèrent Vespasien empereur et le firent reconnaître par les princes du pays. Au lieu de partir aussitôt pour Rome, il se rendit en Égypte avec son fils et s'y attarda près d'un an.

Enfin Titus, à la tête de quatre légions, s'avança pour en finir avec la cité rebelle. Un moment, pour plaire à Bérénice, qui s'intéressait à ses compatriotes, il essaya des moyens de conciliation; ses offres furent repoussées. La ville était forte, remplie de défenseurs nombreux et déterminés, de plus aimée de l'Éternel qui ne l'abandonnerait pas dans une telle extrémité. Les Juifs se croyaient indestructibles, eux et leur temple. Dès lors le siège, converti en blocus, prit un caractère d'horrible cruauté. Titus fut atroce; sans pitié pour une population que dévoraient la famine et les maladies à sa suite, il faisait crucifier chaque jour cinq cents de ces misérables avec les raffinements de torture les plus odieux. Il avait construit quatre tours de

bois pour battre les remparts et il délibérait s'il ne flamberait pas dans le temple, en y mettant le feu, toute cette cohue de fanatiques. Un de ses soldats lui épargna la peine d'en donner l'ordre, en jetant dans l'édifice une poutre enflammée. Les insurgés se défendirent jusqu'au bout, disputèrent pied à pied chaque cour, chaque parvis. On en fit un affreux carnage autour de l'autel. Quand le temple fut pris, bon nombre d'entre eux se réfugièrent dans l'antique Sion, la ville haute, la partie la plus forte de la citadelle. Il fallut un nouveau siège pour les en déloger. Si l'on en croit Josèphe, les vainqueurs vendirent 97,000 captifs et en laissèrent périr des milliers, faute de nourriture. Après quoi la ville fut rasée et Titus revint triompher à Rome. On lit sur l'arc de triomphe qui lui fut élevé à cette occasion : « Au pieux et très clément empereur Titus. »

Des événements les plus déplorables sort parfois un heureux effet. Il faut se féliciter d'une victoire, même cruelle, quand c'est la civilisation qui la remporte sur la barbarie, la tolérance et l'humanité sur le fanatisme altéré de sang. Ici, par exemple, Rome apportait sa société profane et civile pour remplacer la loi impie, quoique religieuse des zélotes, au nom de laquelle

ou lapidait le mal pensant. Comme le malheur de nos ennemis nous est souvent utile, les chrétiens n'ont qu'à se féliciter de la chute de Jérusalem ; leur Église, débarrassée d'une attache devenue gênante, s'émancipe et suit sa destinée en dehors du judaïsme désormais vaincu. Elle quitte ce coin retiré, échappant à une tutelle jalouse, pour s'établir à Rome, sous Pierre et Paul unis et réconciliés d'office, tandis que les derniers restes de la famille de Jésus et ceux qui l'ont suivie deviennent la secte ébionite et meurent lentement d'insignifiance et d'infécondité. La Judée entre par cet événement dans le domaine de l'empereur et une petite colonie de vétérans est par lui établie à Emmaüs.

XII

Réaction à Éphèse contre le Paulinisme, idées sombres qui tourmentent les chrétiens. — L'apôtre Jean et son Apocalypse ; valeur historique de ce document. — Rédaction des Évangiles ; caractère particulier de chacune des versions de Marc, de Matthieu, de Luc et de Jean.

La destruction de Jérusalem et la proscription des chrétiens à Rome transportèrent momentanément le foyer religieux dans une ville d'Asie, à Éphèse, où nous avons déjà vu Paul en pleine activité de propagande. Un autre chef de l'Église, un apôtre moins connu historiquement que célèbre par les écrits placés sous son nom, Jean, s'y était retiré à son tour. Il y devint le centre d'un mouvement qu'on ne saurait négliger dans une revue, si sommaire qu'elle soit, des origines du christianisme. Fort probablement, ce disciple de Jésus, — si toute-

fois l'auteur de l'Évangile désigné sous ce nom et celui de l'Apocalypse ne sont qu'un seul et même individu, et si cet individu a réellement vécu dans l'intimité du Christ, comme ses livres voudraient nous le faire croire, — avait été témoin à Rome, sinon victime, des supplices effroyables infligés à ses coreligionnaires. C'est à cet épisode sanglant que sa vision nous reporte surtout et qu'elle doit son origine. Ainsi que tous les chrétiens, il personnifie dans l'Antechrist l'empereur Néron, au retour duquel on crut longtemps et dont on continua de parler, lorsqu'il était déjà clair qu'il ne pouvait plus vivre. Le nom seul de ce prince fait frissonner ses membres d'horreur ; il suppose que le monstre reviendra torturer les hommes et périra lui-même du supplice grandiose que lui infligera devant tous l'assemblée des anges présidée par Jésus. Voilà l'idée de son livre. Tâchons de nous expliquer comment elle a pu lui venir.

Éphèse, de même que les autres riches villes de l'Asie-Mineure et de la Phrygie, était devenue une sorte de démocratie industrielle, composée d'ouvriers associés entre eux et qui ne s'occupaient guère de politique. La douceur du climat et la sereine profondeur du ciel y

convient à la mysticité. Jean fut rejoint dans cette ville par un autre apôtre, Philippe, qui, chassé de Jérusalem par les événements, se réfugia auprès de lui. Personnage sacerdotal, l'*alter ego* de Jacques, et père de quatre filles prophétesses, Philippe était aussi hostile que Jean aux doctrines de Paul. Leurs prédications contre les disciples de ce dernier devinrent si violentes que Barnabé dut intervenir et adresser d'Éphèse même aux Hébreux l'épître qui porte leur nom, œuvre de conciliation entre les deux partis qui se disputaient la direction de l'Église.

Philippe et Jean devinrent à Éphèse le centre autour duquel se groupèrent beaucoup d'émigrés venus de Jérusalem en vagabondant de ville en ville, selon la coutume apostolique. Tous ces exilés, si rudement éprouvés par le sort, passaient le temps à se communiquer leurs sombres pronostics, leurs épouvantes mystérieuses ! Il faut avouer que l'époque n'était pas gaie. L'Empire aux enchères, l'unité romaine sur le point de se briser, Othon renouvelant les débauches et les cruautés de Néron et bientôt supplanté par l'ignoble Vitellius, tel était le spectacle que présentait l'Empire aux infortunés chrétiens. La haine contre eux était

encore si vivace qu'ils prévoyaient la reprise de la persécution. Avant de finir, le mal allait redoubler de rage et faire preuve d'un art savant pour exterminer les saints. Ajoutez à ces motifs d'épouvante les phénomènes naturels alors inexpliqués, les météores, la chute fréquente des bolides, les trombes et cyclones, les inondations du Tibre, les tremblements de terre, les éruptions du Vésuve engloutissant des villes entières. Il semblait que l'écorce terrestre se déchirât de vétusté. En même temps les guerres civiles recommençaient, des milliers d'hommes périssaient dans les expéditions lointaines ou dans des fêtes meurtrières. Quand l'apôtre Jean, sorte de vieillard dantesque, violent et altier, sortait de ces entretiens mystérieux, où l'on se livrait à mille calculs extravagants sur le retour sans cesse ajourné du Messie, il devait songer à coucher par écrit toutes les visions, souvenirs sanglants et présages funestes, qui hantaient son cerveau. Avec son tour d'esprit frappé, il voyait dans chaque calamité physique et naturelle autant d'avertissements divins, de châtiments infligés au monde, de signes précurseurs de la fin des temps et du jugement dernier.

Sous cette inspiration il écrivit ce livre de

menace et de terreur, dont l'Église a tiré constamment ses anathèmes, ses comparaisons les plus outrageantes, livre dicté par l'orgueil juif et par la haine aveugle du monde profane. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il l'ait composé à Pathmos, qui est la première station du voyage entre Éphèse et Rome : « mer d'azur, air limpide, ciel serein, rochers aux sommets dentelés, à peine revêtus par moments d'un léger duvet de verdure. L'aspect est nu et stérile, mais les formes et la couleur du roc, le bleu vif de la mer, sillonnée de beaux oiseaux blancs, opposé aux teintes rougeâtres des roches sont quelque chose d'admirable [1]. » Toutes ces fines sensations et oppositions de teintes échappèrent très probablement au ténébreux visionnaire ; l'historien poète se les offre à sa place, et il n'y a rien de perdu pour nous.

L'imagination ardente de Jean, sa haine du paganisme, exaspérée par la souffrance, lui font tout voir à la lueur d'un incendie, à travers un voile de sang. Il est possible que ce qui nous paraît obscur ou démesurément outré le fût moins pour les contemporains. Aujour-

1. *L'Antechrist*, p. 376.

d'hui même, si nous lisons l'ouvrage en nous reportant à l'interrègne de dix-huit mois qui va de Néron à Vespasien, nous pouvons y découvrir certains indices de l'état des esprits à ce moment. Toutefois, il y aurait duperie à prendre ces exagérations au pied de la lettre et comme un tableau de l'époque impériale [1]. Certes le pouvoir absolu avait produit ses effets habituels en corrompant le peuple et son prince. Un tel despotisme, passé du Sénat aux mains d'un seul homme, à quoi pouvait-il aboutir, sinon aux folies d'un Caligula, d'un Néron? Loin

1. Quiconque a vécu sous le gouvernement de Napoléon III et lit ensuite les livres où Victor Hugo nous peint cette époque, au fond si tranquillisée, de couleurs noires et sanglantes, remarquera l'abîme qui sépare la réalité historique des visions du poète. La critique a eu bien raison de mettre en regard des élucubrations du solitaire de Pathmos les exagérations fabuleuses de l'auteur des *Quatre vents de l'esprit* : « C'est la même inspiration, ce sont les mêmes apparitions ou évocations de fantômes énormes et de larves grimaçantes, les mêmes décors : l'ouragan déchaîné, les nuages noirs, la lune éclairant des spectres et illuminant des charniers, l'éclair livide sillonnant le gouffre ténébreux, les proportions démesurées, apocalyptiques des êtres et des choses, le mélange monstrueux du réel et de l'abstrait, et cette musique de mots sonore, étrange et confuse, cet âpre et strident cliquetis des épithètes entrechoquées, bruit de fer et de cuivre, au milieu duquel, perçant cette nuit lugubre, jaillissent de grandes lueurs et des éclairs éblouissants. » (Article de M. Bérar-Varagnac dans les *Débats* du 13 juin 1881.)

de faire obstacle à leur volonté, autour d'eux tout le monde applaudissait à chacune de leurs extravagances. Il leur fallait bien pressurer les tributaires, pour nourrir la plèbe romaine et fournir à celle-ci les spectacles appropriés à ses goûts féroces. Les théâtres païens scandalisaient fort chrétiens et juifs ; ces cuves gigantesques leur semblaient le cloaque où bouillonnaient tous les vices. Est-ce une raison pour abonder dans leur sens et pour constater avec une pudeur si révoltée que dans plusieurs villes de l'Asie-Mineure les restes des théâtres antiques sont encore des repaires de prostitution ? Parbleu ! la place est large, commode, le lieu désert. De ce que le même fait se passait à Rome dans les fours abandonnés, en conclurez-vous à l'immoralité des boulangers ?

En parlant de l'Empire romain, n'oublions jamais de rendre justice à la classe éclairée et nombreuse qui gardait tant de beaux restes de vertu, de dignité stoïque et qui savait, elle aussi, mourir pour ses idées. L'avénement des Antonins ne fut que l'arrivée au pouvoir de cette classe éclairée qui ne plia point sous le despotisme et dont Tacite, dans son œuvre passionnée, a traduit les justes colères. Elle constituait une école de vertu qui essaya de

sauver le monde antique par la raison et qui présida aux cent plus belles années de l'histoire, tandis que les chrétiens ne s'emparèrent de l'Empire avec Constantin que pour en achever la ruine.

Je ne me risquerai pas, à la suite de M. Renan, dans un commentaire de l'Apocalypse. L'habile artiste et descripteur y trouve joliment son compte, mais je ne vois pas quel profit l'histoire peut tirer de ce lugubre cauchemar. Les applications qui en ont été faites aux catastrophes de tous les temps n'ont rien qui surprenne. Même fortune est échue aux centuries ostrogothes de Nostradamus. Ni le troubadour provençal ni l'ermite de Pathmos n'avaient le secret de l'avenir et n'ont découvert ce qu'il recèle dans ses voiles [1]. Quelques lignes suffiront à résumer le fatras de pronostics émis par Jean et dont aucun, nous pouvons le dire, ne s'est réalisé même par une rencontre fortuite,

1. Voltaire daube à cœur joie sur les catholiques et les protestants qui ont tous expliqué ce livre en leur faveur et y ont, chacun de leur côté, découvert ce qui convenait à leurs intérêts. Quelque respect qu'on ait pour les livres saints, il est parfois difficile de n'en pas rire avec lui. M. Albert Réville dit excellemment à ce sujet : « voilà un traité qui n'assignait pas au monde plus de trois ans d'existence, et qui aujourd'hui est encore étudié de près par les rêveurs, qui y cherchent des prédictions sur l'avenir qui nous attend. »

/

comme cela eût pu se faire sans qu'il y eût rien de merveilleux. Il prédit donc que Néron détruira Rome à la tête des Parthes, puis le Christ apparaîtra sur un cheval blanc et armé d'un glaive pour exercer les vengeances divines. Après avoir immolé Néron et ses vassaux, il livrera leurs cadavres aux oiseaux de proie. Ensuite il fondera un empire dont Jérusalem sera la capitale et qui durera mille ans. Au bout de ce temps, les peuples se soulèveront contre la nation sacerdotale et seront dévorés par le feu du ciel. Enfin résurrection générale ; des cieux nouveaux et une nouvelle terre sont créés, Dieu fait descendre auprès de lui une ville sainte où il habite éternellement avec l'agneau. — Que conclure de tout cela, sinon que le triomphe de la force et du crime que Néron personnifiait en lui, donnait à toutes les nobles âmes la soif d'un avenir de justice, où la terre serait enfin aux pauvres et aux faibles.

Donnée comme venant de Jésus, la chimère assyrienne dut fortement émouvoir, par son emphase même, les sept églises d'Asie à qui Jean l'adressa en guise d'épître. On ne se faisait alors aucun scrupule d'attribuer à de saints personnages, pour leur imprimer un cachet d'autorité, les révélations, prophéties ou visions les plus sau-

grenues. Les faussaires se résignaient à sacrifier la gloire de leur nom au triomphe de leur idée ; ils consentaient à rester ignorés, pourvu que leur doctrine fût connue. Après avoir fabriqué des pièces pour appuyer leur parti, ils en fabriquaient d'autres pour déconsidérer le parti contraire. L'Apocalypse n'est plus aujourd'hui qu'un foudre éteint, mis au rancart, même dans l'arsenal du Vatican. Le pape qui s'aviserait de l'en sortir verrait sa tentative accueillie par une bordée de sifflets. Comment prendre au sérieux l'élucubration d'un individu auquel les phénomènes ou écarts de la nature, qui aujourd'hui arrêtent à peine l'attention des badauds à nos baraques foraines, inspirent des frayeurs ridicules et qu'il prend pour des signes du courroux céleste ?

A la date où nous sommes arrivés, la Judée accomplit en silence un travail devenu nécessaire. Tant que vécurent les apôtres, nul ne songea à remplacer par un écrit la tradition orale dont ils étaient dépositaires. A ceux qui avaient vu, touché, entendu Jésus, un tel moyen de vulgarisation inspirait une aversion extrême. Gardant précieusement dans leur cœur

son souvenir et ses enseignements, ils se refusaient à livrer aux profanes un privilège si précieux. A quoi bon d'ailleurs? Jésus n'allait-il pas revenir?

Cependant comme de jour en jour mourait quelqu'un de ceux qui avaient reçu directement la divine parole et que beaucoup de mots, d'anecdotes risquaient de se perdre, on sentit la nécessité de puiser dans ce large réservoir de la tradition vivante et de fixer à jamais ce dont les gens se souvenaient encore avec l'abondance et la facilité que l'on rencontre là où manquent les livres. Ainsi naquirent ces petits recueils populaires, au milieu même des parents, des disciples immédiats de Jésus, ce qui permet de croire que ses traits essentiels y sont fidèlement représentés. Jusqu'à un certain point, il est heureux que lui-même n'eût rien laissé d'écrit; cela ouvrait libre carrière à l'imagination. Depuis que chacun peut lire la correspondance de Napoléon, il est impossible de lui broder une légende. La publication des papiers de Simancas a coupé les vivres à une foule de poètes, de romanciers, de dramaturges pour qui don Carlos et Philippe II étaient jusque-là d'un excellent rapport.

Bien habile serait celui qui, dans les récits

évangéliques, démêlerait la part véritable qui revient à Jésus et ce qu'on y a ajouté depuis sa mort, en s'inspirant de son esprit ou des besoins de la cause[1]. Un examen rapide de chacun d'eux nous permettra d'indiquer au moins comment s'est formée la rédaction définitive.

Nous ne pouvons rien dire des essais primitifs où chaque narrateur arrangeait les faits à sa guise et suivant sa fantaisie. Le cadre était déterminé ; plusieurs parties, la Cène, la Passion, la Résurrection étaient sues par cœur en des termes qui variaient peu ; quant au reste, on était moins gêné. Il y eut pourtant un prototype hébreu qui se transmit durant deux ou trois siècles, auquel on donnait de temps à autre de légères retouches, suivant les variations de la doctrine. Ce fut là sans doute

1. M. Renan s'en tire à ravir en comparant le christianisme évangélique à l'état d'une fleur éclose, mais qui porte encore les enveloppes du bouton d'où elle s'est échappée. Il a aussi, dans un admirable article sur Mahomet et les origines de l'Islamisme, indiqué le point de ressemblance au début des deux religions. Autour de la mosquée attenante à la maison du prophète régnait un banc sur lequel vivaient les gens qu'il nourrissait de ses aumônes et qui avaient connu beaucoup de particularités sur sa personne. Quand on voulut écrire la vie de Mahomet, on interrogea les gens du banc, *ahl-el-soffa*, et l'on se contenta de mettre en récit leurs dires ou *hadith*.

quelque chose de semblable aux livrets de Faust, le fameux enchanteur et magicien, qui se vendaient à Leipsig ou à Nuremberg vers la fin du xvi[e] siècle. Pour répondre à la crédulité populaire, friande avant tout de détails matériels et même grossiers dans le surnaturel, on n'y avait épargné ni les miracles ni les particularités vulgaires.. Malheureusement il s'est perdu.

La narration grecque la plus rapprochée de cet original hébreu serait celle de Marc, interprète et disciple de Pierre, dont il suit la méthode, mêlant, comme dans un sermon, les faits aux préceptes, citant les paraboles selon que l'exigent les besoins de l'enseignement, sans s'astreindre à un ordre logique, omettant même des parties entières. On suppose qu'il l'écrivit à Rome, car les latinismes y sont fréquents. Pierre y joue naturellement un grand rôle à la tête des apôtres. Marc, fort crédule, attache aux miracles une importance puérile ; avec lui la biographie ne détache que très imparfaitement l'idéal : « une sorte de réalisme y rend le trait pesant et dur; l'idéalité du caractère de Jésus en souffre; il y a des incohérences, des bizarreries inexplicables... La forte impression laissée par Jésus s'y retrouve tout

entière. On l'y voit réellement vivant, agissant[1]. »

Les défauts et les lacunes de ce premier évangile grec réclamaient une réforme qui les fît disparaître. Ce fut l'œuvre de Matthieu ; non qu'il y ait mis la main, — il était enterré depuis longtemps lorsque ce livre fut composé, — mais on l'aura édité sous son nom pour lui donner plus d'autorité. L'évangile selon saint Matthieu ne porte pas la marque d'un témoin oculaire et d'ailleurs l'apôtre judéo-chrétien avait vécu en ascète, comme Jacques, s'abstenant de chair, ne se nourrissant que de légumes et de pousses d'arbre. Mais quel que soit le rédacteur, on ne peut douter qu'il ne connût la version de Marc, si même il ne l'avait sous les yeux. Il s'est contenté d'y insérer, comme entre parenthèses, les longs discours déjà contenus dans le texte hébreu, en y ajoutant les légendes nées depuis lors et qui avaient pris crédit. Il ne s'inquiète pas d'être complet, et se soucie peu de se contredire en maint endroit, ni d'enchevêtrer sa narration. Tout en écrivant, le soin de défendre la sainte œuvre lui dicte des intercalations, des notes qui expliquent, en la surchargeant,

1. *Les Évangiles*, p. 116.

la trame première. Enfin les récits de l'enfance, nuls dans Marc, se bornent dans Matthieu à la venue des mages et au massacre des innocents ordonné par Hérode, fables dont l'origine paraît syrienne. L'évangile du dernier, supérieur à l'autre pour la beauté, n'a pas la même valeur historique. Ce qui en fait le prix, ce sont les discours de Jésus conservés avec une fidélité extrême.

Pour la première fois perce ici l'intention de rattacher Jésus plus étroitement à Dieu. L'ange vient lever les peines d'esprit que Joseph, en un cas si étrange, avait le droit d'éprouver. De tout temps ç'a été la pilule la plus dure à faire avaler aux mécréants et le sujet pour eux inépuisable de sottes plaisanteries : « Moi, dit un jour à M. Renan un Juif de ses amis, j'aime mieux me priver éternellement de viande de porc que d'être obligé de croire à l'Incarnation ou à la Trinité. »

L'évangile selon saint Matthieu n'était pas fort répandu. Écrit spécialement pour les Juifs de Syrie, qui savaient le grec et un peu d'hébreu, il ne parvint peut-être jamais à Rome. C'est ce qui décida un des membres les plus distingués de cette Église à remanier, lui aussi, le canevas primitif, de manière à y

intercaler ce que lui fourniraient la tradition et ses propres sentiments. Ainsi naquit le troisième évangile, celui qui est dit selon saint Luc et que ce disciple de Paul peut bien avoir rédigé. Alors âgé de soixante et quelques années, tolérant, plein de respect pour Pierre, même pour Jacques, il n'en ouvre pas moins toute grande la porte de l'Église aux publicains, samaritains, hérétiques, pécheurs et païens de toute sorte. Son coup le plus hardi a été de convertir un des larrons du Calvaire. A côté des douze vénérables apôtres, il crée de sa propre autorité soixante et dix disciples à qui Jésus a confié une mission égale. Quoiqu'il ait pour Jérusalem bien des traits d'une compassion tendre, la loi n'existe plus pour lui qu'à l'état de souvenir. Son récit atténue et distend les liens qui rattachent le christianisme à la Judée; il n'emprisonne pas le Sauveur en Galilée et il adoucit toutes les paroles dures qu'on lui prête. Chez lui Jésus parle avec éloge de Samarie, dont il a défendu, chez Matthieu, l'accès à ses disciples. Quelque chose de l'humanité hellénique se glisse ainsi dans le rigorisme judéo-chrétien. Sous la plume du nouveau rédacteur, les légendes de la Magdeleine, de Marthe et Marie, des disciples d'Emmaüs, se

colorent de teintes poétiques ; beaucoup d'épisodes, de traits touchants s'ajoutent au récit de la Passion, et la mère du Sauveur y figure pour la première fois dans sa douleur sublime.

Luc, en disciple dévoué à la mémoire de son maître, supprime les fameuses paroles : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » La parabole de l'ivraie, inventée pour combattre le paulinisme, est également omise par lui. Son évangile est par excellence une loi de pardon et d'oubli. Il glorifie la pauvreté, condamne la richesse et incline tout à fait vers le socialisme ébionite.

Il écrivit évidemment son livre ayant sous les yeux ceux de Marc et de Matthieu, ainsi que d'autres écrits apostoliques auxquels il a fait de larges emprunts et qu'il résumait pour les rendre inutiles. Il est à Matthieu ce que celui-ci est à Marc; parfois plus rude que le premier, il retombe dans la crudité matérielle de l'autre. Comme son devancier et au même titre que lui, il puise dans la tradition et n'évite ni les contradictions ni les redites. Marc est exempt de ce défaut, et c'est la meilleure preuve de son originalité.

Chaque évangile s'adressait à un cercle res-

treint de personnes, était destiné à une église particulière ; aucun d'eux n'aspirait à être la rédaction dernière et absolue. Celui de Jean n'a été écrit que vingt ou trente ans après la mort de cet apôtre, mais par quelqu'un de ses disciples qui avait hérité de ses souvenirs, qui veut faire croire que Jean [1] a reposé sur la poitrine du maître et que seul il a connu les secrets divins de son cœur. Au ton légèrement excité du narrateur, on sent l'intention d'en imposer au lecteur, de capter sa confiance par des affirmations pleines d'emphase. Son récit des miracles vise avant tout à corroborer la foi. Précieux pour tout ce qui regarde l'ordre des faits, le quatrième évangile est sans valeur en ce qui touche aux doctrines. Le christianisme y devient une sorte de philosophie occulte dont ni Pierre ni Paul ne se doutèrent. Ainsi que l'apôtre des Gentils, Jean relègue la personne de Jésus dans l'abstraction divine ; les espérances matérielles de son retour lui font aussi l'effet de chimères.

1. Sa biographie est très obscure et incertaine. Tertullien et saint Jérôme, deux autorités contestables, le font venir à Rome sous Domitien. Il y aurait souffert un commencement de martyre et serait sorti miraculeusement du tonneau d'huile bouillante dans lequel on l'avait plongé. Son exil à Pathmos est nié par ceux qui n'admettent pas l'authenticité de l'Apocalypse. Enfin, d'après d'autres historiens, il revint sous Nerva de son exil de cette île et mourut sous Trajan à Ephèse.

Dans la crainte que la faveur sans égale de ceux qui l'ont vu ne décourage les générations survenantes, qui seront privées de ce bonheur, il les réconforte par ce mot qu'il lui attribue : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » D'après cette théologie, le salut ne consiste que dans cette prescription unique : *connaître Jésus d'une certaine manière*. La meilleure, cela va sans dire, c'est la sienne, celle qu'il enseigne. Pour donner plus d'autorité à ses idées personnelles, il les met dans la bouche du maître divin. En somme, il tire la religion adolescente des langes qui l'enchaînaient, la débarrasse d'une foule d'attaches originelles et lui permet l'ingratitude envers ce qui a précédé.

Le cadre restreint de cette étude ne nous permettait pas d'établir point par point les différences qui font de chacun de ces quatre récits une œuvre à part [1]. Nous voulions seulement bien marquer la transformation que subit la personne de Jésus en passant de l'un à l'autre. Dans l'évangile de Matthieu, nous avions encore un Jésus qui tient à la terre, homme et faible comme nous, avec des élans qui l'élèvent parfois au-dessus de notre condition. Arrivé au

1. On trouvera ce travail fait avec soin dans l'ouvrage de M. Gustave d'Eichtal, *Les Évangiles*.

jardin des Oliviers et à la veille du supplice, dans sa lutte suprême entre l'esprit et la chair, il prie trois fois son père d'éloigner de ses lèvres un tel calice d'amertume. Enfin, résigné, il retourne vers ses disciples endormis et leur dit : « L'heure est venue. » Quand Pilate lui demande s'il est le roi des Juifs, « Vous le dites », répond-il, suivant Matthieu. D'après Jean, il aurait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Même transformation pour l'idée de Dieu. Celui de Matthieu est encore le Dieu de la nature, celui qui donne aux lis leur parure et leur nourriture aux oiseaux du ciel ; le Dieu de Jean n'est plus qu'un esprit, le *logos* ou *Verbe*.

XIII

L'empereur Vespasien et l'histoire de Josèphe. — Règne de Titus. — Caractère de Domitien; ses cruautés; persécution des chrétiens et des Juifs. — L'Église de Rome constitue et affirme sa suprématie. — Rôle du pape Clément. — Le IVe livre d'Esdras. — Faiblesse de Nerva; début du règne de Trajan.

Vespasien, qui gardait bon souvenir de l'Orient, où on l'avait promu à l'empire, ne persécuta ni Juifs, ni chrétiens. Les premiers jouirent même de sa faveur; leur roi Hérode Agrippa II, tout en continuant de battre monnaie à Tibériade, à Panéas, régnait de loin sur la Judée, entouré de coreligionnaires, menant grand train à Rome, qu'il étonnait par son faste à célébrer les fêtes juives. Sa sœur Bérénice, soupçonnée d'inceste avec lui, affichait publiquement sa passion pour Titus, le destructeur de sa patrie. Ils avaient avec eux le prudent et souple histo-

rien Josèphe, qui, devenu domestique des Flavius, se parait de leur nom. Trop personnel pour être impartial, il combinait dans ses récits quelques restes d'amour pour sa race avec le désir manifeste de flatter ceux qui l'avaient vaincue. A certains égards, chez lui l'homme de bon sens, je n'ose dire le philosophe, se détache de la tyrannie brutale de Jéhovah, de la sombre théologie hébraïque, et ne professe plus qu'une morale purement naturelle, un déisme consolant qui satisfait sa raison et le rend sympathique à toute vertu. Transporté au milieu d'une civilisation étrangère, l'adroit israélite se met vite au courant des idées ambiantes et, avec une prestesse merveilleuse, façonne son esprit aux opinions qu'il peut exploiter. Après avoir écrit son histoire des Juifs, il la fit suivre d'un mémoire justificatif où, à défaut de critique, ne manque pas l'érudition ; il y ajouta une apologie de sa propre conduite. Son attention à ménager tous les partis avait été si grande que les chrétiens adoptèrent son histoire et la traitèrent comme un de leurs livres sacrés, ne se gênant nullement pour en modifier des passages, et même pour y intercaler plusieurs morceaux tout entiers de leur composition. Cette facilité à accepter le témoignage de l'historien juif prouve

que son récit, avant qu'ils ne l'eussent arrangé à leur guise, n'était pas trop hostile à leur religion.

Ceux d'entre les chrétiens qui avaient échappé au massacre de Néron jouissaient avec béatitude, sous Vespasien, du petit paradis que leur procurait sa tolérance et se trouvaient aussi heureux qu'Israël après le passage de la mer Rouge. La plèbe romaine, moins satisfaite, n'eut jamais grande affection pour ce bourgeois aux joues luisantes, pour ce parvenu capable [1], mais dépourvu de distinction, que les légions d'Orient lui avaient imposé pour empereur. Elle eût préféré un maître jeune, même un peu fou, qui lui prodiguât les fêtes, les jeux du cirque, dût-il la fouailler parfois elle-même, pourvu que ce fût d'une main fine et aristocratique.

Quelques écrivains semblaient regretter la liberté perdue et réclamaient une république municipale, des institutions propres à réveiller en province l'esprit public. Vœu honorable assurément, quoique difficile à remplir dans un empire immense, composé de races si diverses, si inégales. D'autres, plus sages, renonçant à la

1. Il avait été édile sous Caligula, qui le fit couvrir de boue un jour qu'il ne trouvait pas les rues balayées à son gré. Cet affront n'empêcha pas Vespasien de se confondre en adulations vis-à-vis de ce prince extravagant et de gagner sa faveur.

chimère républicaine, ne songeaient plus qu'à tirer bon parti de la forme de gouvernement due à la fatalité des circonstances et se félicitaient, pour la première fois, de l'amélioration que l'âge et la pratique du pouvoir amenaient dans le caractère du prince. Les deux Pline, Quintilien, Tacite étaient de ceux-là, bien d'autres encore, « noble génération qui sut trouver et entourer Nerva, qui fit les règnes philosophiques de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle [1]. »

En 79, la mort de Vespasien laissa l'empire à Titus qui signala son avénement par le sacrifice de Bérénice à l'opinion publique. L'impudeur orientale de cette Juive excitait le mépris des Romains, et Titus la renvoya. Sous ce prince les honnêtes gens reprirent courage et les chrétiens vécurent en paix. La sinistre éruption du Vésuve, cratère éteint depuis des siècles, qui fit tant de ravages en 79 et que suivit l'année d'après un nouvel incendie de Rome, attrista pourtant le règne sage et modéré de celui qui mérita jusqu'au bout le titre de *Délices du genre humain*. Si la nature lui avait refusé d'être bon, la volonté lui donna cette vertu. M. Renan s'aventure beaucoup de supposer que la mort

1. *Les Évangiles*, p. 147.

vint le soustraire à une épreuve qui, trop prolongée, lui eût peut-être été fatale. Rien, ce me semble, ne donne à croire que le pouvoir absolu pût gâter un tel souverain, ni qu'il ait joué, comme on le prétend, la comédie de la clémence. Son unique chagrin fut sans doute de laisser l'empire à Domitien, qui les avait fatigués, son père et lui, de ses intrigues, dont il devinait les pernicieux instincts, impatients de se satisfaire, et qui n'attendit pas le dernier souffle de son aîné [1] pour monter à cheval, obligeant tout le monde à le suivre en hâte au camp des prétoriens.

Grâce à la tolérance dont il venait de jouir sous les Flavius, le christianisme se développa rapidement. Les deux Églises sœurs vivaient parfois côte à côte et grandissaient ensemble sans se confondre. Il en fut ainsi partout où il y eut différence d'origine et de langue, comme à Antioche, où l'un des groupes parlait grec, l'autre syriaque. En Égypte le néo-platonisme alexandrin, professé par les Juifs, les rapprochait des chrétiens et les dispensait en même temps de se réunir à eux. Tandis que l'Apocalypse florissait

1. On soupçonne Domitien de l'avoir empoisonné. Las d'attendre qu'il eût expiré dans le bain de neige que le médecin, à bout de remèdes, avait commandé, sautant à cheval, il galopa vers Rome, afin d'y saisir le pouvoir.

en Palestine et en Asie, le sibyllisme était cultivé à Alexandrie. Il prit naissance au sein des communautés d'Esséniens ou de Thérapeutes qui vivaient dans un ordre d'idées favorables à celles des chrétiens. Le polythéisme en avait tiré si bon parti que le monothéisme devait l'exploiter à son tour.

On a beaucoup écrit sur les oracles et on a risqué bien des explications de leur succès. La plus simple est la plus vraie. A commencer par celui de Delphes, il n'est pas étonnant que plusieurs de ses réponses aient frappé les esprits par leur caractère de haute sagesse. Les prêtres qui les dictaient furent en général des hommes instruits, pleins d'expérience, choisis avec soin dans les principales familles de la ville. Leurs relations habituelles avec les chefs des États grecs les tenaient au courant des affaires publiques et leur permettaient de donner à qui les consultait des conseils pleins de sagesse et de prévoyance. Pour plus de sûreté, la pythie était vieille, moins exposée ainsi à de certaines séductions. Ils se réservaient d'ailleurs le droit de donner à ses paroles, presque toujours incohérentes et ambiguës, le sens qu'il leur plaisait. Si leurs prévisions, d'aventure, ne se réalisaient pas, ils s'en tiraient par une dé-

faite quelconque. Il ne faut du reste aux imposteurs qu'un peu d'artifice ; les peuples ne sont pas si difficiles à tromper. Il n'est si sot pronostiqueur à qui on ne fasse dire ce qu'on veut, tant il y a de façons différentes de l'interpréter, dès que l'obscurité ni le vague n'arrêtent. Chacun s'ingénie à découvrir dans un oracle ce qui le chausse et, de biais ou de droit fil, finit par y rencontrer juste à point les réponses qu'il y cherchait. Le plus souvent même, on suppose ou on corrige les prédictions, afin de les ajuster à des événements accomplis. Les fraudes, si grossières qu'elles soient, n'en obtiennent pas moins de crédit. Après l'incendie du Capitole qui détruisit en 671 les livres sibyllins, ce fut à qui prétendrait en avoir recueilli des fragments. Ces lambeaux de prophétie devinrent une autorité irréfragable pour la tourbe d'aruspices qui exploitaient la crédulité publique. Ainsi un de ces oracles, communiqué à Corn. Lentulus, annonçait que trois Cornélius seraient rois à Rome. Déjà Corn. Sylla et Corn. Cinna avaient commencé à justifier la prédiction. Il est vrai que jamais nom ne fut plus commun ni famille plus nombreuse. Mais Lentulus ne songea pas un instant qu'il pût être question d'un autre que de lui et, sur la

seule foi de cette bourde, il se jeta les yeux fermés dans la conjuration de Catilina, où, en fait de royauté, il trouva la mort. Ce fut bien fait, quoique sa déception n'ait guéri personne.

Chacun sait que les oracles sibyllins d'Alexandrie ont été rédigés postérieurement aux faits qu'ils sont censés annoncer, excellent moyen de les prédire à coup sûr.

Ainsi que la plupart des Césars, Domitien commença mieux qu'il ne devait finir. Sobre, ne faisant qu'un repas par jour, il avait le goût des exercices militaires, de l'étude et de la poésie. Ses premières années de gouvernement ne furent pas d'un méchant prince; mais peu à peu se décelèrent les vices de sa nature, la plus haineuse peut-être qui ait jamais existé. D'un tempérament mélancolique et qui se plaisait dans la solitude, il n'y rêvait que des actes perfides. Parfois il s'attablait avec ses convives, afin d'épier leurs paroles et leurs gestes. Il leur faisait jeter plutôt que servir les mets et, après un simulacre de repas commun, il rentrait seul dans ses appartements, où il se livrait à des orgies secrètes. Cruel sans phrases, il souriait presque toujours avant de tuer, n'affectant un air austère que pour déployer plus de sévérité et faire périr des innocents. Chef

lui-même de sa police et juge instructeur, il usait contre ceux qu'il voulait perdre d'une légalité dérisoire. Sous les prétextes les plus futiles on perdait la vie, d'autant plus facilement qu'espions et agents provocateurs, encouragés à la délation, pénétraient partout. L'empereur concertait avec eux les faux témoignages, assistait aux tortures, se délectait à la vue de l'effroi, de la pâleur des visages, comme s'il eût compté les soupirs qu'arrachait la pitié. Défiant et jaloux de toute supériorité, crédule aux astrologues autant que Louis XI, tout honnête homme lui portait ombrage. Ne lui fallait-il pas se défendre? Sa politique n'avait donc rien à faire de la familiarité de Vespasien, de la bonté de Titus, purs enfantillages.

Le *Néron chauve* en vint progressivement à un état de fureur continue, à une fièvre de colère dont les accès, se suivant coup sur coup, lui faisaient remplir le monde d'exils et de meurtres. Persuadé que le stoïcisme entretient dans les âmes l'esprit républicain, il exigea du Sénat un décret qui chassait les philosophes de Rome et de l'Italie : Épictète, Dion Chrysostôme, Artémidore et grand nombre de leurs disciples furent forcés de partir. Les parents de l'empereur étaient ses victimes de prédilection; presque

tous ses cousins ou neveux périrent. Plusieurs d'entre eux avaient embrassé soit le judaïsme, soit le christianisme, ou tout au moins une religion qui tenait des deux et qui consistait dans une vie chaste, un culte épuré et l'horreur du polythéisme : « Goût de la retraite, recherche d'une vie paisible et retirée, aversion pour les théâtres, pour les spectacles et les scènes cruelles que la vie romaine offrait à chaque pas..., éloignement des affaires publiques devenues choses frivoles pour celui qui croyait à la prochaine venue du Christ, habitudes méditatives, esprit de détachement, voilà ce que le Romain désignait d'un seul mot, *ignavia*. Selon les idées du temps, chacun était obligé d'avoir autant d'ambition que le comportaient sa naissance et sa fortune [1]. »

On avait soumis les Juifs à de lourds impôts qu'ils essayaient d'esquiver et pour le recouvrement desquels ils étaient traqués de toutes parts, soumis à des vérifications odieuses. Les magistrats découvrirent de cette façon que beaucoup de gens menaient la vie juive sans être circoncis. On les soumit à la taxe comme les autres : les chrétiens furent compris dans le nombre.

1. *Les Évangiles*, p. 232-233. Beaucoup de gens estimeront que les Romains n'avaient pas si tort.

Cela les décida à se déclarer plus franchement, à se mieux distinguer des Juifs, le vrai culte étant celui que chacun adopte en toute liberté.

Toutes ces rigueurs avaient, comme d'habitude, surexcité la propagande religieuse et amené beaucoup de conversions à l'une et à l'autre des croyances persécutées. Or, les Romains, fort tolérants pour les cultes étrangers, exercés en province, l'étaient moins pour les citoyens qui s'y adonnaient à leur barbe. L'an 95, on en mit en jugement un grand nombre sur l'accusation d'impiété ou d'athéisme. Même grief fut opposé par l'empereur au christianisme, qui lui refusait les honneurs divins. La profession de cette doctrine devint ainsi crime de lèse-majesté. C'est aussi probablement sous Domitien que les Juifs, ou du moins ceux qui embrassaient leur religion, devinrent coupables aux yeux de la loi. Tout citoyen romain qui se fit circoncire fut puni de la déportation perpétuelle et de la perte de ses biens. Pour comble d'infortune, les derniers protecteurs de ce peuple, Agrippa II et Bérénice, moururent vers ce temps.

Informé qu'il restait des descendants de David, Domitien ordonna de les mettre à mort. Les délateurs en profitèrent pour perdre une foule de gens que leur caractère inoffensif aurait dû dé-

fendre contre tout soupçon de révolte. Néanmoins les petits-fils de Juda, frère de Jésus, furent traînés de Batanée à Rome et interrogés; mais leur réponse naïve rassura si bien l'empereur qu'il fit cesser la persécution contre ces rêveurs. Des historiens pourtant assurent que le sort de l'Église chrétienne ne s'améliora que par l'avénement de Nerva au pouvoir.

Il me serait difficile d'établir historiquement la liste exacte des successeurs de Pierre, car on n'y songea vraiment que cent ans après lui. Pour qu'on en eût l'idée, il fallait que l'épiscopat fût régulièrement constitué, déjà muni du pouvoir en ses mains. Les maisons féodales ne rédigent leur généalogie qu'après plusieurs générations d'hommes vaillants. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Église de Rome hérita de celle de Jérusalem et la reproduisit : même esprit de domination, même goût d'autorité despotique, même hiérarchie traditionnelle. La fondation de cette suprématie ne peut s'expliquer logiquement que par l'indolence et la sottise de l'espèce humaine, surtout chez le peuple, qui n'a jamais eu rien de plus pressé que d'abdiquer sa liberté, sauf à en pleurer la perte et à s'insurger maintes fois pour la recouvrer. Encore aujourd'hui, qui comprend la niaiserie aveugle d'hommes intel-

ligents ou instruits qui s'en remettent du soin de leur conscience à plus ignorant, souvent même à plus immoral qu'eux?

En moins de cent ans, l'usurpation pontificale était presque accomplie à Rome. Les évêques de cette ville déclaraient tenir leur pouvoir, non de la communauté, qui eût pu revenir sur son abdication, mais d'une hérédité spirituelle, arrivée à eux depuis les apôtres en ligne continue. Les disciples de Jésus leur auraient donc transmis ce qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. Cette constitution d'une monarchie cléricale eut pour résultat d'immobiliser le dogme, d'étouffer toute création de légendes nouvelles et de tarir la source rafraîchissante que l'imagination de chacun versait sur le patrimoine primitif. La foi simple du peuple ne suffit pas à perpétuer une religion, si une hiérarchie constituée et un chef spirituel ne veillent à sa garde, cela est incontestable; il n'en est pas moins vrai que l'établissement du gouvernement pontifical crée une puissance égoïste, dont les intérêts seront parfois différents de ceux de la masse, souvent même opposés, et qui, par suite, aura pour règle politique de traiter avec les souverains par dessus la tête des peuples. « Une loi générale de l'Église est que l'inférieur n'y a jamais nommé son supérieur.

Voilà ce qui donne encore aujourd'hui à l'Église, au milieu de la tendance toute contraire de la démocratie moderne, une si grande force de réaction [1]. »

Les listes d'*évêques de Rome* [2], en forçant un peu la signification du mot, placent après Anenclet, un certain Clément, allié sans doute aux Juifs du même nom, Juif lui-même et né à Rome, car il paraît peu hébraïsant. Son autorité, fort grande dans les dix dernières années du premier siècle, s'étendit en Italie, en Grèce, en Macédoine, et contribua puissamment à fondre les deux partis, celui de Paul et celui de Pierre, sans l'union desquels l'œuvre du Christ eût péri. C'est le premier type de pape, et parlant en cette qualité à l'Église universelle. Les Grecs seuls, avec leur esprit d'indépendance, regimbèrent contre une telle prétention, ne voulant pas qu'on réduisît la foule des fidèles à l'état de troupeau. Il y eut des troubles; Corinthe donna le signal de l'hérésie et fit bande à part. Clément, qui n'était pas homme à souffrir l'insubordination, répondit aux mutins que l'humilité, la soumis-

1. *L'Église chrétienne*, p. 94.

2. D'après l'*Art de vérifier les dates*, les premiers papes se succéderaient dans l'ordre suivant : Saint Pierre, saint Luc, saint Anenclet, saint Clément.

sion, valent mieux que les dons les plus sublimes de l'intelligence; il leur ordonna de reconnaître le droit de correction qu'il avait sur eux, de s'expatrier au besoin pour se punir eux-mêmes de leur tort. « Ce qu'il veut avant tout, c'est l'ordre, la concorde, l'uniformité, la règle dans l'Église comme dans la nature et dans l'empire romain. Obéir chacun dans son rang, voilà la loi du monde[1]. » La théorie de Clément prend ainsi acte de la triple abdication qui fait du pape le seul maître de la chrétienté. La communauté des fidèles a remis ses pouvoirs aux mains des *presbyteri*, anciens ou prêtres, ceux-ci les leurs à l'épiscopat, et les évêques au pontife romain. D'un seul coup de filet le pape est tout; le droit du peuple n'est plus rien.

Corinthe se soumit. On tenait beaucoup à l'Église ; plutôt que de la quitter ou d'en être expulsé, on courbait la tête sous le joug et l'on subissait les plus grandes humiliations. Plus tard, les évêques de Rome, aidés par les rois ou devenus eux-mêmes souverains temporels, imposeront leur despotisme par la force et obtiendront le respect en frappant leurs ennemis de terreur, jusqu'à ce que Luther se

1. *Les Évangiles*, p. 331.

révolte contre eux avec succès et porte les premiers coups à cette omnipotence.

Comme l'épître de Clément est un vrai modèle épiscopal, on l'a souvent imitée. On prit même l'habitude d'attribuer à ce pape les écrits auxquels on voulait donner du poids, tant était grande la trace qu'il avait laissée. Il ne paraît pas avoir été atteint par la persécution de Domitien, qui mourut peu après lui. Une conspiration universelle précipita la fin de ce prince. Tout tremblait autour du monstre, épouvanté lui-même de tant de sang répandu. Pour l'empêcher d'en répandre davantage, on le poignarda. Le sénat, courageux contre Domitien dès qu'il n'avait plus à le craindre, fit briser ou fondre ses statues, abattre ses arcs de triomphe. On soupçonne Domitille, veuve d'un consulaire qu'il avait fait périr sur les plus légers soupçons, de n'avoir pas été étrangère à son trépas. Quoi qu'il en soit, les conjurés choisirent pour le remplacer un excellent homme, Nerva, qui fit tout le bien qu'on peut faire sans rompre avec le mal. Timide et réservé, le nouvel empereur portait presque à l'excès le goût de la modération et des demi-mesures. Mais il ne put empêcher la réaction inévitable contre les cruautés du règne pré-

cédent. Les honnêtes gens prirent le dessus et il n'y eut plus de persécutions.

Le parti juif n'oubliait pas cependant le sac de Jérusalem; le feu de sa haine contre les Romains couvait toujours sous la cendre. A chaque point noir à l'horizon, il poussait un cri de triomphe, s'applaudissant d'avance d'une revanche prochaine. Israël, avant de renoncer à renaître, tentera plus d'une fois le sort des armes, sous Trajan, sous Adrien. Pour le moment, il se réjouit que le souverain de Rome soit un vieillard faible et sans avenir. Ses pronostiqueurs reprennent leurs espérances messianiques. L'un d'eux, un patriote qui regrette de n'avoir pas péri avec ses frères dans l'incendie du temple, exhale le trouble et les vœux de son âme par une nouvelle Apocalypse que les chrétiens lurent avec avidité et qu'ils adoptèrent après l'avoir, suivant leur coutume, retouchée en deux ou trois endroits. C'est le IVe livre d'Esdras, écrit probablement à Rome par quelque pharisien orgueilleux. Là ont été puisées toutes les doléances et jérémiades, pieusement répétées à chaque siècle, sur la décadence de l'espèce et des mœurs, sur la perte de la vigueur et des vertus innocentes de l'âge d'or, antienne dont l'humanité doit avoir les

oreilles rebattues depuis qu'on la lui chante. A l'exemple du visionnaire de Pathmos, l'auteur du IVe livre d'Esdras prophétise le retour du Messie, auquel il n'accorde qu'une durée de 400 ans. La pensée dominante de cette œuvre, c'est toujours l'idée juive persistante du petit nombre des élus. C'est là aussi que la théologie catholique a trouvé plusieurs des thèmes qu'elle exploite, les limbes, le péché originel, l'éternité des feux de l'enfer. L'esprit humain, n'étant pas très inventif, remâche volontiers le même foin.

Jusqu'à un certain point, ces sombres pronostics étaient justifiés par les scènes de désordre qui troublaient chaque jour la paix de l'Empire. Le règne de Nerva ne fut qu'une lente agonie jusqu'au jour où, trois mois avant de mourir, ce prince débile, irrité d'une sédition de l'armée qui réclamait le supplice des meurtriers de Domitien, imposa silence aux rebelles par l'adoption de Trajan, prudente mesure qui brisa l'influence soldatesque et fit mentir les haineuses prédictions des Apocalypses.

Trajan, bon général et aussi sage que Marc-Aurèle, sans en faire profession, usa du pouvoir despotique en un sens libéral, eut pour les philosophes des attentions, des égards, et

gouverna avec les républicains ralliés autour du principat depuis qu'ils le voyaient réconcilié avec la liberté. En vieillissant, l'aristocratie romaine, adoucie et conquise par la philosophie grecque, victime comme elle des persécutions récentes, avait dépouillé sa rudesse, sa passion pour les armes et ne se plaisait plus qu'à des raffinements extrêmes de vertu, de délicatesse, de modestie. Une alliance fraternelle unit la fierté romaine à l'humanité hellénique. En attendant de s'asseoir sur le trône avec Marc-Aurèle, la philosophie abandonne ses spéculations métaphysiques pour s'appliquer philanthropiquement à rendre meilleure l'espèce humaine et à lui faire un sort plus heureux. Ne pouvant plus dépenser leur activité dans les luttes politiques, les nobles romains lui fournissent un aliment nouveau en se repliant sur eux-mêmes et en donnant à la sagesse des Grecs une application pratique. S'étudier, s'enfermer en soi, n'est-ce pas, du moins par un côté, s'affranchir de la tyrannie et agrandir le terrain qui lui échappe? Epictète prend place à côté de Jésus dans le monde idéal de la vertu parfaite, et le bon Plutarque imagine « cette antiquité grecque, douce et paterne, peu ressemblante à la vraie (laquelle fut resplendissante

de beauté, de liberté et de génie), mais mieux accommodée que la vraie aux besoins de l'éducation [1]. »

Quoique cette amélioration morale coïncide avec la décadence intellectuelle, la littérature latine, avant de s'éteindre, aura une floraison dernière de sève et de vigueur, grâce à Tacite, à Suétone, à Pline et à Juvénal.

1. *Les Évangiles*, p. 385.

XIV

Dispositions hostiles de l'aristocratie romaine à l'égard des Chrétiens et des Juifs — Cérinthe essaie à Éphèse d'introduire dans le dogme des idées néo-platoniciennes. — Dernières années de l'apôtre Jean. — Luc rédige son livre des Actes. — État des sectes en Judée.

Le paganisme latin est un culte d'aristocrates, purement formaliste, qui ne peut être exercé que par les grands. Tout plébéien en est exclu et l'esclave n'a pas même la permission d'approcher des autels. Caton l'en écarte rudement par ces paroles : « C'est le maître qui sacrifie pour toute la maison. » Le temple ne donne rien de l'enseignement moral que l'Église dispensera généreusement ; aussi les classes inférieures croupissent-elles jusque-là dans un déplorable abandon. L'aristocratie romaine périra faute de pitié ; elle a négligé l'émancipation des classes infé-

rieures, gage et signal de l'ennoblissement des cœurs ; elle ne s'inquiète en rien du misérable pendant sa vie et jette à la voirie son cadavre, tandis que les premiers sanctuaires chrétiens furent les tombeaux des martyrs.

Comme la cité antique n'est qu'une famille agrandie, elle n'aura qu'une religion dont le prêtre sera le chef de famille. En ne la pratiquant pas, on s'exclut soi-même de la cité. Lorsque le monde entier ne forme plus qu'une cité immense, l'empereur en est le chef suprême, le pontife par excellence. Lui refuser son hommage ou pratiquer un autre culte que le sien, n'est pas d'un sujet loyal. Tout dissident passe pour un ennemi.

Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, malgré leur libéralisme, se tinrent donc, à l'égard des chrétiens et des Juifs, dans une sorte d'éloignement hautain. Doctrinaires inflexibles, sûrs d'avoir raison, luttant par devoir, et devinant qu'il faut choisir entre l'Église et l'Empire, que le triomphe de l'une serait la ruine de l'autre, ils devenaient sévères et durs, capables de rigueur pour sauver l'État, laissant appliquer la loi d'où dépendait l'existence de la société, et se disant avec l'un d'eux : « Ce qui n'est pas utile à l'essaim n'est pas non plus utile à l'a-

beille [1]. » Leur règne fut plus oppressif pour les chrétiens et les Juifs que la méchante férocité des tyrans : au lieu des caprices burlesques d'un Caligula, des fantaisies sanglantes d'un Néron, qui ne sévissaient que par boutades, on eut la persécution à l'état permanent. Ces cultes étrangers qui charment la canaille, en lui promettant l'immortalité, ne sont, aux yeux des grands de Rome, qu'un amas d'inepties, d'impuretés ; on tient les Juifs pour des athées voués aux plus grossières croyances, à des superstitions irréligieuses. Depuis la destruction de leur temple, ils étaient privés de culte public et la Loi demeurait seule dans ce naufrage de leurs institutions. Cela inspirait de la méfiance contre eux. Tacite lui-même les accuse de n'avoir pas de morale : *inter se nihil inlicitum*, entre eux tout est permis.

Mêmes préventions contre les chrétiens. De Nerva à Commode, on les écarte de la maison de l'empereur, dont ils approchaient souvent sous Néron et les Flavius, et où ils avaient même exercé parfois une influence considérable. Que sont ces gens-là? Des ennemis du culte national et qui l'insultent, des négateurs de l'État, des

1. Pensées de Marc-Aurèle, VI, 54.

incendiaires, de coupables séducteurs de femmes, de filles et d'enfants, avec qui ils se livrent à des infamies secrètes. Ajoutez à cette haine la crainte de leurs associations et des dangers qu'elles amènent. Les meilleurs empereurs voient ces réunions avec méfiance. Il ne faut pas convier trop de monde aux fêtes de famille; Trajan veut que les invitations soient limitées ou nominatives. Un simple corps de pompiers semble suspect à ce despotisme ombrageux qui, ne sachant comment se défendre contre un ennemi secret et invisible, laisse aux juges le soin de leur appliquer arbitrairement les peines les plus cruelles. Qu'une société a de peine, hélas! à passer sans secousse d'un règne moral à l'autre!

Je ne sais si réellement ces mesures prolongèrent d'un siècle la durée de l'Empire et retardèrent d'autant l'avénement du christianisme; en tout cas, elles ne ramenèrent pas aux dieux païens la foi qu'on n'avait plus en eux. Ainsi qu'il est arrivé chez nous sous Louis XV, la crédulité profita des pertes de la croyance pour envahir les esprits, la superstition fut universelle et Lucien seul osa s'en moquer [1]. Des

1. « Les chapelles de Lourdes étaient partout; les eaux de La Salette abondaient, et l'on ne pouvait faire un pas sans

symboles inconnus venaient rajeunir le paganisme et, par la bizarrerie de leurs mystères, attiraient à la fois la niaiserie du vulgaire et la curiosité inquiète des savants. Apulée, dans son *Ane d'or*, avoue qu'il avait du goût pour les Chaldéens, les Égyptiens et leurs liturgies secrètes d'Isis. Quand un homme de cette intelligence donne dans de pareilles impostures, on devine ce que la foule devient. Charlatans et magiciens avaient beau jeu : l'un d'eux, Apollonius de Tyane, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, se fit passer pour une incarnation divine, comparable à celle de Jésus, et trouva des adeptes pour croire à ses tours d'escamoteur.

Vers le même temps apparut à Ephèse une sorte d'ébionite ou juif alexandrin, du nom de Cérinthe ou Mérinthe, qui, en embrassant le christianisme, y apporta quelque nouveauté. Comme il ne laissa pas d'écrits, on a pu lui attribuer les opinions les plus bizarres, les plus contradictoires. Sa légende se rapproche de celle de Simon de Gitton ; il aurait été contre Paul

rencontrer un miraculé. Lucien s'en moquait. Le fait est que le polythéisme eut beau s'évertuer ; il ne put prévaloir contre la nouvelle doctrine, qui, à son tour, après quinze cents ans de règne, s'évertue comme lui. » Em. Littré.

ce que Simon fut contre Pierre. Il prêchait l'évangile des Hébreux, traduit probablement en grec, d'après lequel Jésus, homme ordinaire jusqu'à son baptême, aurait reçu à ce moment l'esprit divin, qu'il aurait révélé ensuite par sa prédication et ses miracles. Du reste, un Dieu ne pouvant ni souffrir ni mourir, le Christ divin se sépara de l'homme avant la Passion. Une telle doctrine, reprise plus tard par les gnostiques, révolta la conscience chrétienne. Les amis du Sauveur, ceux qui l'avaient vu prêcher et mourir, étaient indignés que l'on coupât ainsi sa personne en deux. L'Homme-Dieu doit être adopté, révéré tout entier : l'existence du christianisme est à ce prix. Jean repoussa avec colère l'erreur de Cérinthe. Apercevant un jour cet hérésiarque au bain : « Fuyons, s'écria-t-il, l'édifice va s'écrouler sur la tête de l'imposteur ! » D'autres que Cérinthe, ne pouvant se faire non plus à l'idée d'un Dieu mourant sur la croix, expliquaient le mystère en supposant que le corps de Jésus n'avait été qu'une apparence fantastique. Les orthodoxes, comme bien l'on pense, ne laissèrent point passer l'interprétation sans la combattre. Toutes ces luttes servaient à développer la théologie et, loin de nuire au christianisme, avaient pour effet plu-

tôt de le consolider : une idée religieuse ne triomphe qu'à la condition d'être vivement débattue et contredite.

« Il y eut probablement au sein de cette décevante Église d'Éphèse un parti pris de dissimulation et de fraude pieuse, qui a rendu singulièrement délicate la tâche du critique appelé à débrouiller de telles confusions. » Après avoir constaté le fait, M. Renan explique, avec sa supériorité habituelle, comment le néoplatonisme, à force de raffiner sur Jésus, transforma l'homme charmant, vivant et réel en *Verbe* abstrait, en λογος. Paul, en sa vieillesse, avait déjà diminué la personnalité du Christ, mais Éphèse paraît l'endroit où cette façon d'envisager son rôle prit le plus fortement racine et d'où elle se répandit sur le monde chrétien.

L'auteur de l'Apocalypse y contribua beaucoup. Resté le dernier de ceux qui s'étaient imaginé de voir Dieu sur terre et de ne pas mourir, il vécut si vieux qu'on le crut immortel et qu'on lui attribua la vertu miraculeuse de ressusciter les morts. Son grand âge et son auréole de sainteté le rendaient vénérable à toutes les Églises d'Asie. Entouré des disciples survivants de Jésus, ou qui se donnaient pour tels, il avait, pour l'aider dans sa tâche aposto-

lique, un asiatique plein de respect et d'admiration pour lui, Polycarpe, qu'il envoya sans doute en délégation pour gouverner l'Église de Smyrne. Enfin il paya tribut à la nature [1]. L'émotion fut grande quand on vit expirer ce dernier apôtre, disparaître cette colonne antique de l'Église primitive. Depuis ce jour la source de la religion se perdit dans un lointain obscur; la direction des fidèles passa à Marc et à Luc, disciples de Pierre et de Paul, et aux filles de Philippe, continuatrices de ses dons merveilleux.

A Rome, Luc, encouragé par le succès de son évangile, voulut le compléter en racontant la vie des apôtres. Dès les premières pages, l'historien religieux prouve quel progrès il a fait dans la croyance au miracle, en adoptant franchement celui de l'ascension, sur lequel il avait évité de se prononcer jusque-là. D'ailleurs, la doctrine est la même dans les deux ouvrages et l'indifférence égale pour la vérité des choses. Le disciple de Paul tient à prouver que son maître fut un apôtre ni plus ni moins qu'un autre. Ce désir et le besoin de fournir aux dogmes que chaque jour voit éclore une base évangélique lui font inventer mille histoires fa-

1. Si l'on en croit Papias, il aurait été tué par les Juifs.

buleuses, celle-ci entre autres qui répond à son double but : Pierre, ayant jeté ses filets dans le lac, ne peut les en retirer, tant afflue le poisson qui veut se faire prendre; alors une autre barque, celle de Paul, venant à son aide, se remplit comme la première et la pêche du royaume de Dieu est surabondante.

Qui ne voit dans cette anecdote l'intention manifeste de figurer l'alliance des deux émulations rivales? Il en est ainsi partout : Luc prêche à chaque ligne la *paix aux hommes de bonne volonté.* Le goût de la persécution, la soif des avanies endurées pour le nom de Jésus remplissent son âme et ont fait de son livre le manuel par excellence du missionnaire chrétien.

Quoiqu'une seule rédaction des actes ait été conservée, il y en eut plusieurs, comme pour les évangiles, mais la version de Luc, d'abord confinée à Rome, se répandit ensuite dans toute la chrétienté. Pour ce qui touche à la communauté de Jérusalem, elle ne mérite pas grand crédit. C'est un sujet que Luc connaissait mal. Son récit n'en finit pas moins par devenir, même sur ce point, une autorité capitale, dès que la tradition se fut affaiblie et que l'on voulut, dans la discussion, invoquer le témoignage de cette Église primitive.

En Judée, l'absence de direction qui suivit la ruine de Jérusalem partagea la communauté chrétienne en une foule de sectes. Au delà du Jourdain comme à Samarie et sur la côte syrienne dominait l'Essénisme, avec sa tendance à multiplier les anges, à relier la terre au ciel par des intermédiaires. On suppose que, dans ces éléments nouveaux, plus d'un a été fourni par les religions de la Haute-Asie. C'est de ce dernier pays que vint sans doute l'habitude de se plonger chaque jour dans le Jourdain en guise de baptême. Parmi les sectaires qui, à tout propos, se livraient à cet exercice, nous citerons un émule de Jean-Baptiste, un certain Elkasaï, nouveau prophète et auteur d'une apocalypse bizarre dont quelques fragments sont connus. La plupart renferment des formules cabalistiques, exorcismes, sortilèges, recettes de sorciers. A l'instar de ses devanciers, il annonçait la fin du monde, par lui fixée à la sixième année du règne de Trajan. Sa doctrine, autant qu'on peut le conjecturer, admettait de nombreuses incarnations ou avatars, échelonnés depuis Adam et dont Jésus fermait pour le moment la liste. Mahomet, nourri parmi ces Esséniens, prit leur théorie comme point de départ de sa propre doctrine, et les Musulmans ont

coutume de désigner les chrétiens sous le nom de nazaréens. D'ailleurs ces hérésies eurent peu de partisans; la majorité resta fidèle aux fils de Jude qui, placés à la tête de l'Église, depuis leur retour de Rome et tenus pour des martyrs, jouissaient d'une véritable influence.

XV

Trajan et Pline le Jeune. — Ignace d'Antioche et son épître aux Romains. — Faux écrits apostoliques ajoutés au Nouveau Testament. — Les Exégèses de Papias. — L'Église établit sa domination sur les mœurs et sur les consciences. — Hérésie des Gnostiques.

Sous le règne de Trajan, les procès contre les chrétiens, sans être très fréquents, devinrent pour ainsi dire systématiques. Nous avons énuméré précédemment les motifs de la haine que portaient les Romains aux ennemis de leur culte. Ils ne pouvaient souffrir qu'un sujet de l'empereur refusât de sacrifier aux dieux et ne daignât même pas, en passant devant leur temple, envoyer un baiser d'adoration. C'était chaque fois le prétexte d'une émeute où le récalcitrant courait risque de la vie. Tacite estimait qu'une

bonne politique devait étouffer les deux rameaux religieux sortis du même tronc. Ils furent cependant traités d'une façon différente, chacun suivant sa nature particulière : les Juifs, malgré leurs séditions, ne subirent aucune persécution officielle ; aucun d'eux ne fut, pendant deux siècles, martyrisé pour n'avoir pas sacrifié aux idoles ou à l'image de l'empereur. Celui-ci se réservait apparemment de les écraser en bloc, dès qu'ils exécuteraient leur incessante menace de révolte. Quant aux chrétiens, leur résistance doucereuse et sournoise irritait davantage. La société antique, sentant en eux le ver qui la rongeait, aurait voulu à tout prix l'extirper. Il y avait là de plus une source assurée de revenus pour les délateurs, dont l'infamie était récompensée par une partie des biens du condamné. Cependant on dut plusieurs fois reculer devant l'injustice criante des mesures ordonnées. Pline le Jeune, envoyé par Trajan en Bythinie et dans le Pont, et contraint par la délation d'arrêter un grand nombre de chrétiens, les fit mettre à la torture, afin d'en avoir le cœur net. Tout ce qu'il découvrit lui parut puéril. N'ayant jamais été mêlé à aucun procès contre eux, il ne voyait nul danger dans leur secte. Mais la Haute-Asie, mal gouvernée jusqu'alors, en avait profité

pour prendre des libertés, développer ses hétaïries ou associations d'ouvriers, et laisser la nouvelle doctrine librement se prêcher. Le légat chargé de l'administration de ce pays ne devait-il pas y ramener l'ordre et la loi, y arrêter la propagande, avant qu'elle ne devînt funeste à l'Empire?

Ne sachant que résoudre, Pline écrivit à Trajan pour lui soumettre ses scrupules. De sa lettre et de la réponse qui y fut faite, il résulte qu'aux yeux de la loi tout chrétien mérite la mort. Seulement l'humanité prescrit de ne plus encourager la délation contre lui, mais de favoriser l'apostasie en faisant grâce aux renégats. Huit ou dix ans après (124), un autre proconsul d'Asie, Granianius, plus révolté que Pline du rôle qui lui était imposé, écrivit à son tour à Adrien pour se plaindre que l'on condamnât ainsi les gens sur de vagues rumeurs, sur des bruits populaires, et sans avoir pu les convaincre d'aucun crime qualifié, autre que celui de leur profession même.

De tous les martyrs de ce moment le plus célèbre fut Ignace, le chef de l'Église d'Antioche, un beau vieillard plein d'énergie et d'éloquence, que l'on condamna à périr dans le cirque, livré aux bêtes. Son voyage d'Antioche à Rome de-

vint une sorte de triomphe qui a inspiré à Lucien son roman, *La Mort de Pérégrinus*. Le long de la route, la foule accourait pour contempler ses traits vénérables, pour entendre une dernière fois son ardente parole. A l'exemple de Paul, il écrivit plusieurs lettres apostoliques dont une, celle adressée aux Romains, se distingue par l'accent passionné que donne la soif de la mort. Le style en a une saveur âpre et prononcée. quelque chose de fort et de populaire. Elle fit une impression telle qu'on en fabriqua d'autres du même genre. Il y en eut bientôt un recueil où les martyrs puisaient les expressions énergiques et courageuses qui répondaient à l'exaltation de leurs sentiments.

Le nombre de ces faux écrits apostoliques se grossit à la même époque d'une lettre attribuée à Pierre et dont il faut expliquer l'origine. Avec une admirable patience, le chrétien, depuis la mort du Christ, attend la fin d'un monde qui s'obstine à durer. Comme il ne peut comprendre à quoi ce retard est dû, les chefs de l'Église viennent à son aide. Luc, dans son évangile, annonce que ce sera pour bientôt, que Jésus va paraître. « Il viendra comme un voleur, quand on y pensera le moins », disaient les sages. Paul leur ferme d'abord la bouche avec ces mots :

« Il viendra en son temps ». puis il se résout à leur prescrire, en attendant, une règle de vie qui serait incompatible avec la conviction d'un prochain cataclysme.

Pour trancher la difficulté, un disciple de Pierre imagina une pieuse fraude ; ce fut de publier au nom de son maître une seconde épître qui augmentât son bagage littéraire et qui, du même coup, donnât plus d'autorité à des enseignements que l'auteur de la supercherie empruntait aux livres saints. Il ne vise d'ailleurs qu'à rassurer les fidèles, à leur prodiguer de sages conseils, à leur inspirer les vertus chrétiennes, la patience, la sobriété, la piété, l'horreur de l'hérésie et le mépris des biens de la terre qui rapproche les élus de leur Dieu.

Cet écrit complète la série de ceux qui vont former le Nouveau Testament. Le premier devoir d'une religion étant de produire son livre sacré, le christianisme n'y avait pas failli. Environ cent ans après la mort de Jésus s'achevait ce recueil admirable de textes qui a séduit le monde par l'âpre grandeur de son style, due à l'idée sémitique exprimée en grec. Chacun, à défaut de souvenirs directs, y trouvera désormais la vie et les leçons de tous

les fondateurs de la foi. On essaya, il est vrai, de rouvrir la liste, d'y faire entrer, par exemple, *le pasteur* d'Hermas, ou d'autres écrits que l'on prétendait dictés par les apôtres, — il fallait bien occuper de lectures édifiantes le temps que ne prenaient ni les sacrements ni les mystères, — mais peu importe ; les points essentiels de l'histoire de la fondation sont désormais acquis et fixés.

Il va sans dire que le Nouveau Testament n'annula pas l'Ancien ; celui-ci conserva toute son autorité et continua d'être tenu pour la révélation directe de Dieu. Chrétiens et Juifs le lisaient dans l'hébreu. Les chrétiens ignorants de cette langue usaient de la version grecque donnée à Alexandrie par les Septante, que les Juifs repoussaient comme infidèle.

Durant plusieurs siècles, à ces deux bases du dogme et de son autorité l'Église joignit un troisième ouvrage, en cinq livres, *les Exégèses* ou *Exposition des paroles du Seigneur*, qui n'est pas venu jusqu'à nous. L'auteur de ce nouveau recueil, Papias, appartient à la troisième génération chrétienne. Il n'a vu aucun des apôtres et n'a pu que consulter ceux qui avaient approché de leur cénacle. Son œuvre

se borna par conséquent à rassembler les traditions orales de l'âge apostolique, à recueillir et à commenter, en les classant dans un ordre méthodique, les paroles de Jésus. Il se livra dans ce but à une vaste enquête, contrôlant chaque version des évangiles et ne s'en rapportant qu'aux documents originaux. Les filles de Philippe, qui, vieilles et un peu folles, remplissaient Hiéropolis de leurs contes fabuleux, furent consultées par lui ; il vit aussi Aristion et Johannès Presbytéros, deux vrais anneaux de la chaîne apostolique. Après s'être muni de toutes les informations possibles, il écrivit le tableau dont les récits antérieurs n'étaient pour lui qu'un canevas, une ébauche. Il faut croire que, dans son ardeur à mieux faire que ses devanciers, il exagéra la dose de crédulité que, même alors, les fidèles pouvaient supporter. Quoique saint Irénée parle de lui avec respect et l'appelle un *homme ancien*, ce fut plutôt un Nestor niais, qui radotait du bon vieux temps. Il prit, semble-t-il, de toutes mains les anecdotes les plus absurdes et ne se fit pas faute d'attribuer au Christ les paroles extravagantes qui traînaient dans toutes les Apocalypses. Pour faire oublier son élucubration malencontreuse, on cessa de la copier et les

curieux seuls la lurent. Les millénaires n'en firent pas moins leur évangile. Ils y trouvaient plus crûment que dans les autres la prédiction qui flattait leur manie. « Les idées de l'infini, de l'immortalité de l'âme, étaient si absentes de ces rêves juifs, que mille ans semblaient devoir suffire aux plus exigeants. Il eût fallu être bien avide de vie pour ne pas être, au bout de ce temps, *rassasié de jours!* A nos yeux, un paradis de mille ans serait peu de chose, puisque chaque année nous rapprocherait du terme où tout s'évanouirait [1]. » Mais il ne faut pas demander beaucoup de logique aux solutions que l'homme imagine pour sortir de l'intolérable destinée qui lui est échue. Plutôt que d'avouer que Dieu l'a pris pour dupe en lui imposant sans compensation le fardeau du devoir, il invente des chimères dont il rirait chez un enfant.

Nous n'en avons pas fini avec la littérature des pieux apocryphes. Vers 127, les disciples de Paul, en rassemblant les épîtres de leur maître jusque-là éparses, firent entrer dans le recueil celles qui sont adressées à Timothée et à Tite, quoiqu'elles n'aient été composées qu'à

1. *L'Église chrétienne*, p. 138-139.

ce moment-là et afin de parer aux vices dont l'hérésie des gnostiques infectait la famille. Ainsi que nous allons le voir, cette hérésie devait séduire les femmes, en leur offrant, avec l'appât des voluptés, le facile moyen d'expier leurs faiblesses par quelques simagrées de dévotion. L'auteur de ces lettres apprend à la mère de famille qu'elle n'a le droit de se livrer à la vie spirituelle que lorsqu'elle n'aura rien de mieux à faire dans sa maison. Mettre au jour des enfants et les élever d'une façon convenable, voilà son devoir. Elle se trompe si elle croit bien servir l'Église en négligeant les soins du foyer domestique. Une tenue pleine de pudeur, qui ait pour parure de bonnes œuvres, au lieu de tresses d'or dans les cheveux, de perles et de riches vêtements, voilà ce qui lui sied. Qu'elle écoute l'instruction en silence et avec une entière soumission, n'oubliant jamais de qui vient la faute, car ce n'est pas Adam qui fut coupable; c'est la femme qui, la première, s'étant laissé séduire, commit la prévarication.

Ce n'est pas la femme seulement qui doit se plier à la discipline ecclésiastique, obéir à la volonté du prêtre, la société chrétienne tout entière, à cette date, surveillée, censurée par

lui, n'a plus le droit d'agir en liberté ni même de dire au censeur : « En quoi ma conduite vous blesse-t-elle ? » Il faut que chaque individu exerce la fonction, le devoir particulier qui lui est attribué par la règle, cette fonction ne fût-elle que de faire admirer par sa vertu la force des préceptes de Jésus. On comptait beaucoup pour ce rôle sur les esclaves. De même que les curés de nos jours prêchent surtout le mépris des biens de la terre et la privation volontaire des plaisirs au pauvre diable qui n'a ni sou ni maille ou au rustre qui vit de pain noir, de même l'Église recommandait à l'esclave de redoubler de respect envers son maître, d'éviter avec lui jusqu'à l'apparence de familiarité sous prétexte de confraternité religieuse et de ne servir que plus humblement son frère en Jésus-Christ. « D'émancipation, naturellement, il n'est jamais question[1]. » Chaque liberté conquise par l'individu ne l'a été que malgré le christianisme et non grâce à lui. Tant que le despotisme triomphe, il y a dans les livres saints des textes pour le légitimer, pour le glorifier.

La même époque voit discipliner la foi en

1. *L'Église chrétienne*, p. 99.

même temps que les mœurs. Tout ce qui ne reçoit pas la vie du tronc principal est exclu du catholicisme comme branche morte. L'hérétique n'est plus un homme libre de son opinion comme vous de la vôtre, et qui peut avoir raison ; non, c'est un coupable, un être dangereux qu'il faut fuir, si l'on n'a pas encore le pouvoir de le supprimer.

Marcher dans le rang sans dire mot est sans doute une excellente prescription du code militaire; ce ne sera jamais une loi que tout le monde accepte. Dès que la communauté, bornée d'abord à une poignée de frères, compta ses fidèles par millions, il y en eut plus d'un dans ce grand nombre qui voulut se tirer de la foule, avoir sa règle à part, une manière de penser qui lui fut propre. La liberté de l'intelligence individuelle reprit une partie de ses droits et, au sein de l'Église agrandie, naquirent de petites aristocraties qui tinrent à se distinguer d'elle par quelque originalité. La première en date, la secte des gnostiques, ne pouvant se résoudre à opiner comme le vulgaire, chercha dans la religion des sens plus élevés.

Elle vit le jour à Alexandrie, au milieu des abstracteurs de quintessence, qui, du mélange de toutes les théologies et cosmogonies, formè-

rent un système superfin, la *gnosis* ou science parfaite, la doctrine de l'absolu. Le gnostique est le savant par excellence, le savant accompli. Sans avoir rien appris ni rien vu, il sait tout par la seule réflexion du cerveau unie à la force du raisonnement; il passe sa vie à jongler avec des mots, des formules creuses, à pourpenser l'abstraction, ayant toujours l'air de dire quelque chose, sans jamais rien expliquer en réalité. Il se casse la tête à fabriquer des théories incompréhensibles et se morfond à ennuyer les autres.

Mêlez quelques-unes des fictions légères, des songes poétiques de Platon, à l'extase, à la croyance aux miracles, à l'immoralité des mystères, vous aurez le gnosticisme, doctrine qui jette de la poudre aux yeux des gens pour leur persuader qu'ils savent ce qu'il est impossible de savoir, que le corps est la prison de l'âme et le monde réel une plate déchéance du monde divin. Simon de Gitton l'avait professée à Samarie; elle eut pour adeptes à Alexandrie, Ménandre, Basilide, Valentin et les cabalistes juifs.

Je ne m'embarquerai pas, vous le pensez bien, dans l'analyse de ces buées malsaines qui. se dégageant de cerveaux malades, amènent

presque toujours la corruption des mœurs. Quand l'initiation a fait du mystique un être privilégié, il se croit trop facilement dispensé des devoirs ordinaires. « L'or peut traîner dans la boue sans se souiller », disaient les gnostiques en riant des scrupules relatifs aux viandes prohibées, aux spectacles, aux jeux de gladiateurs. « A la chair ce qui est de la chair; à l'esprit ce qui est de l'esprit », était un autre adage qui les dispensait de pudeur. Quant au martyre, il n'était pas fait pour eux. N'accordant pas d'importance au Jésus réel, ils n'avaient aucune raison de mourir pour lui. On ne risque pas sa peau pour une abstraction. Le Christ n'ayant pas souffert, à quoi bon souffrir pour lui? Connaître Dieu tel qu'il est, voilà le meilleur acte de foi; le confesser par sa mort n'est qu'un acte de suicide.

Quelqu'un devait tirer les conséquences d'un tel système. Ce quelqu'un fut Carpocrate et, après lui, son fils Épiphane. Ils ne reculèrent devant aucun des excès du mysticisme sensuel, proclamant l'indifférence des actes, la communauté des femmes, la satisfaction de tous les vices comme le meilleur moyen de dégager l'esprit de la chair. Ils trouvèrent des paradoxes pour légitimer le crime de Caïn, la friponnerie

d'Ésaü, le vice ignoble des Sodomites et jusqu'à la félonie même de Judas. Un de leurs livres, *l'Ascension de saint Paul*, était rempli d'abominations, du moins à ce qu'on dit.

Pleine d'horreur pour ces docteurs en corruption, l'Église fulmina contre eux les plus forts anathèmes qu'elle put trouver dans ses textes sacrés. M. Renan, dont le dilettantisme supérieur tâte sans danger de tous les poisons, leur est moins sévère et témoigne une sorte d'indulgence amie aux gnostiques ; on dirait qu'il salue en eux des ancêtres intellectuels qui ont mal tourné : « Il y a sûrement, dit-il, quelque chose de grand dans ces mythes étranges. Quand il s'agit de l'infini, de choses qu'on ne peut savoir que partiellement et à la dérobée, qu'on ne peut exprimer sans les fausser, le pathos même a son charme ; on s'y plaît, comme à ces poésies un peu malsaines, dont on blâme le goût, mais qu'on ne peut se défendre d'aimer. L'histoire du monde, conçue comme l'agitation d'un embryon qui cherche la vie, qui atteint péniblement la conscience, qui trouble tout par ses agitations, ces agitations elles-mêmes devenant la cause du progrès et aboutissant à la pleine réalisation des vagues instincts de l'idéal, voilà des images peu éloignées

de celles que nous choisissons par moments pour exprimer nos vues sur le développement de l'infini [1]. »

1. *L'Église chrétienne*, p. 175.

XVI

Dernières révoltes des Juifs sous Trajan et sous Adrien; perte de leur nationalité; le Talmud. — La colonie Ælia Capitolina. — Composition de l'histoire de Tobie. — Le christianisme s'affranchit de l'ancienne loi. — Justin l'apologiste; haine entre Juifs et chrétiens. — Tentative infructueuse des Ébionites.

A chaque avénement, le Sénat, pour souhait de bienvenue, disait au nouvel empereur : « Puissiez-vous être plus heureux qu'Auguste, meilleur que Trajan! » Ce dernier prince eut en effet plus de bonté que de bonheur. En voulant conquérir le vieil Orient, il ne tint pas assez compte de la difficulté pour l'empire romain de s'assimiler des pays si lointains, peuplés de nomades et rebelles à la civilisation européenne. Sa campagne contre les Parthes fut désastreuse. Les Juifs, toujours à l'affût des défaillances de leurs oppresseurs, crurent pour la centième fois

à la fin d'une domination abhorrée. Ils se révoltèrent sur tous les points avec une fureur inouïe, égorgeant Grecs et Romains, dévorant leurs cadavres ou les écorchant pour se couvrir de leur peau, quand ils ne les livraient pas aux bêtes ou ne les forçaient pas de s'entretuer comme gladiateurs. Israël s'était juré d'anéantir les païens, pour qu'il ne fût pas dit que Dieu avait manqué de parole à Jacob. Le massacre insurrectionnel envahit Chypre et l'Égypte. Lupus, préfet de ce dernier pays, dut reculer devant les mutins et leur laisser détruire le temple de Némésis, élevé par César à Pompée. Ils inondèrent la Basse-Égypte de sang.

Tandis que Trajan, après son échec devant Hatra, revenait malade à Antioche, d'une inflammation d'entrailles, les Juifs de Mésopotamie en profitèrent pour prendre à leur tour les armes. Lucius Quietus, chargé de les réprimer, exécuta l'ordre avec promptitude et fut, en récompense, nommé légat de Palestine. Marcius Turbo, que Trajan avait envoyé en Égypte contre les rebelles, en fit aussi un grand carnage. L'extermination fut telle que le reste des Juifs se concentra désormais en lui-même, en proie à un fanatisme sauvage, et poursuivit de sa haine tout ce qui tenait à l'éducation grecque. Comme

expression de son désespoir et de ses tenaces espérances fut composée une imitation du IV[e] livre d'Esdras, l'Apocalypse de Baruch [1], qui, sur les ruines de Jérusalem, entonne un chant de deuil et s'indigne que la terre sourie après tant de désastres. N'importe, le paradis se réalisera sur terre pour les seuls élus. Plus de peine alors ni de douleur, plus de maladies, plus de travail. Tous les Juifs dispersés reviendront heureux en terre sainte.

Jusqu'à ce moment leurs rapports avec les chrétiens avaient été bienveillants en Galilée. Leurs docteurs s'entretenaient familièrement avec les Judéo-chrétiens, sans accepter pourtant leur évangile. Mais peu à peu ils les mirent au même rang que les païens, regardant comme profanes leur pain, leur vin, leurs cérémonies. Dépositaires d'une loi qui date, à ce qu'ils croyaient, du berceau du monde et qui a toujours été au niveau des civilisations les plus avancées, pouvaient-ils l'abandonner pour en

1. La Fontaine, que Racine avait un jour mené à ténèbres, trouva l'office long. Il allait s'y endormir, suivant sa coutume, lorsque son ami lui prêta le volume de la Bible qui contient ce livre. Aussitôt le bonhomme, réveillé par l'admiration, s'écria : « Oh! quel beau génie que Baruch! qui était-il ? » Pendant plusieurs jours, il ne rencontrait personne sans lui demander : « Avez-vous lu Baruch ? c'était un grand génie. »

adopter une qui, à leurs yeux, n'en était que la copie?

Trajan étant mort à Sélinonte (117) en Cilicie, on lui donna pour successeur Adrien, prince lettré, sceptique, amoureux de poésie et d'œuvres d'art, qui voulait tout voir, tout savoir, afin de jouir et de rire de tout. Plein de bonté, au fond, il secourut les sénateurs tombés dans la pauvreté sans qu'il y eût de leur faute et se montra, sur l'article de la religion, plus tolérant que son prédécesseur. Il y eut donc quelques années de trêve entre les Romains et les Juifs. Dans ses voyages à travers les provinces de son empire, Adrien visita même la Judée. On y frappa pour lui une médaille où il a la mine douce et calme d'un philosophe morigénant le fanatisme. Peu de temps après, cependant, tandis qu'il jouissait à Athènes des plaisirs rassemblés dans cette ville, il apprit que les mauvaises dispositions reparaissaient en Israël. Tout malfaiteur en révolte contre l'autorité y passait pour saint; brigand et patriote y devenaient de nouveau synonymes, et on eût regardé comme une trahison d'arrêter les voleurs.

Ces velléités d'insurrection étaient dues aux vexations des fonctionnaires romains qui, sous couleur de zèle, méconnaissaient les intentions

bienveillantes de l'empereur. Ainsi la circoncision, tenue par certains légistes pour une sorte de castration, fut interdite. Ce qui irrita le plus les Juifs, ce fut de voir sur les débris de leur cité sainte s'élever la ville païenne d'Ælia Capitolina. Bientôt le mécontentement devint général. Les gens sensés, après avoir essayé de la conciliation et prêché la patience, voyant leurs conseils dédaignés et sentant l'approche de l'orage, émigrèrent. Les chrétiens, contents de leur fortune, loin de participer à l'agitation de leurs anciens coreligionnaires, leur prédisaient le sort qui les attendait. Tout fut inutile. Facile à duper au moindre souffle d'espérance, Israël n'attendait qu'un Messie. Il le rencontra dans un fanatique, Bar-Coziba ou Barcocabas qui, soutenu par un docteur de grande autorité, Rabbi-Aquiba [1], n'hésita pas à lever l'étendard de la révolte. Le bruit s'étant répandu que l'empereur, atteint de la lèpre, allait mourir, ce fut un nouveau motif d'encouragement. L'insurrection concentrée à Bether opposa aux Romains, pendant deux ans, une résistance longue et pénible. Maîtres des

1. Un jour qu'il s'écriait à la vue de Bar-Coziba : *Voilà le Messie!* un de ses collègues répondit : « Aquiba, l'herbe aura poussé entre tes mâchoires avant que vienne le Fils de David. » Il y a toujours un sceptique parmi les croyants.

hauteurs, évitant les combats en plaine contre la cavalerie, les révoltés firent perdre beaucoup de monde à l'ennemi. Bar-Coziba traqua même avec cruauté les chrétiens, dont la neutralité n'était à ses yeux qu'un manque de patriotisme. Enfin il fut pris dans Béther et périt on ne sait comment (134). La répression fut horrible : cent quatre-vingt mille rebelles furent égorgés, le reste succomba à la faim, à la maladie, ou fut vendu comme bétail à la foire. Le pays en resta désert [1].

Jérusalem ne souffrit pas de cette lutte. Sur ses débris Ælia Capitolina, embellie par Antonin, Marc-Aurèle et Vérus, se peupla de statues de l'empereur et de dieux grecs. Celles de Vénus et de Jupiter furent dressées près du Golgotha, et le culte d'Adonis installé à Bethléem. La loi défendit au Juif les approches, la vue même de sa ville sainte. Une fois par an seulement et à prix d'or, il put venir jeter un regard sur ses ruines et pleurer son malheur. Le tribut que Vespasien lui avait imposé fut renouvelé avec aggravation, les principaux rites du culte inter-

1. Ici l'historien se montre pour eux sans pitié : « Les fanatiques d'Israël ne combattaient pas pour la liberté ; ils combattaient pour la théocratie, pour la liberté de vexer les païens, d'exterminer tout ce qui leur semblait le mal. » Cela excuse-t-il la cruauté des Romains ?

dits sous peine de mort. Des renégats, devenus espions, traquaient les fidèles, réduits à lire la Bible dans les caves ou sur les toits. Rien ne déracina sa foi : Aquiba, écorché vif avec des crochets de fer rougis au feu, ne cessa de s'écrier pendant son supplice : *Jéhovah est le dieu unique.*

Il y eut encore, sous Antonin, quelques velléités d'insoumission aussitôt réprimées. Dès lors le Juif commence sa vie errante, étranger partout au milieu des nations, mendiant aux portes de Rome, assaillant les voitures et s'accrochant aux roues pour obtenir quelque chose de la pitié du voyageur. Il ne lui reste sur la terre qu'une contrée, à l'ouest du Tigre, où il vive encore heureux, observant la loi sans trouble. Là, soumis aux Arsacides, il goûte le repos, soustrait aux commotions qui ébranlent sa patrie et le monde. Il peut y célébrer dans un tableau idéal les joies paisibles du foyer. C'est ainsi que fut composée, en Adiabène ou en Osrhoène, l'histoire de Tobie. Qui ne connaît ce roman plein de fraîcheur, cette idylle gracieuse, arrangée en dernier lieu par saint Jérôme et qui, grâce à d'habiles corrections, est devenue le vrai petit chef-d'œuvre que tous les siècles suivants ont lu et admiré [1]?

1. Dans l'appendice du volume, M. Renan discute la date de

Malgré la destruction du temple, la loi bien observée dans son intérieur de famille donnait toujours au Juif une raison de vivre. La Galilée devint pour lui une autre patrie, ayant pour capitale Tibériade, qu'il couvrit de monuments. Replié sur lui-même, ne cherchant plus le royaume de Dieu que dans la rigoureuse observation de la loi, il renonça décidément au prosélytisme. Peu après, un édit d'Antonin ayant rendu la circoncision à ses enfants, il se calma, renonça à la politique, se contenta d'être toléré ou même indifférent, lui naguère si orgueilleux. Solitaire dans son ghetto, dont il repousse avec injure les intrus, il y devient morose, malveillant, persuadé qu'il est seul en possession de la loi et que cette loi n'est que pour lui; il en a le culte jusqu'à la superstition, car elle seule relie entre eux, comme avec une chaîne de fer, les membres épars de la nation. Il en observe rigoureusement les devoirs et prescriptions morales; bientôt même il voudra en avoir le texte écrit. De ce besoin naquirent les essais destinés à codifier la loi orale, les recueils ou *Mischna* qui, rejetant un peu la Bible dans l'ombre, sont pour le Juif ce que l'évangile est pour le chré-

la composition de ce livre et la fixe entre 40 et 50 après Jésus-Christ.

tion. C'est le Talmud, un des livres les plus repoussants qui existent [1], quelque chose de barbare et d'obscur, par suite du mépris de la forme et de la langue. Le judaïsme, pour avoir tourné le dos à la culture hellénique, faute que le christianisme évita, est tombé par l'isolement dans une sorte d'aberration intellectuelle. Il a pourtant l'avantage d'imposer la pratique et non le dogme pour base de la communion religieuse, excellent moyen d'écarter les discussions théologiques, de prévenir les schismes, et qui laisse à l'individu sa complète indépendance d'idées. « Le Juif portant toute sa religion avec lui, n'ayant besoin, pour son culte, ni de temple, ni de clergé, eut une incomparable liberté dans ses émigrations jusqu'au bout du monde [2]. » Il y vivait aussi isolé que le serait chez nous un moine qui, en pleine société, continuerait à suivre la règle de son couvent.

Chaque coup porté à la nationalité juive tournant au profit du christianisme, la catastrophe de l'an 134 lui fut presque aussi utile que celle de l'an 70. A la place de Jérusalem, si revêche aux

1. Bien que le christianisme, à cette époque, tînt déjà une grande place, on n'en trouve aucune trace dans ce livre ; il n'y en est jamais question, même indirectement.

2. *L'Église chrétienne*, p. 227.

idées de Paul, s'élève Ælia Capitolina, ville ouverte à la religion nouvelle, qui hérite ainsi des lieux saints. Dès le IIIe siècle, les voyages à ces lieux, sanctifiés par Jésus et les apôtres, remplacent les anciens pèlerinages au temple de Jéhovah. Les chrétiens avaient souffert pour Rome sous Barcocabas; en récompense, Rome leur accorda la plus large tolérance, la permission de fonder à Jérusalem une Église purement hellénique et non plus soumise à la circoncision ni aux minuties de la Loi. Dès lors commencèrent entre chrétiens et Juifs des disputes aussi aigres qu'interminables sur les points qui séparaient leurs croyances respectives, la nativité, la divinité du Christ, etc. Dans ces controverses, la passion trop souvent fit taire la bonne foi; chacun falsifia les livres saints ou tortura leur texte pour en tirer des arguments favorables à sa cause.

Parmi les défenseurs que le christianisme acquit à cette occasion, le plus précieux fut le philosophe Justin, de Néapolis, en Samarie. Élevé en païen et ne trouvant pas dans les livres profanes une solution à son gré des problèmes que soulèvent l'univers et la conscience humaine, il abandonna Platon pour les prophètes,

amené au dogme par la vue des mœurs des chrétiens et par le spectacle de leur indomptable fermeté. Peu après sa conversion, il partit pour Rome. Les écrits apologétiques composés par lui dans cette ville témoignent d'un vrai revirement envers l'ancienne Loi. Tandis que, à l'époque de Paul, l'incirconcis était toléré à grand'peine et astreint à des concessions humiliantes, c'est maintenant le chrétien-judaïsant qu'on veut bien ne pas exclure de l'Église ; encore Justin rejette-t-il ceux qui voudraient obliger les Gentils à observer la loi. Ces discussions soulevèrent entre les deux religions une haine mortelle, irréconciliable. Les Juifs, furieux, poursuivaient à coups de pierres ou fouettaient dans la synagogue les femmes qui voulaient aller aux chrétiens. Ceux-ci reprochaient à leurs adversaires d'avoir crucifié Jésus, d'être un peuple déicide.

Une seule secte, celle des Ébionites, composée de chrétiens circoncis qui habitaient au delà du Jourdain, essaya de concilier les deux doctrines, mais en pure perte. Épars dans des villages ignorés, sans organisation hiérarchique et ballottés à tous les vents du messianisme, ces Judéo-chrétiens se virent repoussés également

par les chrétiens et par les Juifs ; ils se continuèrent obscurément dans les parties reculées de la Syrie jusqu'à ce que l'islamisme vînt les absorber.

XVII

Mort d'Adrien; causes de la persécution dirigée par Antonin contre les chrétiens. — Hérésie de Marcion. — Rome commence à usurper la suprématie. — Justin l'apologiste. — Le *Pasteur* d'Hermas. — Triomphe des charlatans en Asie-Mineure. — Prédications de Polycarpe; son voyage à Rome, son retour à Smyrne et son martyre. — *Pérégrinus*, œuvre de Lucien; ironie de M. Renan envers les martyrs.

Adrien, de retour à Rome pour n'en plus sortir, consacra la fin de son règne à la construction de la fameuse villa qui porta son nom et où il avait rassemblé les plus beaux souvenirs de ses voyages, les échantillons divers de la nature et de l'art dans les contrées qu'il avait visitées. Sa mort (138) fut regrettée de tous, hormis des Juifs qui prirent l'habitude d'ajouter après son nom : « Que Dieu lui broie la jambe. » Il eut pour successeur Antonin, pieux comme

saint Louis, avec bien plus de jugement et de portée d'esprit et qui, dès son arrivée au pouvoir, s'entoura de sages et s'appliqua, en dirigeant l'éducation de Marc-Aurèle, à préparer un continuateur de son œuvre. Pendant vingt-trois ans, le monde fut gouverné par un père, tout occupé de l'instruction publique et du soulagement de la souffrance.

Comment un prince si ami des hommes ne fut-il pas favorable au christianisme? La raison en est simple. Jamais les chrétiens, avec leurs espérances de la fin prochaine du monde, ne purent se faire à l'idée d'un pouvoir tolérant pour eux; ils affirmaient hardiment que la persécution durerait jusqu'à la fin des temps. Pendant que l'Empire se reprenait à vivre, ils s'obstinaient à vouloir qu'il fût à sa dernière heure; ils niaient effrontément la félicité du siècle et basaient leurs lugubres prophéties sur les fléaux naturels dont aucune époque n'a été affranchie.

Il fallut sévir : on condamna les livres sibyllins et défense fut faite, sous peine de mort, de les lire ou de les posséder. De plus on appliqua aux chrétiens les lois qui réprimaient les associations illicites. Ce qu'il y a d'honorable pour Antonin, c'est que l'avocat du christianisme osa s'adresser à lui en pleine confiance pour récla-

mer contre son injuste sévérité. Ce règne n'en compta pas moins de nombreux martyrs, entre autres Polycarpe et Justin.

Pour être équitable, il est bon de se reporter à l'opinion que le public avait alors des chrétiens, qu'il rendait responsables de tous ses malheurs, leur attribuant sans raison des mœurs infâmes et les supposant capables de tous les crimes. L'accusation d'athéisme était la plus redoutable, parce qu'elle ameutait contre eux la canaille des grandes cités. Les Épicuriens, que l'on poursuivait au même titre, et dont le nom, dans les pays superstitieux, faisait courir également risque de la vie, eurent seuls quelque sympathie pour eux. Les uns et les autres méprisaient la mort, quoique pour des motifs différents. Les cyniques l'attendaient sans peur tandis que les chrétiens couraient joyeusement au-devant d'elle. Il est difficile de savoir le nombre de ceux qui la subirent. Les *Actes des martyrs* n'ont rien d'authentique et ont été dictés moins par l'amour de la vérité que par le désir de glorifier les saints. Mais, bien que les détails contenus dans ces actes soient faux en grande partie, l'effroyable tableau qu'ils déroulent devant nous n'en est pas moins une atroce réalité. Nous y voyons le chrétien vivre en ayant constamment devant les

yeux la perspective du supplice et toujours prêt à s'offrir à la rage infernale de ses persécuteurs.

En 140, il y avait environ soixante-dix-sept ans que Pierre et Paul étaient morts et on avait eu le temps de leur broder une légende. Pierre, dont la vie fut obscure, y prêtait davantage. Ses voyages en Syrie et le long de la côte phénicienne fournirent d'amples récits anecdotiques dans lesquels l'apôtre de Jérusalem triomphait à tout coup de l'enchanteur Simon. On en fit même un ouvrage en dix livres où perce l'animosité des Ébionites contre Paul. Il y avait encore entre les partisans des deux fondateurs certains points de dissidence qui tendaient à s'effacer. Peu à peu ils se mirent d'accord pour accepter l'Église de Rome comme une œuvre commune à Paul aussi bien qu'à Pierre, celui-ci néanmoins gardant la primauté. Dans les livres pieux, les deux apôtres, de rivaux devenus émules, furent représentés allant partout de compagnie convertir les gentils, venant ensemble dans la ville éternelle, y prêchant de concert et y trouvant tous les deux la couronne du martyre. Ainsi fut fondée pour des siècles la suprématie de l'Église de Rome. Elle continua d'être le centre d'un mouvement extraordinaire. Les

hérétiques de toute sorte y accouraient et l'orthodoxie catholique affirmait déjà son existence en lançant contre eux l'anathème et en ne permettant à aucun d'eux de se former une congrégation à part.

Il y en eut un cependant qui faillit la mettre en péril ; ce fut Marcion, disciple de Paul. Fils de l'évêque de Sinope, il avait été chassé de cette ville par son père qui redoutait l'influence déjà exercée par lui sur les fidèles, grâce à son stoïcisme, à son extérieur ascétique, à sa grande autorité. Arrivé à Rome, il se montra d'abord zélé catholique et fit don à la communauté d'une grosse somme d'argent, puis il se rapprocha des gnostiques dont il simplifia la doctrine. Se donnant pour tâche de retrouver la pensée de Jésus, oblitérée et maladroitement ramenée au judaïsme par ceux qui étaient venus après lui, Marcion supposait deux dieux; l'un, Jésus, bon et doux, l'autre Jéhovah, sévère et cruel. Le premier remplaçait désormais le second. Pour effacer les attaches qui reliaient le Christ au judaïsme, il refondit l'évangile de Luc et ne fut satisfait qu'après avoir enlevé à Jésus ancêtres, parents, précurseurs et maîtres, et avoir fait de lui un être soustrait à la naissance, à la douleur, à la mort. « Le dithéisme

qui faisait la base de son système, et la colossale erreur historique qu'il y avait à présenter comme le contraire du judaïsme une religion qui sortait du judaïsme, étaient des vices profonds qui ne pouvaient permettre à une telle doctrine de devenir celle de la catholicité [1]. »

Vivement combattu par les orthodoxes, Marcion fut condamné deux fois, puis excommunié définitivement. On lui rendit son argent et il repartit pour l'Asie-Mineure, où il continua de déployer pour la propagation de l'erreur une immense activité, sans parvenir toutefois à ébranler l'opinion catholique. Sa secte, il est vrai, fut de beaucoup la plus nombreuse avant celle d'Arius. La violence qu'on mit à le poursuivre est la meilleure preuve de l'impression qu'il fit sur ses contemporains.

Son plus ardent adversaire. Justin, continuait à Rome de défendre le christianisme, alléguant en sa faveur, et comme signe éclatant de sa vérité divine, les persécutions dont il ne cessait d'être l'objet. Il eut même le courage, pour mettre fin à une situation si inique, d'adresser à Antonin une supplique où il réclamait le droit pour les chrétiens de n'être plus condamnés sur

1. L'*Église chrétienne*, p. 359.

des rumeurs malveillantes. De quoi les accuse-t-on ? d'être ennemis de l'État ? Mais le royaume qu'ils attendent n'est pas terrestre ; il est divin. Loin de professer une doctrine factieuse, la croyance qu'ils suivent est le meilleur auxiliaire pour maintenir l'ordre dans ce monde. La pureté de leurs mœurs, si souvent attaquée, fait, au contraire, un contraste frappant avec la corruption du siècle.

En général, Justin a beau jeu dans son plaidoyer contre les fables du paganisme ; il démontre sans peine que cette religion n'est qu'un tissu de honteuses superstitions. Il faut avouer aussi que ses arguments perdent beaucoup de leur valeur, dès qu'il s'applique à justifier certains emblèmes du christianisme. Voulant, par exemple, prouver que la croix est la clef de toute chose, il retrouve cette forme mystérieuse dans le mât des navires, dans la charrue et la pioche du laboureur, dans l'outil de l'ouvrier, dans le corps humain, quand les bras sont étendus, etc., purs enfantillages de rhéteur qui ne pouvaient guère servir à la justification de sa cause.

Il était polémiste de tempérament et toujours prêt à guerroyer. tantôt contre Marcion, tantôt contre les païens, une autre fois contre les

Juifs. Le dialogue qu'il composa pour confondre ces derniers ne prouve qu'une chose, la scission absolue qui divise désormais les deux cultes. Ce sont deux ennemis occupés à se faire tout le mal possible. Justin a la cruauté de jeter au nez des Juifs les malheurs qui ont récemment ruiné leur ville sainte et dispersé leur race. Jolie façon de les convertir.

Son christianisme, en revanche, est des plus larges ; il y fait entrer tous ceux qui, en quelque temps et en quelque pays que ce soit, ont cultivé la raison. « L'apologiste s'appliquait à montrer que les points fondamentaux du christianisme n'avaient pas été étrangers à l'antiquité païenne, que les dogmes sur l'essence divine, sur le *logos*, sur l'Esprit divin, sur la providence spéciale, la prière, les anges, les démons, la vie future, la fin du monde, pourraient s'établir par des textes profanes [1]. »

Voilà donc l'Église occupée à combattre d'une main, tandis que de l'autre elle édifie son autorité. L'organisation disciplinaire était son principal travail. Comme il est impossible au chrétien d'éviter les fautes, elle lui fournit les moyens de rentrer en grâce. De bonne heure

1. *L'Église chrétienne*, p. 389.

elle s'érigea en tribunal et transforma le repentir en pénitence publique, imposée par elle et acceptée par le délinquant. Sa justice avait chaque jour à s'exercer, tantôt contre l'apostat, le dénonciateur de ses frères que la honte de son infamie ramenait tremblant à la porte de l'Église, tantôt contre les tièdes qui, sur la moindre menace de persécution, reniaient leur foi, tantôt enfin contre les parvenus, les enrichis, qui, rougissant de la pauvreté de leurs coreligionnaires ou fuyant leur mendicité, ne fréquentaient plus que des gens aisés comme eux. Dans le sein même de l'Église, les abus ne manquaient pas : tel diacre s'appropriait le bien des veuves et des orphelins, tel docteur vendait à prix d'argent ses révélations et ses prophéties. Il était temps de fermer toutes ces plaies, de réveiller les saints. A cet effet, un frère de Pius, l'évêque de Rome, publia *Le Pasteur* d'Hermas.

Hermas est un enfant trouvé ou un fils d'esclave. Après avoir été élevé par une dame romaine du nom de Rhodé, il s'est établi et n'a pas été heureux. Ses enfants sont des renégats, sa femme une mégère acariâtre. Un jour, en voyant Rhodé qui sort de se baigner dans le Tibre, il lui tend la main et ne peut se retenir

de lui dire : « Que je serais heureux d'avoir une femme aussi belle et aussi bien élevée ! » Il est puni de ce souhait assez innocent par une suite de visions dans une desquelles un pasteur lui fait la leçon : penser à une autre femme que la sienne est un crime. L'homme doit reprendre sa femme, même adultère, à moins qu'il n'y ait récidive... Hermas est un pur *ébion* pour qui le chrétien est nécessairement un pauvre, vivant avec ses semblables, sans différends entre eux, se surveillant et se reprenant réciproquement, se réjouissant des vertus les uns des autres, toujours prêts à partager avec celui qui n'a rien le fruit de leur travail. C'est un essai de retour au christianisme primitif, en même temps qu'une réaction contre les apôtres, pour lesquels Hermas se montre sévère. Il se plaint du relâchement général. Selon lui, la prophétie est un don individuel, libre, non assujetti à l'Église. On communique sa révélation aux chefs, quand on l'a reçue ; mais on ne prend pas leur permission.

Ce petit roman dévot, à la fois touchant et niais, dont le style enfantin n'est pas exempt de fadeur, plut par ce qu'il avait d'édifiant, mais ne put entrer dans le corps des écritures sacrées ;

son origine était trop claire, le nom de l'auteur trop connu; le nombre des prophètes n'a plus besoin de s'augmenter.

Si jamais pays, par sa crédulité, ouvrit un champ propice et vaste aux inventeurs de religions nouvelles, ce fut assurément l'Asie. Devenir Dieu était là chose aisée. On était plein encore des souvenirs d'Apollonius de Tyane, dont la vie écrite par le lettré Philostrate, outre une vogue prodigieuse, eut le singulier privilège d'être préférée aux Évangiles, œuvre d'esprits grossiers. Un autre charlatan, Alexandre d'Abonotique, fort bel homme, d'une prestance magnifique, avec une énorme chevelure et une voix très douce, eut l'idée de s'affubler en Esculape, en enroulant autour de son corps un serpent apprivoisé dont la peau pendait par devant. Quel succès! Son culte attira une foule de gens pieux, parmi lesquels Rutilianus, un consulaire, et Sévérien, légat de Cappadoce. On frappa des monnaies à l'effigie de l'homme-serpent.

A Troie, même fraude réussit à Nérullinus. Sa statue rendait des oracles, guérissait des malades; on lui offrait des sacrifices, on la couronnait de fleurs. Un savant médecin, quelle honte! Galien lui-même, s'y laissa prendre. Plus incroyable encore est la carrière d'Ælius Aristide, un

païen dévot, sorte d'évêque ou de saint benêt, qui poussa la crédulité jusqu'aux dernières limites et n'en fut pas moins un des personnages les plus admirés et les plus honorés de son siècle.

Un tel milieu favorisait singulièrement la fermentation chrétienne. Ajoutez-y les sociétés de secours mutuels entre ouvriers, les crèches, les établissements d'enfants trouvés, autant de portes ouvertes d'avance à la foi nouvelle. Aucune préoccupation politique ne détournait des discussions religieuses, n'empêchait par ses distractions le travail intérieur. Toute doctrine s'y développait librement avec ses confesseurs et ses martyrs. Loin de nuire à la propagande, cette diversité lui servait : les sectes, après s'être combattues, finissaient par mêler ensemble leurs passions.

A Smyrne vivait alors Polycarpe, saint personnage issu d'une famille qui comptait avant lui jusqu'à sept évêques dans son sein, et qui fut lui-même, dans ses années d'extrême vieillesse, comme le président des églises d'Asie. Il était plus qu'octogénaire et passait pour avoir été l'ami de l'apôtre Jean, ce qui lui donnait une haute autorité. Chacun l'entourait, cherchait à lui plaire, à lui rendre quelque service. Sa personne avait un charme extrême, sa conversation

était abondante. « Quand il venait s'asseoir à l'endroit qu'il affectionnait, sans doute sur une des terrasses de la pente du mont Pagus, d'où l'on découvre le golfe étincelant et sa belle ceinture de montagnes, on savait d'avance de quoi il allait parler. *Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur*, voilà où il en revenait toujours [1]. » Parmi les disciples qui écoutaient sa parole avec respect, Irénée, le plus instruit, se pénétra de son enseignement apostolique, afin de l'opposer plus tard aux témérités des novateurs. Il l'accompagna aussi à Rome, lorsque Polycarpe y vint régler avec le pape Anaclet quelques difficultés qui divisaient les chrétiens à propos de la célébration de la Pâque. Un jour Irénée et son maître rencontrent dans un lieu public le chef des gnostiques : « Ne me reconnais-tu pas? dit Marcion au fougueux vieillard. — Oui, répondit celui-ci, je reconnais le premier-né de Satan. » L'intolérance, on le voit, éclate déjà chez les évêques avec la prétention d'être seuls dépositaires de la vérité. Tout homme qui préfère son sentiment propre à leur autorité devient pour eux un sectaire, un hérétique.

De retour à Smyrne, vers 154, Polycarpe s'y

1. *L'Église chrétienne*, p. 438.

vit englobé dans une proscription et brûlé en grande pompe dans le cirque. L'impression produite par son martyre fut telle que l'autorité arrêta les supplices. On en fit une relation édifiante qui, souvent imitée, a fourni la marche et les parties essentielles de ces sortes de compositions. Les fidèles, ayant recueilli ses cendres, les placèrent dans un lieu consacré, où l'on vint chaque année rendre hommage au saint vieillard et s'exciter à suivre son exemple. Est-ce en souvenir de cette dévotion et pour la tourner en ridicule que Lucien a composé l'historiette facétieuse[1] *de la mort de Pérégrinus*, dont

1. Elle n'est en réalité plaisante qu'à demi ; il semble même, à certains accents, que Lucien n'ose trop rire de ces scènes au fond si touchantes. On le dirait presque ému du dévouement que les chrétiens déploient pour leur chef : « Quand il fut dans les fers, les chrétiens, faisant de son aventure une calamité publique, mirent tout en œuvre pour le délivrer. Mais la chose n'étant pas possible, ils lui prêtèrent du moins secours avec le zèle le plus ardent et le plus infatigable. Dès le point du jour on voyait devant la prison les vieilles femmes, les veuves et les orphelins en foule. Les chefs de la secte avaient même trouvé le moyen de passer la nuit avec lui en corrompant les geôliers... De plusieurs villes d'Asie vinrent des députés envoyés par les chrétiens pour l'assister, lui servir d'avocats ou de consolateurs. Ils font voir en effet une diligence incroyable, quand il s'agit des intérêts de la communauté. En un mot, rien ne leur coûte. » Ce n'est plus ici, vous le voyez, l'ironie si gaie que le même satirique emploie ailleurs contre les dieux païens.

nous avons dit un mot à l'occasion d'Ignace d'Antioche? Le fait est qu'un individu, réellement nommé Pérégrinus, semble avoir vécu vers ce temps. Philosophe cynique, de Parium sur l'Hellespont, il s'appelait lui-même *Protée* et prenait à volonté tous les visages, adoptait avec la plus grande facilité n'importe quelle opinion. Lucien en a profité pour faire de lui un évêque, qu'il montre prêt à subir le martyre et déjà l'objet de la vénération des chrétiens, lorsque le gouverneur de Syrie devine son envie de mourir afin de rendre son nom célèbre et le renvoie sans aucun mal. M. Renan pèse à son tour, dans la balance de la philosophie et du sens commun, la valeur du suicide théâtral et voulu : « Si, au lieu de faire conduire Polyeucte au supplice, le magistrat romain l'eût renvoyé en souriant et en lui serrant amicalement la main, Polyeucte n'eût pas recommencé, peut-être même sur ses vieux jours eût-il ri de son escapade et fût-il devenu un homme de bon sens [1]. » C'est fort possible, mais on a beau être incrédule, on ne se lasse pas d'admirer la folie de ceux qui meurent pour leur idée. Et d'ailleurs, est-ce bien une folie?

1. *Conférences d'Angleterre*, p. 207.

XVIII

Le christianisme importé en Gaule; Église de Lyon. — Disputes en Italie entre les apologistes chrétiens et les philosophes païens. — Évangiles apocryphes et romans pieux. — État de la religion à la mort d'Antonin.

L'apaisement qui suivit la mort de Polycarpe amena le christianisme en Gaule. Depuis longtemps le commerce de l'Asie-Mineure était en relation suivie avec nos ports de la Méditerranée, où les Phocéens avaient transplanté autrefois le sang et l'esprit de la Grèce. Smyrne et les autres villes de Syrie envoyaient souvent dans cette direction des marchands avec leur pacotille, des ouvriers et même des médecins qui remontaient le Rhône et se fixaient sur les bords de ce fleuve, aux endroits où ils trouvaient à vivre. Lyon et Vienne reçurent ainsi de l'Orient une partie de

leur population, qui exerça sur les indigènes, moins intelligents. une véritable influence. Ces gens d'Asie ne parlaient d'abord que le grec, la langue de Marseille, et que Vienne et Lyon n'ignoraient pas; ils y ajoutèrent vite le latin et même le celtique. Unis entre eux par la communauté d'origine et de religion, ils étaient fréquemment en rapport avec les Églises de Phrygie, sans partager du reste le fanatisme de leurs sectes. Le chef qui les dirigeait à Lyon, Pothin. vieillard respectable et modéré dans son exaltation même, fit de cette cité la capitale religieuse du pays. Un citoyen romain, que son âge rendait aussi vénérable, Attale de Pergame. exerça après lui la principale autorité. Leur compatriote Irénée, ennuyé de discuter à Rome avec les hérétiques, ne tarda pas à venir les rejoindre. Ainsi se forma le premier noyau d'une Église à laquelle accoururent en foule les Gaulois, dont l'imagination ni le cœur n'étaient satisfaits du culte païen.

Une des plus importantes conquètes fut celle du jeune noble Épagathus dont la piété active édifia la contrée. Il menait une vie chaste, austère, vouée au soulagement du prochain. Plein de zèle et de ferveur, il passait pour ètre inspiré du Saint-Esprit. La tradition populaire lui attribue l'évan-

gélisation des pays voisins, œuvre dans laquelle il fut sans doute secondé par Blandine, frêle créature embrasée par la foi, qui déploya, le jour du combat, une force nerveuse inouïe et, par sa constance, fatigua les bourreaux. « Le caractère lyonnais se dessinait dès lors avec tous les traits qui le distinguent, le besoin de surnaturel, la chaleur de l'âme, le goût de l'irrationnel, la fausseté du jugement, l'ardente imagination, la mysticité profonde et sensuelle. Chez cette race passionnée, les hauts instincts moraux dérivent non de la raison, mais du cœur même et des entrailles [1]. »

Là comme en Asie, l'exaltation religieuse eut ses excès ; on abonda trop aveuglément dans les chimères du gnosticisme. Il n'en est pas moins vrai que la religion en profita pour se propager ; Arles et Marseille entendirent la bonne parole. Nîmes, ville essentiellement païenne, resta plus longtemps sourde aux prédicateurs venus d'Orient. En revanche Carthage et l'Afrique accueillirent avec joie les missionnaires que Rome leur envoyait, et les Églises y eurent d'abord, comme à Lyon, une forte teinte mystique.

1. *L'Église chrétienne*, p. 475. Le jugement est un peu dur pour les Lyonnais et même injuste, si vous le prenez au pied de la lettre.

En Italie cependant la religion et la philosophie, au lieu de s'accorder ou de se renfermer chacune dans son domaine, luttaient avec acharnement pour se donner un prestige qui fît leur force ; d'un autre côté les disputes devenaient chaque jour plus acerbes entre les apologistes chrétiens et les défenseurs du paganisme. Ceux-ci, bien rentés et dans une position pour ainsi dire officielle, avaient beau jeu contre des adversaires que la loi condamnait par avance. Aussi vit-on, sous le meilleur des souverains, la violence appelée constamment au secours de la religion d'État. L'ardent Justin, renforcé maintenant d'un disciple encore plus animé que lui, l'Assyrien Tatianus, harcelait de ses railleries les philosophes, leur barbe, leur traitement, leur conduite si souvent contraire à la sagesse qu'ils prêchaient. L'un d'eux, Crescent le cynique, menaçait à tout propos Justin et Tatianus de les dénoncer : « Ah ! tu avoues donc que la mort est un mal ! » ripostaient-ils avec esprit. Toutefois Justin, sentant le danger d'avoir pour ennemi un homme qui, d'un mot, pouvait le perdre, adressa au Sénat un nouveau plaidoyer contre la position faite aux chrétiens. En prévision du sort qui le menaçait, il y disait fort sensément : « Je m'attends bien à me voir quelque

jour dénoncé par ce Crescent, plus digne d'être appelé ami du bruit et du faste qu'ami de la sagesse, qui ne cesse d'affirmer de nous ce qu'il ignore et nous accuse en public d'athéisme et d'impiété, pour gagner la faveur d'une multitude abusée. Il faut qu'il ait l'âme bien méchante pour nous décrier ainsi, puisque même l'homme d'une moralité ordinaire se fait conscience de porter un jugement sur les choses qu'il ne sait pas. »

Loin d'être touché de ces paroles, Crescent dénonça en effet l'apologiste et obtint qu'on le mît à mort. Tatianus, plus heureux que son maître, échappa aux embûches du cynique. Par malheur, la prévention contre les chrétiens était générale. Cornélius Fronton, le précepteur de Marc-Aurèle, s'en rendit lui-même l'écho en écrivant un réquisitoire dont on peut se faire une idée par celui que nous a laissé Minutius Félix. Les hommes les plus honnêtes ont, de tout temps, défendu contre les novateurs la religion établie, non qu'ils la croient vraie, mais parce qu'ils la regardent comme la plus vieille et la plus solide colonne de l'ordre social. Cette préoccupation peut les mener plus loin qu'ils ne voudraient aller et que la loyauté ne le permet, surtout lorsqu'il s'y mêle un grain de

passion politique. N'avons-nous pas vu, en 1850 et plus tard, le protestant Guizot et Thiers le voltairien s'escrimer à l'envi l'un de l'autre pour nous démontrer la nécessité du pouvoir temporel des papes ? Aucun des deux, pourtant, n'y croyait.

Jusque vers l'an 160 et même au delà, les Évangiles restèrent des écrits privés, destinés à de petits cercles. Chacun avait le sien qu'il complétait par la tradition orale et qu'il combinait sans scrupule avec les autres textes également admis par l'Église. Pourtant l'autorité supérieure n'accordait plus à personne le droit de remanier de fond en comble les livres canoniques; elle finit même, en 180, par déclarer la liste des Évangiles rigoureusement close. On n'admit que les quatre versions de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean. Personne, il est vrai, n'eut l'idée d'établir entre elles une concordance harmonique, d'en tirer une vie de Jésus définitive et incontestée dans tous ses détails. Je me trompe : Tatianus l'essaya et son essai fut adopté par beaucoup d'Églises comme un résumé satisfaisant. Mais plus tard, l'auteur ayant donné dans certaines hérésies, sa compilation perdit tout crédit et fut retirée de la circulation. La diversité des textes l'emporta définitivement.

Consentir à ce que la production évangélique fût tarie eût trop contrarié l'imaginative des sectes qui pullulaient de toutes parts : elles continuèrent donc à leur fantaisie de pondre des récits différents, que l'on mit, suivant l'usage, au compte de quelque personnage apostolique. L'enfance du Christ fut surtout l'objet de légendes nouvelles et plus circonstanciées. Pouvait-on admettre que celui dont la vie avait été un prodige eût vécu durant des années comme un Nazaréen obscur? On se mit donc à broder sur ce canevas, sur l'enfance de Jésus, sur la naissance de Marie, sur son mariage avec Joseph et les particularités de son existence virginale à côté de lui. C'est toute une mythologie de bas étage que l'Église n'a jamais ni franchement adoptée, ni sévèrement bannie.

La plus célèbre et la moins sotte de ces compositions, celle qu'on désigne sous le nom de *Protévangile de Jacques*, ne manque pas de grâce, ni même d'une certaine naïveté. Néanmoins le silence gardé par les premiers narrateurs sur plusieurs points délicats était certes plus respectueux et surtout plus habile. A quoi bon ces indiscrètes curiosités? Si elles ont l'avantage de chatouiller agréablement la vanité féminine, elles nous le font payer en introduisant dans le dogme

un matérialisme grossier, des mystères de plus en plus irritants pour la raison humaine. Il dut en résulter une diminution de respect envers la morale prêchée par Jésus ; l'attention se détourna du fils vers la mère. « On voulut que celle-ci fût restée vierge après comme avant la naissance de Jésus. On la fit de race royale, sacerdotale, descendante à la fois de David et de Lévi. On ne put se figurer qu'elle fût morte comme une simple femme ; on parlait déjà de son enlèvement au ciel. L'Assomption naissait, comme tant d'autres fêtes, du cycle des apocryphes [1]. »

Si le *Protévangile de Jacques* est fâcheux à certains égards, que dire de l'*Évangile de Thomas*, où Jésus est représenté comme un enfant volontaire, qui veut tout savoir et qui peut tout, que l'on fuit comme la peste et que le bon saint Joseph supplie en vain de se tenir tranquille ? Il y a évidemment dans ces contes puérils et grotesques une intention de fournir pâture à l'esprit borné du vulgaire, qui se plaira toujours mieux à de telles amusettes qu'au sermon sur la montagne ou aux sublimes douleurs de la Passion. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le

1. *L'Église chrétienne*, p. 512.

succès de ces écrits frauduleux ait été immense. Presque tout l'art chrétien est sorti de là.

On remania moins les Actes des apôtres que les Évangiles, et les ouvrages similaires que la fantaisie individuelle inspira ne jouirent pas d'un long crédit. Un prêtre d'Asie, grand admirateur de Paul, composa un roman dans lequel cet apôtre figurait convertissant la belle Thécla, puis se l'attachant par un attrait invincible et faisant d'elle une martyre de la virginité. Dans un roman du même genre, Thomas, si cher aux hérétiques, arrive dans l'Inde pendant qu'on prépare les noces de la fille du roi. Il persuade aux fiancés d'observer la continence, leur promettant, en échange de voluptés charnelles et passagères, les joies plus pures d'un paradis sans fin. L'idée première en est empruntée au Livre de Tobie.

Enfin les apocalypses et livres sibyllins continuent d'entretenir l'horreur des chrétiens pour la civilisation païenne dont ils pronostiquent incessamment la ruine. Il fallait bien, de façon ou d'autre, consoler les pauvres diables que la persécution décimait, et assouvir, du moins en imagination, la soif de vengeance excitée en eux par deux siècles d'injustice.

A cette date, à la mort d'Antonin (160), on

peut dire que le christianisme a en lui-même ses éléments constitutifs. Tout à fait séparé du judaïsme, il forme une religion à part, avec ses livres sacrés, son organisation, sa liturgie. L'Église est solidement assise sur ses bases ; le ciment de l'édifice durcira en vieillissant. Toute pensée indépendante va désormais se briser contre le roc de l'orthodoxie et chaque secte périr, branche morte séparée de l'arbre chrétien. Si des courants contraires l'assaillent, l'institution trouvera dans son élasticité même et dans la politique adroite des pontifes les forces cachées dont elle aura besoin pour la résistance. Il nous paraît donc inutile de pousser plus loin notre récit ; ce qui suit est déjà connu. M. Renan fait bien d'ajouter à son œuvre un dernier volume où il étudie le montanisme, sorte de répétition, dans quelques cantons perdus de la Phrygie, des faits miraculeux, prophéties et mystiques ardeurs qui ont présidé à l'éclosion du christianisme. Nous assisterons ainsi, grâce à lui, à la première lutte que se livrent la liberté individuelle et l'autorité ecclésiastique et au suprême effort de la morale antique dans sa lutte désespérée contre la propagande chrétienne. Au lieu de se borner au règne de Marc-Aurèle, et à une apologie de l'impératrice Faustine, que ne

poursuit-il son exposition jusqu'à Constantin? Personne assurément ne songerait à s'en plaindre.

Nous devrions peut-être conclure ce rapide résumé par quelques réflexions générales que nous suggèrent les faits qu'il contient, mais tout lecteur saura bien lui-même en tirer les conséquences. Une singularité pourtant que nous tenons à signaler, c'est que la doctrine de Jésus, utopie généreuse quoique irréalisable, n'est réellement acceptée par aucun des deux cultes qui se réclament de lui. Les protestants suivent Paul, les catholiques Jean ; le sublime nazaréen n'a pour lui que les âmes innocentes et pures à qui répugnent également l'un et l'autre dogmatisme.

XIX

Retour à M. Renan ; son cours au Collège de France. — Opinions et aspirations politiques. — Échecs auprès des électeurs. — Vœu final.

Je ne sais pas d'exemple qui prouve mieux combien notre siècle est, en somme, indifférent aux questions religieuses que celui de M. Renan lui-même. Malgré sa piété ardente, malgré son mysticisme, son amour pour le vague et l'infini, toutes qualités qui, en d'autres temps, l'eussent désigné comme chef de secte, il n'a que des admirateurs de son génie et pas un seul disciple. Est-il pour cela trop savant, trop clair, trop raisonnable encore? Il se pourrait bien. Les contradicteurs même, signe plus grave, lui font défaut : l'irritation excitée un moment contre lui était si factice qu'elle est retombée, après un peu de bruit, comme une crème qu'on

cesse de battre. Il professe aujourd'hui paisiblement et sans scandale pour personne dans la chaire où sa voix fut jadis étouffée. Le profane qui entre par hasard dans la salle, y trouve un public assez restreint, vingt-cinq ou trente personnes au plus, dont dix à douze abbés, prêtres ou orientalistes venus là pour la leçon; le reste composé de curieux attirés par le renom du professeur. Celui-ci est petit de taille, les jambes courtes, le buste râblé, les épaules fortes; là-dessus une tête massive, un cou épais et court. Le nez est solide, la bouche ronde, avec une lèvre inférieure qui accuse quelque dédain dans le caractère. Sous un sourcil assez dru, hérissé même, l'œil aurait beaucoup de finesse, si le regard ne restait trop intérieur. On sent l'homme habitué à la réflexion, à la vie studieuse et solitaire. Sa parole, nette et bien timbrée, appuie fortement sur certaines syllabes et se répand avec une abondance rapide qu'alimente la plénitude de la pensée.

Parvenu après bien des luttes à l'heure où l'on recueille ce qu'on a semé, où l'on s'assied pour se souvenir des fatigues et des douleurs passées, il jouit avec délices des plaisirs de la société, tour à tour séduisant [1] et séduit par le

1. Quelqu'un à qui son propre mérite donnait le droit

charme, avec un attrait de haute distinction. Il serait assez heureux sans un fâcheux rhumatisme dont chaque hiver ramène pour lui les vives étreintes et dont l'air pur d'Ischia et les étuves ont peine à le guérir. Il lui reste pourtant un regret au cœur, et ce regret doit être assez vif, car il l'a plus d'une fois exprimé avec amertume ; c'est de n'avoir point de part aux charges, aux honneurs politiques, de ne compter dans l'État que par sa plume. Certes les journaux inséreraient avec empressement son avis, s'il jugeait à propos de le donner au public, mais il prétend qu'il y a gaucherie à proposer des issues pour des situations qu'on n'a pas faites, des solutions que personne ne vous demande. Le raffiné, le dilettante se plaît au spectacle de nos agitations, de nos rivalités mesquines. Notre monde lui appartient comme sujet d'étude, sujet si curieux, tel qu'il est, que, eût-il le pouvoir de le réformer, il n'en aurait pas le courage. Rien ne l'amuse plus que de voir tant de

d'être difficile écrivait à ce propos : « Renan parle à merveille, mais je ne le trouve point un si grand charmeur d'âmes, à moins que vous ne m'assuriez du contraire : il s'adresse plutôt à l'esprit, à l'intelligence, et nous frappe par le talent. Ce qui persuade et ce qui enchante ne me paraît pas appartenir à sa nature, restée un peu hautaine, dédaigneuse et qui a gardé des plis du sacerdoce. »

mouches attelées à un coche qui souvent n'en va ni plus droit ni plus vite. Les gouvernements, ces grands orgueils, ainsi que les peuples, ces masses aveugles, ne lui paraissent capables que d'imprévoyance et de folie ; un bon guide ne serait pas de trop, pour leur éviter les écarts. Certains jours, il trouve notre nation superficielle, dénuée de sens pratique, et Paris intraitable, fanatique, badaud, quand il s'agit de sa chimère de république.

Nous serions injustes de ne pas tenir compte des moments où il a ainsi ses boutades, où la délicatesse de sa fibre est douloureusement irritée. D'autres jours, le calme se fait en lui et il se dit, cette fois avec une bienveillance plus équitable : « Faut-il désespérer et ne plus admettre pour notre patrie aucun avenir? Non certes. Les choses humaines sont multiples et diverses, riches en volte-face étranges. Un pays fécond en ressources a toujours un grand rôle à jouer. Ce qui a été pendant quelque temps un désavantage devient ensuite un avantage... Ne boudons pas notre patrie, quand elle n'est pas de notre avis ; c'est peut-être elle qui a raison. » Ainsi donc, afin de ne pas encourir le reproche de refuser aux affaires de son pays l'attention que leur doit tout bon citoyen, il ne serait point

fâché d'appartenir par quelque coin essentiel à l'ordre de choses qui s'est établi contrairement à ses prévisions. Vous ne le blesseriez nullement de songer à lui pour l'une de nos deux chambres. Savoir et pratique des affaires sont loin d'être incompatibles : aucun mandat politique ne prendrait au dépourvu quelqu'un de si heureusement doué. Qu'est-ce d'ailleurs que le gouvernement, sinon un ensemble de combinaisons que l'esprit rompu aux pensers élevés saisit plus facilement, plus sûrement qu'un autre, dès qu'il est mis en présence des faits et muni des informations nécessaires? Ne dites pas, comme je le vois faire à l'un de nos publicistes les plus distingués [1], que l'âge est passé, qu'après avoir si longtemps vu le monde du haut de sa tour d'ivoire, le penseur n'est plus à même de comprendre le temps nouveau ni d'être compris de lui. Eh ! non, pour des intelligences de cette portée, il n'est jamais trop tard.

Ne serait-il pas, au contraire, plus conforme au bon sens de ne confier le soin des affaires de l'État qu'à des gens qui ont su gérer les leurs et remplir convenablement leur tâche dans la société? Lorsqu'on a consacré avec succès la

1. M. Charles Bigot, dans un article d'ailleurs excellent de la *Revue politique et littéraire* (avril 1879).

première moitié de sa vie à une œuvre utile, art ou métier, peu importe, on est plus digne, ce me semble, de conseiller et de guider les autres. Oh ! nous ne manquerons jamais de cerveaux jeunes et fous qui, faute de meilleure aptitude, s'imaginent qu'on a besoin d'eux pour se conduire et qui se vouent eux-mêmes au plaisir lucratif de nous gouverner. Pour l'homme de lettres, comme pour tout autre, il n'est pas bon de se lancer, avant d'être mûr, sur une mer si fertile en naufrages. Rappelez-vous Prévost-Paradol et Beulé, deux brillants émules de M. Renan à leurs débuts. Quelle triste fin pour l'un et pour l'autre !

L'ambition de M. Renan ne date pas d'hier. En 1864, s'il faut en croire la correspondance de Mérimée avec Panizzi, le comité libéral eut un instant la velléité de le prendre pour candidat : « Ses opinions au sujet de Jésus-Christ ont effrayé », remarque le malin sceptique. Plus tard, en 1867, il se présenta lui-même aux élections du corps législatif dans le département de Seine-et-Marne et y échoua. Enfin, il y a deux ans, le rêve de grandeur s'étant accru, comme l'ombre, avec le soir de la journée, il se mit à la disposition des électeurs sénatoriaux de Marseille, qui lui préférèrent M. Barne, moins foncé probable-

ment sur le boudha Çakya-Mouni, mais plus au courant des prix du savon et de la merluche. De bonne foi, peut-on espérer que le suffrage universel choisisse pour son représentant l'écrivain le plus irrévérencieux à son égard, et qui se fait gloire, — je ne l'en blâme pas, — de braver sur bien des points l'opinion publique? Néanmoins, si le système des concours décidait, comme en Chine, de l'admission aux emplois publics et aux fonctions de législateur, il y a beau temps qu'un homme aussi éminent n'en serait plus réduit à la politique de cabinet et de bibliothèque, en compagnie de Caliban et de Prospero, ces enfants de ses rêves, caprices où sa fantaisie se joue innocemment.

La France ne saurait trop honorer ses gloires; elle ne doit point ménager l'huile aux phares qui éclairent la route de haut et signalent les écueils. Entendons-nous bien; il s'agit moins d'être utile ou agréable à M. Renan que de se faire honneur à soi-même. Une telle individualité rehausserait, par sa seule présence, l'assemblée dont il ferait partie et, en bien des cas, lui serait utile. Depuis quelque temps le parti victorieux, suivant les errements du passé, élimine peu à peu tout ce qui n'est pas d'une orthodoxie étroite, et n'a rien de plus à cœur que de

fondre la France entière en une seule opinion. Il serait fort à désirer que le philosophe supérieur fût mis à même de rappeler aux exclusifs que la liberté véritable résulte plutôt de forces contraires qui, ne pouvant s'absorber, servent, par leur antagonisme même, la cause du progrès. Sur plusieurs questions capitales, qu'il faudra aborder tôt ou tard, son avis serait encore à consulter. Comment établir, par exemple, l'association en dehors de l'État? Jusqu'à quel point l'individu peut-il être subordonné à l'intérêt général? Dans quelle mesure une démocratie est-elle tenue de faire sa part à l'élément aristocratique? M. Renan pencherait volontiers, je le crois, du côté des conservateurs. Il se plaît dans ses écrits, à se forger une félicité qu'il place dans la stabilité, dans la permanence des institutions. Bien des gens ne partagent pas sa manière de voir et pensent que c'est plutôt dans les terrains vierges que naissent les beaux fruits et que s'ouvrent des sources imprévues; mais ce n'est pas une raison de le tenir à l'écart. On se plaignait récemment du manque de relief, du défaut de ressort chez la plupart de nos députés. Avec un tel caractère, l'inconvénient ne serait pas à craindre. Nous aurions du moins un législateur indépendant, qui serait lui-même et non le valet

d'une coterie. Rare privilège, il n'est inféodé à aucun parti. Parmi tant d'orléanistes, de légitimistes, de bonapartistes, de socialistes, d'opportunistes et autres *istes*, le regard se reposerait agréablement sur un Français. Pour la curiosité du fait, je voudrais bien l'y voir.

Ce n'est pas que les esprits supérieurs, une fois transplantés dans ce nouveau milieu, n'y aient d'étonnantes distractions. Au moment même où Napoléon Ier fauchait la jeunesse en coupes réglées avec ses conscriptions incessantes, quelqu'un reprochait au grand mathématicien La Place de voter ces moissons d'hommes avec trop de docilité : « Bah! répondit-il, cela n'influe pas sensiblement sur les tables de mortalité. » M. Renan, qui a vécu de la vie humble et besoigneuse, serait sans doute moins dur au pauvre monde. Ne vous y fiez qu'à demi. Tandis que la guerre civile désolait Paris, le platonique rêveur se promenait tranquillement sous les beaux ombrages de Versailles, sans rien perdre de sa sérénité. Que dis-je? La vue de nos palais flambés au pétrole était plutôt aux yeux de l'artiste émerveillé un spectacle pittoresque dont il a profité ensuite pour son tableau de Rome embrasée, dont Néron con-

temple la sublime horreur du haut d'une colline [1].

Admettons donc, si vous le voulez, que son flegme et sa hauteur d'intelligence fussent un peu dépaysés au corps législatif, ne devrait-il pas au moins siéger au Sénat? Comment nos Pères Conscrits n'ont-ils jamais eu le flair de s'adjoindre un collègue de cette valeur? A la façon dont ils ont trop souvent dirigé leur choix, on aurait pu croire que l'intelligence était à leurs yeux un motif d'exclusion. Chaque fois qu'il s'est agi de remplir une vacance, au lieu de ministres fourbus ou qui ont cessé de plaire, de politiciens avachis ou de gens qui ne se distinguent que par leur insignifiance ou leur obscurité, que ne choisit-on l'artiste, le savant, l'écrivain dont les travaux honorent le plus notre pays? La mort de Littré semblait dernièrement avertir la Chambre haute de réparer son trop long oubli, mais elle a préféré subir l'homme imposé par une de ses fractions. Le système de roulement établi pour le choix des candidats a l'inconvénient d'obliger

1. « Le monde ne comprend pas l'âpreté de ces grandes âmes, dures pour elles-mêmes et par conséquent un peu pour les autres, qui ont l'air de se consoler de tout, pourvu que l'univers reste livré à leur contemplation. Mais, au fond, c'est là le plus haut degré du désintéressement, et le plus beau triomphe de l'âme humaine. » *Essais de morale*, p. 138.

les partis à se passer tour à tour la casse et le séné. MM. Wurtz et Berthelot, nommés récemment et par une exception heureuse, ouvriront-ils enfin la porte à quelqu'un qui mérite si bien de siéger à côté d'eux? Quoi qu'il en soit, le jour où la haute assemblée, profitant d'une occasion de popularité qu'elle a paru soigneusement éviter jusqu'ici, offrirait à M. Renan un de ses sièges inamovibles, tout ce qu'il y a d'intelligent en France applaudirait.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — JEANNE ROBERT.

